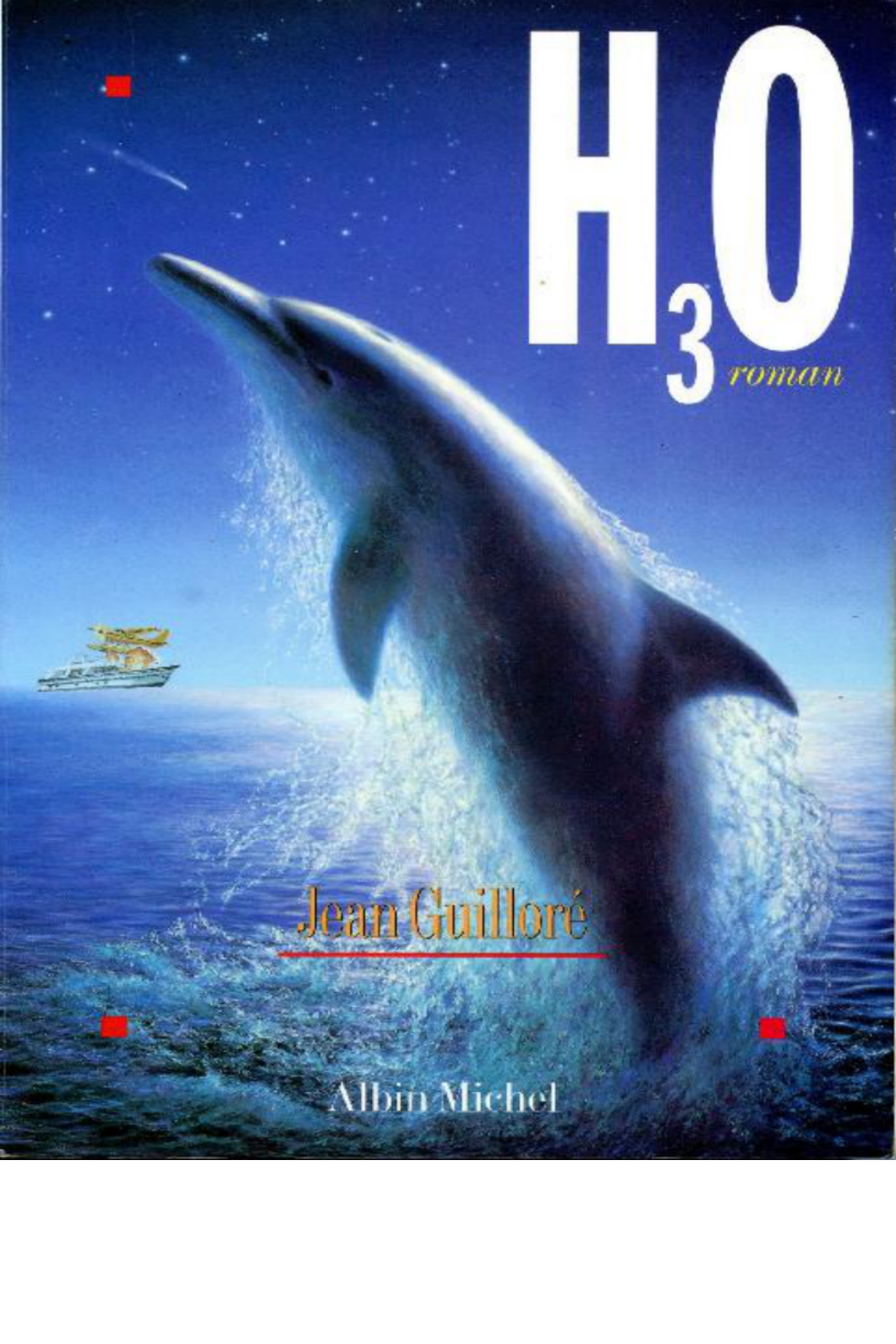


H30

Jean Guilloré

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a vibrant blue sky and ocean. A large, sleek dolphin is captured mid-leap, its body arched as it moves from the water towards the top left. A massive splash of white water follows the dolphin's tail. In the distance, to the left, a small boat with a yellow canopy is visible on the horizon. The sky is filled with numerous small white stars, and a single comet streaks across the upper left quadrant. Four small red squares are positioned at the corners of the cover: top-left, bottom-left, and bottom-right.

H₃O

roman

Jean Guilloché

Albin Michel

Jean Guilloché

H₃O

Roman

Albin Michel

Illustration :

W. Horton / Agence Vloo. Tranchefeux.

ISBN 2-226-06915-1

01/05/94

À D., pour sa confiance

À C., pour sa grammaire

Prologue

Intelligence Information Agency

Bureau NY 112

De : Cyrrhus Blade

À : George Livroski

Le 1^{er} septembre 1980

Affaire GlCh03/TH. GLFin/TH. GLFd/01, GL/RS

TOP SECRET INF. – PRIORITÉ 01 – TOP SECRET INF. – PRIORITÉ
01

Transcription intégrale d'un enregistrement sur microcassette retrouvé dans les débris du vol Rome-New York TWA 672 le 03.08.1980.

Origine : M.A. THOBNBACK.

L'enregistreur, de la marque « Pearl Corder », a été retrouvé sous les restes calcinés d'un fauteuil de première classe, dans la partie avant droite de l'appareil, qui est celle qu'occupait Michael Aidons Thornback, d'après la fiche de remplissage de l'avion. Il a été soustrait à l'enquête par l'agent R. M. La bande était très endommagée. Seule la dernière partie a pu être utilisée pour retranscription.

Voix de M.A. Thornback Note pour Elizabeth : Bi, je voudrais que tu transmettes un rapport sur les recherches en cours à Charles, au bureau de Greenpeace à Londres. Il me l'a demandé. Précise-lui que je viendrai le voir pour lui dire toute la vérité sur le projet Ersatz dès que la crise sera passée. Demande-lui un complément de financement... Tu peux aller jusqu'à lui proposer une participation sur les brevets futurs... *(Nouveau silence. La voix est plus sourde. On entend, en bruit de fond, les moteurs de l'avion.)* Bi. Je suis dans le vol Rome-New York. Le jour se lève, tout rose au bout de l'aile. C'est très beau. Quatre heures cinquante du matin à ma montre. Je pense qu'on doit être en train de survoler le Labrador, mais je ne vois rien par le hublot. Trop de brume... L'avion est bizarrement presque vide. Mon voisin dort. Tout est calme... Ça y est, Bi, j'ai mis les enfants en sécurité comme

convenu. Tom a beaucoup pleuré. J'ai dû lui faire croire que j'allais faire une simple course pour qu'il me laisse partir. Je m'en veux à présent. Frankie et Sibel ont mieux réagi. Je pense qu'ils ne se rendaient pas compte de la gravité de la situation. Reste à savoir, maintenant, comment ils supporteront le changement de milieu. J'espère que leur exil sera bref. Il faudrait que... *(une forte détonation, suivie de cris confus)*... n y a eu une explosion, Bi, et... Nom de Dieu, ça flambe partout !... Bi ! L'avion flambe !

Fin de transcription.

Note : Sans commentaires, George. N'oubliez jamais que c'est vous qui êtes à l'origine de toute cette affaire. Alors, pas d'états d'âme, je vous prie. C'est seulement à Rome, trois heures avant son embarquement, qu'on a retrouvé la trace de Thornback. Une meute de journalistes l'attendaient à l'aéroport de New York, pour sa conférence de presse. Titan n'avait plus le choix, n'a fait ce qui convenait.

*

LE PROGRÈS ÉGYPTIEN (Extrait du journal du mardi 12 juillet 1988)

DOUBLE MEURTRE À EZBET ZAMMAM

C'est une bien macabre découverte qu'a faite M^{me} Yasmina Foda dans la soirée de lundi. Alertée par une odeur très désagréable, cette habitante tranquille du 27, rue Fawzi, est allée frapper chez ses voisins. N'obtenant pas de réponse, elle a jeté un œil dans leur appartement situé au sous-sol de l'immeuble, par un soupirail. Quelle ne fut pas sa surprise de voir alors, étendus sur le sol de leur unique pièce, dans un état de décomposition déjà avancé, les corps de M. et M^{me} Ahmed Saoudi. La police, accourue sur les lieux, a déterminé que la mort du couple remontait à plus d'une semaine. M. et M^{me} Saoudi ont été tués chacun d'un coup de revolver tiré dans la nuque. « C'est un travail de professionnel, a déclaré le commissaire Ahmed Abu Bakhr, chargé de l'enquête, mais aucun mobile ne peut être trouvé à ce crime pour le moment. » M. Saoudi travaillait comme employé à l'hôtel Méridien du Caire. Son épouse et lui avaient la réputation de gens paisibles. En interrogeant le voisinage, le commissaire Abu Bakhr a pu établir un portrait-robot de l'assassin présumé. Il s'agirait d'un ressortissant américain, doté d'une chevelure rousse, qui a été vu à maintes reprises dans le quartier. L'ambassade des États-Unis dénie formellement toute implication dans l'affaire. Fait étonnant, les victimes partageaient leur appartement avec un couple, Ibrahim et

Nagwa Abd el-Fatah, ainsi qu'avec leur fils adoptif, un garçon blond et muet d'apparence européenne, prénommé Tom. Ces trois personnes ont disparu mystérieusement. Avaient-elles un rapport avec les meurtres ? La police poursuit les recherches, afin de les interroger, mais n'exclut pas que le couple – comme l'assassin présumé – ait pu quitter le pays.

1 - Le chemin des ténèbres

« Dauphin, en bédouin, se dit Abu salama : celui qui apporte la paix ».

Ce n'est pas la nuit, mais ce n'est pas non plus le jour. C'est un moment qui n'existe pas. Le temps est suspendu. Il y a une surface noire : le ciel, immense et bas ; une surface argentée et lisse à perte de vue : la mer. Et puis, suspendu entre les deux, comme fixé à l'horizon, il y a un petit losange grisâtre qui est une île minuscule, coiffée par la silhouette d'un bouquet de cocotiers comme en dessinent les enfants. À part le ciel, la mer et l'île, aussi loin que porte le regard, on ne distingue rien. Rien ne bouge, nul bruit ne se fait entendre.

Tom est dans la mer. Seuls ses yeux et son sourire émergent. Il nage lentement en déformant à peine la surface métallique de l'eau. Il s'arrête, se redresse comme un bouchon de pêcheur, regarde à droite, regarde à gauche. Mais non, personne. Il est seul. Tom semble pensif. Il ouvre la bouche, dévoilant deux rangées de petites dents pointues. Il la referme avec un claquement de déception. Il soupire en émettant un long chuintement par son évent. Puis, d'une ondulation, il se laisse glisser sous la surface. Son long corps blanc et sa nageoire dorsale surgissent un instant avant de disparaître.

« Oh non, il pleure sans bruit, sans cris, mais c'est à chaque fois pareil. Des larmes coulent sur ses joues pendant qu'il dort... Chaque nuit il pleure. Regardez. »

La jeune femme en blouse blanche tourne le récepteur vers l'homme en costume croisé assis derrière le bureau. L'écran bleu de la télé montre le visage de Tom endormi dans sa chambre sous la lumière de la lune. On entend, dans le haut-parleur, le bruit sourd de son cœur qui bat. *Bodom... bodom...* L'électrocardiogramme, incrusté au bas de l'image, dessine un paysage régulier. Soixante et une, soixante-deux pulsations par minute. C'est le rythme idéal d'un humain au repos. Tom semble serein. Pas un pli, aucun mouvement ne déforme son expression. Sa tête repose de profil sur l'oreiller et fait face à la caméra de surveillance. Il faut regarder l'image avec attention pour distinguer les deux traînées brillantes, petites rivières d'eau salée qui partent de ses yeux et coulent sur ses joues...

« C'est vrai, il pleure... Il fait un rêve, peut-être, suggère le

médecin.

— Ça paraît évident. Mais un rêve de quoi ? »

L'homme en a assez vu. Il détourne son regard de l'écran, marche vers le mini-réfrigérateur, s'empare d'une bouteille et de deux verres.

« Ça, c'est à vous de trouver, Michèle. C'est votre chouchou, non ? Avec ou sans glace ?

— Avec. Non, sans. Un double, s'il vous plaît. »

Elle est allée jusqu'à la fenêtre. Elle regarde la longue bâtisse de pierre du bâtiment B sous la lune. Le coin des enfants cassés, comme elle l'appelle. Elle compte les fenêtres. Une, deux, trois. La quatrième, c'est celle de la chambre de Tom. Il est là, derrière ces vitres noires. Il dort sous l'œil d'une caméra pendant que des capteurs enregistrent les battements de son cœur. Il ne dit rien, il ne montre rien. Mais dans sa tête, il y a quoi ? Quel secret, quel vertige ? *Bodom... bodom*, fait le cœur de Tom dans le haut-parleur. Michèle Conrad pose son front sur la vitre humide et glacée et soupire pour éliminer son inquiétude. Elle est l'un des psychiatres de cet institut. Des gamins autistes, muets, idiots, des pétrifiés d'angoisse, murés dans leurs cauchemars, elle en a vu des centaines depuis cinq ans qu'elle travaille ici. Mais des comme lui, jamais.

« Vous savez, Michèle, dit le médecin-chef en lui apportant son verre, je me demande si Tom n'est pas le plus heureux des habitants de cet institut. Il n'est pas triste, il ne se met pas en colère, il aime tout le monde, il sourit tout le temps...

— Il ne parle pas.

— Et alors ? La plupart des gens parlent pour ne rien dire... Il n'a pas besoin de ça pour se faire comprendre, c'est tout.

— Il ne rit jamais.

— On rit pour éliminer une tension, un malaise. Tom ne souffre d'aucun malaise, d'aucune tension. Il vit dans la béatitude. Et je vous jure, continue-t-il en allumant une cigarette, que quelquefois, je l'envie.

— Il pleure en rêvant.

— Ça ne prouve rien... Moi aussi, je pleure quand j'épluche un oignon.

— Foutaises, Paul. Tom souffre. Il passe des heures prostré dans un coin. Il oublie de respirer. Son cœur s'arrête... Oh ! j'ai tout le temps peur que... »

Le médecin-chef sourit d'un air sceptique.

« Cette histoire de cœur qui s'arrête, moi je... »

Michèle Conrad ne le laisse pas finir sa phrase. Elle lui intime le silence d'un geste, tout en tendant l'oreille.

« Ecoutez ! Ça commence ! »

Elle court vers le récepteur.

« Le magnéto, Paul. S'il vous plaît ! »

Le médecin-chef se dirige vers le magnétoscope et appuie sur la touche « enregistrement ». La bande commence à défiler.

« Et voilà, on a l'air de deux idiots, constate Paul après un temps. Il ne se passe rien... »

— Taisez-vous. Ça y est. Regardez. Cinquante-cinq... cinquante-deux... quarante-huit... »

Paul, le regard rivé sur le tracé du cardiogramme, avale son whisky d'un trait, les yeux ronds.

« Mon Dieu, c'est vrai, ça baisse... »

Dans le silence de la pièce, on n'entend plus que les pulsations sourdes et de plus en plus espacées du cœur de Tom.

La mer n'est plus lisse, elle s'est creusée d'une myriade de vaguelettes aiguës. Tom, le dauphin blanc, écoute. Il espère que le vent qui s'est levé porte un appel pour lui, mais le vent reste muet. Pourtant il connaît cet endroit, ce ciel noir, cette mer de métal et cette île. Il y est venu chaque nuit. Il sait que les réponses qu'il attend sont là quelque part. Il comprend qu'il lui faut vaincre sa peur et descendre profond, plus profond que jamais, dans la nuit, vers les racines de l'île. Cette fois, il y parviendra. Il pousse un cri, bondit en l'air d'un coup puissant de sa nageoire caudale et plonge. Tendue vers le fond comme un avion en piqué, les nageoires ramenées en arrière, il prend le chemin des ténèbres. En bas. Tout en bas, là où il fait noir. La pression augmente régulièrement à mesure qu'il s'enfonce. Chaque battement de sa caudale l'éloigne un peu plus de la surface. Trente, cinquante,

cent mètres. Il ne compte pas pour ne pas réveiller le vertige. Ne plus respirer, ne penser à rien, ne faire qu'un avec l'eau. Avoir confiance. Il sent les battements de son cœur ralentir. Il connaît ce phénomène. Il est normal. Une sorte d'engourdissement s'empare de lui. La tête lui tourne un peu et il perd légèrement conscience de ses extrémités. Bientôt il atteindra le point de non-retour, mais il sait que son but se trouve plus bas encore. Dans son ventre, la douleur apparaît. Insidieuse, d'abord, puis de plus en plus précise. Ses poumons se contractent par spasmes et réclament de l'air frais. Penser à autre chose. Il chante, une longue plainte monotone qui est comme un échange de questions aiguës : « Mhhmmmmmmiiii ? » et de réponses mélancoliques.

Il descend dans le noir. Il vient de dépasser le point de non-retour. Il n'a plus assez d'air frais dans ses poumons et dans son sang pour espérer rejoindre la surface. Il lui faut lutter contre la panique et continuer son voyage. Quoi qu'il advienne, maintenant, son salut se trouve vers le bas.

Sur l'écran de la télévision, le tracé de l'électrocardiogramme ressemble à présent à un paysage de hautes montagnes séparées par d'interminables plaines absolument plates. Une pulsation suivie d'un silence qui s'allonge à chaque fois. Vingt-deux, vingt et un battements à la minute : le rythme cardiaque de Tom est en chute libre.

« C'est incroyable, murmure Paul en se rongant furieusement l'ongle du pouce. Jamais vu ça.

— Jusqu'à quel point son cœur peut-il ralentir sans danger ?

— Mais... je ne sais pas. Il n'y a que des yogis qui puissent faire ce genre de choses. C'est hors de ma compétence, Michèle.

— Vous avez remarqué qu'il ne respire pas ?

— Hein ? »

Michèle Conrad jette un coup d'œil à sa montre.

« Tom ne respire plus depuis deux minutes quarante-cinq, Paul. »

La douleur a disparu. Et aussi l'angoisse. Tom ne sent plus ni le froid intense, ni même le glissement de l'eau sur sa peau. Il baigne à présent dans un état infiniment doux fait d'une absence totale de sensations physiques. Il vole, comme un astronaute, dans un vide d'un noir d'encre, sans corps, sans chagrins, sans pensées. Il se sent bien. Alors, il voit la lumière. Tout au fond. Cela fait d'abord comme un

halo confus, une vague nuance bleutée dans la nuit. Mais plus il descend, plus l'impression se confirme. Le noir se dissipe progressivement, en cercles concentriques. Droit devant, à la verticale, un rond de clarté se dessine, encore nuageux et fragile, mais à chaque seconde plus net, plus lumineux. Et dans ce rond de soleil, deux formes semblent danser. Tom est émerveillé. Il nage plus vite. Il veut savoir.

Neuf pulsations à la minute. Quatre minutes trente d'apnée.

« C'est de la folie, Michèle ! s'exclame Paul. On ne peut pas laisser faire ça !

— Attendez, Paul. Un instant. »

Sur le visage de Tom endormi, un large sourire vient de se former.

« Il a trouvé quelque chose dans son rêve. Une clé, peut-être. Laissez-lui encore... »

L'homme en blouse blanche n'écoute plus.

« Huit pulsations à la minute... Vous jouez à l'apprentie sorcière, Michèle, vous êtes folle ! Il va y rester, ce gamin ! »

Il se précipite hors du bureau et court dans le couloir vers le bâtiment B.

« Paul ! Non ! »

C'est une maison posée dans la brume laiteuse, sur les prairies d'algues vertes du fond, adossée comme un chalet de montagne à la pente abrupte des fondations de l'île.

Une maison toute simple. Un cube de briques surmonté d'un toit de tuiles rouges et d'une cheminée qui fume. Une cheminée qui fume sous la mer... C'est une maison de dessin d'enfant ouverte par de larges fenêtres qui diffusent alentour une violente lumière blanche, comme si elle contenait un soleil. Autour de cette maison, deux dauphins dansent, jouant avec les faisceaux de lumière, traçant des flèches d'ombre et d'or dans le brouillard. L'un est un dauphin noir, l'autre est un dauphin gris, tous deux à peu près de la même taille. Soudain, ils s'arrêtent de danser et se tournent vers Tom.

Les deux dauphins, le gris et le noir, sont immobiles dans le soleil qui fuse par les fenêtres. Ils attendent. Mais Tom est tétanisé par l'émotion. Pendant un temps il ne fait rien. Il a la tête bourdonnante.

Enfin il se décide et s'approche timidement. Il entre dans la lumière et pendant un bref instant, ébloui, il n'y voit plus. Puis, ses yeux s'habituant, il distingue à nouveau les formes voilées des deux dauphins. Ils sont tout proches à présent, et ils lui sourient. Encore un coup de nageoire et il les aura rejoints. Il sera parmi eux. Plus jamais seul, plus jamais.

Encore un coup de nageoire et il comprendra tout...

Le médecin-chef s'est précipité sur le corps inerte du garçon et le secoue violemment par les épaules.

« Réveille-toi, Tom ! Reviens ! »

Dans le couloir, derrière la porte ouverte, on entend le martèlement des talons de la jeune psychiatre et sa voix qui crie :

« Ne faites rien, Paul, ne le touchez pas ! »

Mais Paul ne prête aucune attention à Michèle. Fou d'inquiétude, il s'est emparé de Tom encore endormi et le serre contre lui en agitant sa tête d'avant en arrière, comme un sac de riz.

« Réveille-toi, Tom, tu es en danger ! Sors de ce rêve, Tom, c'est un ordre ! »

Dans l'esprit de Tom, cela fait comme un cataclysme. L'univers de son rêve implose sous l'effet d'un séisme sous-marin. Il se sent emporté par des masses d'eau tourbillonnantes, son corps de dauphin écrasé, écartelé, déchiqueté par le courant. Il est rejeté dans le noir, profond, toujours plus profond, et se voit rebondir contre les parois de pierre d'un précipice vertical. Il se sent mourir. Il ouvre la bouche et gonfle son thorax pour hurler. Une cataracte d'eau glacée s'engouffre dans son œsophage et ses poumons. Il se noie.

Michèle s'est immobilisée dans l'ouverture de la porte de la chambre et assiste, épouvantée, au réveil de Tom. Dans les bras du médecin, le garçon est pris de spasmes, son corps se contracte et se tend par saccades, comme s'il était victime d'une crise d'épilepsie. Il se débat, râle, ses bras griffent l'air, il suffoque, son visage est violet. Et puis soudain, il hurle. Ses yeux s'ouvrent ; ils sont deux fenêtres ouvertes sur la mort liquide qu'il sent en lui. Deux trous emplis d'horreur.

« Arrête, Tom, calme-toi ! crie Paul, qui ne parvient pas à maîtriser les ruades du garçon. Tu vas te faire du mal ! »

Tom s'immobilise. Ses yeux effrayants se sont posés sur le médecin. Il l'a vu, il le regarde en haletant. Il semble comprendre, sortir du rêve. Alors, dominant son essoufflement, il crie. Deux mots seulement, jetés avec une rage et un désespoir comme jamais Michèle n'en avait senti.

« J'allais savoir ! »

Avec une violence fulgurante, il se dégage de l'étreinte de Paul, s'empare de son bras et le rejette loin de lui. Depuis la porte, Michèle perçoit distinctement le claquement sinistre de l'épaule du médecin qui se démet. Paul est projeté contre le mur et va frapper du front contre le pied d'une commode. Il reste allongé sur le sol, face contre terre, son bras droit replié en arrière dans une position absurde.

Michèle n'ose pas bouger. Elle entend confusément dans son dos le bruit des pas de tous les occupants du bâtiment, alertés par le vacarme, qui viennent aux nouvelles. Elle regarde tour à tour le corps immobile de Paul, et le garçon qui est resté debout au milieu de la pièce et qui, son calme revenu, semble étranger à la scène. Une infirmière en chemise de nuit la pousse et se précipite au secours du médecin. Deux collègues de Michèle entrent à sa suite dans la pièce et regardent la scène sans un mot, essayant de comprendre. Alors Tom se tourne vers eux tous. Son visage reflète une profonde détresse. Il dit encore, comme pour s'excuser :

« J'allais savoir... »

Un silence stupéfait suit ces deux mots.

« Mais... Il parle, s'étonne un collègue de Michèle.

— Il a parlé ! » dit l'autre.

Michèle Conrad
Pédopsychiatre. Ancienne interne des Hôpitaux de Paris.
27, rue Bourseul. 75015 Paris.

Pr George Livroski
M. & O. University 1177, 7th Avenue NY. USA

Gennevilliers, le 17 novembre 1992

Cher professeur Livroski,

Peut-être vous souviendrez-vous de moi, bien que notre unique rencontre remonte à deux ans. Je suis cette jeune chercheuse en psychiatrie qui vous avait harcelé de questions après votre conférence à l'Unesco, en avril 1990. J'avais été si fortement impressionnée par vos relations sur les travaux d'E. Bethsabée, I. Tchomsky et M.A. Thornback, et mon enthousiasme était sans doute si visible – si naïvement touchant ? – que vous m'aviez invitée à dîner ce soir-là, en compagnie du directeur de l'institut océanographique. Vous souvenez-vous ?

J'ai lu, dans *Nature and Science* du mois dernier, un long entretien dans lequel vous disiez être toujours à la recherche de toutes les informations susceptibles de faire avancer vos travaux. C'est ce qui motive ma lettre.

Au service de pédopsychiatrie de l'institut Gramont où je travaille, nous avons reçu, voilà quelques mois, un garçon plus qu'étonnant. Il se prénomme Tom et nous a été confié par la DDASS qui l'a enlevé à ses parents adoptifs : un couple de restaurateurs égyptiens nouvellement arrivés en France.

Tom ne parle pas, ne rit pas, il pleure en dormant. Il est capable de temps d'apnées volontaires vertigineux (plus de cinq minutes d'après mes observations) et il entre quelquefois dans des transes pendant lesquelles son rythme cardiaque peut descendre jusqu'à moins de dix pulsations par minute, n peut rester prostré dans un coin une journée entière, en paraissant réfléchir intensément.

Mon expérience professionnelle me convainc qu'il n'est pas autiste. C'est autre chose. Une autre chose bien plus troublante. Mais, dans mon service, je ne rencontre qu'incompréhension de la part de mes collègues. J'ai les mains liées et je crains qu'un diagnostic hâtif et un

traitement mal adapté ne fassent à Tom beaucoup plus de mal que de bien.

Tom est à la recherche de quelque chose. Je pense que ce quelque chose, quoi que cela puisse être, est en rapport étroit avec vos propres travaux. Il a besoin d'aide.

Cher professeur Livroski, si vous passez en France, je vous en prie, appelez-moi et je vous présenterai mon protégé.

Très respectueusement et très sincèrement.

M. Conrad

Il pleut. Une averse d'hiver, verticale et glacée, qui noie le jardin de l'institut dans un brouillard liquide et transforme les sinueuses allées de gravier en estuaires marécageux. Par-delà le mur d'enceinte, à travers le rideau de pluie, on distingue la silhouette fantomatique des hautes cheminées de la centrale électrique, et les toits de ferrociment des entrepôts. La banlieue en décembre... Michèle frissonne et frotte, sous les manches de sa blouse, ses avant-bras hérissés par la chair de poule. Elle est prise d'une soudaine envie de tomber malade et de se réfugier au chaud dans son lit, sous sa couette. Laisser tomber. Ne plus être là pour personne. Cesser d'être responsable. « J'ai vécu seule trop longtemps, pense-t-elle. J'ai besoin d'un homme. D'un corps contre le mien, d'une haleine contre ma nuque. De mains chaudes sur... »

« Pourquoi il est cassé ? »

Se détachant comme à regret de la contemplation des fenêtres, Michèle se tourne dans la direction de la voix.

En face d'elle, assis à l'autre bout de la table, Jacky la regarde avec inquiétude. Il a dix-huit ans, Jacky, et le cerveau d'un enfant de trois ans. Il tient un crayon de couleur dans son poing gauche, comme un poignard, et en caresse bêtement du doigt la pointe émoussée, dépourvue de mine. Devant lui se trouve le dessin sur lequel il travaillait : un désordre furieux de hachures rouges, de stries, de déchirures sans aucun sens.

« Pourquoi il est cassé ? »

Ses yeux, qui s'accrochent avec une obstination gênante à ceux de la psychiatre, sont pleins du vertige de cette question. « Pourquoi ? mendie-t-il. Dis-moi pourquoi.

— Ça ne sert à rien de demander pourquoi, Jacky, répond Michèle avec douceur. Il est cassé parce que tu as trop appuyé dessus. Prends-en un autre, ça n'est pas grave.

— Non. Pas un autre. »

Il aurait pu être beau, Jacky, pense Michèle. Il a un visage régulier, un grand front souligné par une épaisse chevelure noire. Le nez droit. Et quand il fronce les sourcils, comme à présent, dans son expression de refus, il a presque l'air... L'air quoi ? Normal ? Intelligent ? Elle tire un mouchoir de sa poche et essuie le filet de bave qui coule à la commissure des lèvres du jeune homme.

« D'accord, Jacky. Ne te fâche pas. Je vais tailler le crayon rouge.

Après, il ne sera plus cassé. D'accord ? »

Jacky sourit à la psychiatre. Le grand sourire presque comique d'un bonheur sans faille. Il hoche la tête, ravi, en faisant : « Oui oui oui oui, rouge ! »

La main légère d'Hélène, l'infirmière, s'est posée sur l'épaule de Michèle qui sursaute. Cette manie d'Hélène de toujours se déplacer en silence !

« Paul veut te voir dans son bureau. Vas-y, je m'occuperai de Jacky.

— Comment il va ?

— Qui, Jacky ?

— Non, Paul.

— Jour impair... Méfie-toi.

— Merci Hélène. »

Michèle se lève et traverse la grande salle de jeux de l'institut en offrant un sourire à chacun des enfants présents. À Jean-Michel, couché en fœtus sur le tapis de mousse, à Virginie qui arrache méticuleusement ses boucles blondes, cheveu après cheveu, en se balançant sur une chaise comme une mécanique inutile, à Delphine qui chante une chanson sans paroles et qui se caresse consciencieusement, les deux mains serrées entre ses cuisses, sous sa jupe, à Hervé qui semble fasciné par la contemplation du plafond, à Didier, à tous les autres, en bloc... Ses enfants.

Paul est assis derrière son large bureau de bois noir, apparemment plongé dans une pile de dossiers. Il ne se lève pas pour accueillir la jeune femme mais la dévisage sans un mot, l'air ténébreux.

« Heureuse de vous voir de retour, Paul. Comment vous portez-vous ? »

Le médecin-chef désigne du menton son bras droit enveloppé d'un bandage et soutenu par une écharpe. Il a au front une large ecchymose violette en forme de pointe de flèche : la marque du pied de la commode.

« Comme vous voyez, rien de très grave... » Il tousse avant de poursuivre : « Michèle, j'ai le devoir de vous informer que j'envoie aujourd'hui un rapport administratif vous concernant. Je demande

qu'on vous retire la responsabilité du service. En voici la copie. Lisez, avant que ça ne parte au courrier. »

Bien qu'elle se soit attendue à quelque chose de ce goût, cette annonce provoque en Michèle l'impression physique qu'une main glacée remonte le long de sa colonne vertébrale, avant de descendre creuser un trou dans son abdomen. Elle s'assoit pour masquer son trouble, croise les jambes avec une fausse désinvolture et s'empare du rapport. Il lui est reproché de se livrer à de dangereuses expérimentations sur ses patients, et de sacrifier la recherche de leur bien-être à de fumeuses hypothèses. Son regard s'arrête sur les mots : « laisser-aller criminel ».

« Il est question de Tom, c'est ça ? » demande-t-elle en reposant le papier sur le bureau, tout en s'efforçant d'empêcher ses mains de trembler.

Le médecin-chef rajuste sa position. Il appuie son dos au plus profond du cuir noir de son fauteuil, comme s'il cherchait à mettre le plus de distance possible entre lui et son interlocutrice.

« S'il ne s'était pas senti encouragé par vous, il n'aurait jamais osé lever la main sur moi. »

Michèle Conrad a un sourire narquois.

« Ah, voilà... Votre précieuse personne, hein ? Mais il ne voulait pas vous faire de mal ! Je ne suis même pas sûre qu'il vous ait reconnu... C'est vous qui avez failli le tuer en le réveillant.

— J'ai... Oui, peut-être. J'ai réagi trop vivement. D'accord. Mais vous l'aviez mis en danger, Michèle ! Il ne fallait pas le laisser provoquer ce... cette transe ou je ne sais quoi ! Vous êtes irresponsable !

— Franchement, Paul. Vous proposez quoi ? Lui interdire de rêver ?

— Non. L'empêcher de dormir sans surveillance. Pour assurer sa protection. Ensuite, le plus tôt possible, eh bien... chimiothérapie, et... euh...

— Electrochocs, hein ? »

Le médecin-chef détourne les yeux et agite de vagues papiers pour se donner une contenance.

« Eventuellement. »

Michèle est folle de rage. Ses tentatives pour conserver son calme demeurent vaines.

« Et pourquoi pas une bonne lobotomie ? crie-t-elle. Vous seriez tranquille, ensuite !... Paul, vous vous réfugiez derrière le règlement pour cacher que vous êtes incapable du...

— Docteur Conrad, ce n'est pas ma compétence professionnelle qui est en cause, c'est la vôtre ! Vous ne transformerez pas cet institut en laboratoire !

— Ecoutez. Vous ne comprenez pas... Parmi les gamins de mon service, dans le bâtiment B, il y en a un, Paul, qui a une chance de s'en sortir, parce qu'il le veut, parce qu'il est différent. C'est Tom. Je vous en prie. Laissez-lui une chance !

— S'il doit s'en sortir, il s'en sortira. Mais sans vous. Désolé, je suis obligé de vous le retirer. »

Michèle s'est levée. S'appuyant des deux mains sur le bureau, elle domine son supérieur.

« Je ferai appel de votre décision, Paul. Je suis plus ancienne que vous dans cet établissement.

— Le conseil d'administration tranchera. En attendant, tenez-vous loin de lui.

— Je refuse. En tant que chef de mon service, je resterai avec Tom. »

Michèle marche vers la porte, en jetant un regard distrait vers le jardin mouillé. Elle s'en veut d'avoir été si cassante, d'avoir rompu le dialogue, et elle cherche dans son esprit un argument qui pourrait témoigner de sa volonté de conciliation. Soudain, elle s'arrête et regarde une seconde fois vers l'extérieur. Sa stupéfaction est telle que les seuls mots qui lui viennent à la bouche sont :

« Oh, merde ! »

Au premier regard, elle avait cru voir une statue tant la silhouette était blanche et immobile. Ce n'est que dans un second temps qu'elle s'est souvenue qu'aucune statue ne décorait les pelouses. Quelqu'un se tient au milieu du jardin, sous la pluie glacée qui tombe à verse. C'est un adolescent maigre à la peau blanche et aux cheveux blonds,

seulement vêtu d'un slip, les deux pieds dans la pelouse immergée, le corps rejeté en arrière et les bras en croix comme un plongeur prêt à s'envoler. Un adolescent qu'elle ne connaît que trop bien...

Michèle ne réfléchit pas. D'un geste, elle ouvre la porte-fenêtre et se précipite au-dehors.

« Tom ! »

Elle court dans le lit des rivières formées par la pluie, ses talons s'enfoncent dans la terre spongieuse, elle trébuche, tombe à genoux et les graviers s'incrustent méchamment dans son genou. Elle se relève. Les quelques secondes de course nécessaires pour parvenir près du garçon ont suffi à transformer ses vêtements et ses cheveux en serpillières glacées. Tom tourne lentement sur lui-même, le visage levé vers le ciel et la bouche ouverte pour boire la pluie qui tombe. Il semble ne pas sentir le froid, et jouit avec délices de la caresse de l'eau contre sa peau. L'avant de son slip est déformé par une bosse oblique. Michèle regarde l'érection du garçon, parfaitement visible sous le coton mouillé. Elle pousse un petit cri, ôte sa blouse blanche et se précipite pour la lui mettre sur les épaules. Cacher son indécence. Tom rejette le vêtement. Elle le tire en arrière, tente de le faire rentrer. Elle lui crie qu'il est inconscient, stupide. Il s'oppose mollement à elle. Il sourit. Il a sur le visage, au coin des lèvres et dans les yeux une telle expression de bonheur qu'elle le lâche. Sans cesser de sourire aux anges, il danse un instant devant elle, exécute un pas de deux avec les gouttes. Elle regarde tour à tour son visage et son sexe.

Ses yeux, sa verge. Lorsqu'il revient vers elle et la serre dans ses bras, soudain elle oublie tout : le froid, l'absurdité de la situation, plus rien ne compte. Elle ôte ses chaussures à talons et, pieds nus dans cinq centimètres d'eau glacée, fait quelques pas de valse avec lui. Elle sent son membre tendu contre sa cuisse et un violent frisson descend vers son ventre. Elle s'imagine tombant à genoux et... « Mon Dieu, pense-t-elle avec effarement, je deviens folle ! »

Massé derrière les carreaux qui pleurent ou dans l'entrebâillement des portes-fenêtres, tout le personnel de l'institut regarde la scène avec stupéfaction. Jacky bave contre la vitre, puis il éclate de rire et crie avec un enthousiasme proche de l'hystérie : « Ils font l'amour, ils font l'amour ! »

Dès cinq heures du soir, le jour gris a cédé la place à une nuit orangée. Par-dessus les toits, les projecteurs de la centrale colorent la brume d'une teinte chimique. Il pleut toujours autant, et les gouttes dessinent des cônes de lumière devant les fenêtres et sous les

lampadaires de l'avenue. Cinq heures, dans le bâtiment B, c'est une heure calme. Pas de soins à donner, pas de travail de groupe. Les enfants sont libres d'aller et venir jusqu'à l'heure du dîner et de la toilette. Les plus autonomes en profitent pour prendre un livre illustré, pour regarder la télé ou pour jouer. Certains reçoivent la visite de leurs parents. Certains s'enferment dans leur chambre. Pour les plus cassés, cela ne fait aucune différence. Pour Delphine, par exemple, le temps n'existe pas. Elle vit ailleurs, dans un rêve perpétuel sans aucune relation avec le monde qui l'entoure. Quelle que soit l'heure du jour, elle se caresse et chantonne, le regard absent, comme tourné à l'intérieur d'elle-même. Quelquefois, une ombre passe sur son visage, elle fait une grimace et semble réfléchir, puis l'ombre s'en va, chassée par on ne sait quel vent étrange. Son visage redevient absolument lisse et opaque, et la chanson reprend, aussi insignifiante et monotone que le grincement d'une porte ou le tic-tac d'une pendule. Delphine a seize ans. Les filles de son âge, ses anciennes copines d'école, courent dans les rues, vont au cinéma et se maquillent pour plaire aux garçons, mais elle ne le sait pas. Un jour, un mur s'est élevé dans sa tête. Elle en est restée prisonnière.

Michèle est dans son bureau, peinant sur un rapport administratif. Impossible de se concentrer. Elle revoit sans cesse dans sa mémoire le film de son ballet improvisé, sous la pluie, avec Tom. Elle ne comprend pas. « Je suis folle, pense-t-elle. Hélène, Jean-Marc, Jackie... ont-ils vu, eux aussi, que Tom avait une érection ? S'ils l'ont vu, alors ils savent aussi... Folle... Sûr que ça figure sur le rapport, maintenant... » Elle imagine les gros titres des journaux : *Le Dr Conrad accusé de pratiques sexuelles avec ses patients mineurs...* « Qu'est-ce qui m'a pris ? C'était irrésistible. Il y a quelque chose de magique dans ce gamin... une faculté à donner du bonheur... »

Elle entend pleurer. Dans le bâtiment B, un pleur est un son normal, elle n'y prête d'habitude que peu d'attention, et laisse aux infirmières le soin d'intervenir. Alors, pourquoi ces sanglots lui font-ils lever la tête ? En écoutant mieux, elle réalise que la voix est une voix féminine qu'elle ne connaît pas. Les pleurs sont stridents, des sortes de gémissements poussés à gorge déployée et à intervalles réguliers ; ils évoquent des cris de frayeur. De qui peuvent-ils provenir ? Elle attend un instant, dans l'espoir que la crise soit apaisée par une infirmière, mais les sanglots persistent, avec une égale intensité. Elle se lève alors, perplexe, et entre dans la salle de jeux voisine.

Jacky, Hélène et l'une de ses collègues infirmières entourent Delphine qui s'est levée de son tapis préféré et se tient au centre de la pièce, raide comme un soldat au garde-à-vous, les bras collés le long

du corps, les jambes serrées, le menton relevé, et qui pleure, les yeux et la bouche grands ouverts, tout en gardant une parfaite immobilité. C'est le contraste entre ses sanglots terrifiés, déchirants, et son immobilité de statue de sel qui donne à la scène son caractère anormal. Delphine pleure comme un chanteur d'opéra ferait ses vocalises. Mais elle ne joue pas, sa terreur est bien réelle. La détresse dans sa voix aussi.

« Elle a mal ! s'étonne Jacky.

— C'est la première fois qu'elle fait ça, dit Hélène, je ne sais pas ce qui lui a pris.

— Elle était tranquille, comme d'habitude, il ne s'est rien passé de spécial », explique la seconde infirmière.

Michèle s'approche de Delphine, perplexe. Depuis quatre ans qu'elle la fréquente quotidiennement, c'est la première fois qu'elle la voit exprimer une douleur. Que s'est-il passé dans sa tête, quelle vision, quel souvenir a pu provoquer cette réaction ?

« Jacky a essayé de la forcer à danser avec lui, tout à l'heure, après vous avoir vus, toi et Tom, dit Hélène, gênée. Il l'a coincée dans un coin. Tu crois que ça a un rapport ? »

Jacky réagit aussitôt : il se met à crier en hochant la tête de droite à gauche et en tapant du pied :

« Non j'ai pas dansé ! J'ai pas dansé !

— Calme-toi, Jacky. Je suis sûre que ça n'est pas ta faute », le rassure Michèle. Elle prend Delphine dans ses bras, la force à poser sa tête contre son épaule et caresse ses cheveux. Delphine se laisse manipuler sans résister, mais ses pleurs persistent avec la même force.

Alertés par le bruit, tous les enfants et tout le personnel soignant du bâtiment sont venus voir ce qui se passait. Tom, qui était assis dans un coin, très occupé à lire une encyclopédie, se lève à son tour et s'approche en silence. Il semble qu'il veuille intervenir, mais une haie de curieux l'en empêche. Il pose sur Delphine un regard plein de douceur. Paul, bon dernier, pénètre à cet instant dans la salle de jeux et la traverse avec une démarche martiale de propriétaire.

« Qu'est-ce que c'est encore ? Allez, dispersez-vous ! Qui est-ce qui pleure ?

— C'est Delphine, répond Michèle. C'est la première fois qu'elle fait

ça.

— Et alors ? Ça n'est pas parce que c'est la première fois qu'il faut laisser faire ! Docteur Grenier, ordonne-t-il à voix basse à l'un des médecins présents, préparez une injection de Valium. Cinquante milligrammes.

— Pas tout de suite, Jean-Marc, intervient Michèle. Attendez, elle va se calmer. »

Le médecin-chef est blême de fureur contenue.

« Docteur Conrad, je vous prie de cesser de me contredire, siffle-t-il. En tant que chef de cet établissement...

— En tant que chef de cet établissement, répond Michèle du tac au tac, vous préférez droguer vos patients pour avoir la paix. Chacun ses méthodes. Je vous prie de ne pas intervenir, Paul ! »

Traversant la petite foule groupée autour des deux médecins, Tom s'est avancé. Il semble parfaitement indifférent à la discussion des adultes. Seule Delphine l'intéresse. Il prend son visage en larmes entre ses deux mains et pose son front contre le sien. La jeune fille lève alors les yeux et son regard croise celui du garçon. Elle paraît sursauter, ses pleurs se coupent d'un hoquet, puis ils changent de ton et se font plus lents, plus plaintifs. Autour des deux adolescents, plus personne ne parle. Paul et Michèle se sont tus. Michèle est admirative.

« Vous avez vu ? souffle-t-elle. Elle a eu conscience de sa présence... »

Tom jette alors un regard interrogatif à Michèle. « Je peux ? », semble-t-il demander. Michèle, sans répondre, ouvre ses bras, s'écarte et confie Delphine au garçon.

« Qu'est-ce que vous faites, encore ? rugit Paul.

— J'expérimente, comme vous dites... Vas-y, Tom. » Tom soulève Delphine dans ses bras, comme une jeune mariée, sans cesser de sourire, sans aucun effort apparent. Le groupe des spectateurs s'ouvre spontanément sur son passage. Il porte Delphine à l'écart, dans le coin des coussins, et l'assied délicatement sur le tapis. S'agenouillant devant elle, il pose sa tête contre la sienne et, tout en caressant d'une main experte un point situé près de la nuque de la jeune fille, il lui chante une mélodie très douce, quasiment inaudible. Pendant un temps, il semble que Delphine résiste, qu'elle tente désespérément de lutter contre la volonté de Tom, et s'accroche à ses pleurs. Mais sa

voix se casse, elle hoquette, elle soupire, elle geint. Et puis soudain elle se tait, vaincue. Le silence qui se fait alors dans la grande salle de jeux est ressenti par tous les spectateurs présents comme physiquement palpable. Un instant suspendu, improbable.

« Electrochocs, hein ? murmure Michèle. Regardez-le. C'est lui qui devrait nous soigner, Paul. »

Le médecin-chef assiste à la scène sans un mot, sans un geste. Les arguments lui font défaut. Vaincu par les faits, il se retire dans le silence.

Huit heures du soir. Sa journée de travail terminée, Michèle a mis son manteau. En sortant, elle passe par l'infirmierie.

« Hélène, dit-elle, c'est toi qui es de garde ce soir, n'est-ce pas ?

— Oui, répond l'infirmière. Avec Grenier. Cette nuit... et samedi, aussi.

— Bien. J'aimerais que tu donnes deux Valium à Tom pour la nuit, et que tu dormes dans sa chambre. Tu veux bien ? »

L'espace d'un instant, Michèle croit déceler l'ombre d'un sourire au coin des yeux de la jeune infirmière. Joyeux ? Narquois ? Elle s'en étonne :

« Il y a quelque chose qui te fait rire ?

— Je... non... je pensais à autre chose... Mais... euh... pourquoi deux Valium ? »>

Michèle baisse les yeux, réfléchit, puis répond d'un ton fatigué :

« Je préfère qu'il passe des nuits sans rêves... pour le moment. »

Michèle sort. Hélène reste seule dans la salle de soins. Cette fois, le doute n'est plus permis : elle sourit franchement, et elle pousse un soupir.

Intelligence Information Agency
Bureau NY 112
De : Titan Trigger À : George Livroski

Le 23 septembre 1992

Affaire GICH/F

TOP SECRET INF. – PRIORITÉ 01 – TOP SECRET INF. – PRIORITÉ

01

Transcription de la conversation entre l'agent 112 (équipe Orient) et Vichai Siwasariyanon, gérant du cabaret le Siamese Angels, à Patpong 2, Bangkok, le 19 mars à 23 h 45. La conversation a été enregistrée dans le cabaret même. Forte ambiance musicale en arrière-plan.

V.S. : Frankie ?... Oui, on l'appelait « Ki » entre nous. Il habitait à Talat Phlu. Il travaillait comme rabatteur.

112 : Rabatteur ?

V.S. : Ouais... Pardon, je... *(un silence de 47")*. Les Allemands, c'est toujours eux qui foutent le bordel. Ils boivent, ils gueulent, ils tapent les filles. Toujours en bande, ils viennent. J'aime pas ça... *(silence de 20")*. Pourquoi vous me parlez de Ki ? Vous êtes flic ?

112 : Enquêteur privé. J'ai une agence dans la Sumkhuvit. Ça, c'est ma carte. On a retrouvé les vrais parents de Frankie, en Amérique. Ils sont morts. On m'a demandé de le rechercher parce qu'il est le seul héritier.

V.S. : Oh merde. Américain, hein ? Pour de vrai ? C'est ce qu'y disait, on n'y croyait qu'à moitié. Il hérite de combien ?

112 : Je ne sais pas. Beaucoup sûrement, sinon on n'aurait pas pris la peine de le faire rechercher. Qu'est-ce que vous savez de lui ?

V.S. : Rien.

112 : Vous disiez tout à l'heure...

V.S. : C'est plus pareil, puisqu'il hérite, hein ?... Pardon... *(silence de 3'SO")*.

V.S. : On en était où ? Vous prenez une fille ? La 27, Umpika, je vous la conseille, elle...

112 : Non. Pas de fille. Combien ?

V.S. : En dollars ?

112 : Comptez.

V.S. : Merci, mon prince. Whisky, bière ?

112 : Whisky. Glace... (*silence de 40"*). Alors ?

V.S. : Rabatteur. Ça veut dire qu'il allait chercher les touristes dans les hôtels pour le compte de M. Li. Garçons, filles, opium, il faisait du business. Il parlait l'anglais, l'allemand, un peu d'italien aussi, et comme il avait l'air occidental, on le laissait entrer partout. Il était démerdard, pas croyable. Il filait tout son fric à ses parents adoptifs.

112 : Quel âge ?

V.S. : Onze, douze ans.

112 : Vous pourriez me le décrire ?

V.S. : Brun, pas grand, très costaud. Méchant.

112 : Méchant ?

V.S. : Ouais. Méchant. Il était haut comme ça et il foutait la trouille à tout le monde. Il vous aurait cassé en deux, juré. À moi, il m'a cassé la gueule.

112 : À vous ?

V.S. : Oui. Pourtant je pesais déjà au moins quatre-vingts kilos. On faisait des combats, dans la rue, on pariait. Ki voulait jamais se battre. Moi j'étais une sorte de champion dans le quartier, je l'ai chope par le col et je l'ai insulté... On était vraiment cons, quoi...

112 : Et alors ?

V.S. : Alors, il se débattait, il voulait que je le laisse partir. Tous les autres rigolaient autour. Moi, pour qu'il s'énerve, je lui ai répété ce que tout le monde disait : qu'il était le fils d'une pute et d'un GI.

112 : Et... ?

V.S. : Alors... Merde, ça me fout encore la chair de poule quand j'y repense. Y m'a regardé. Pire qu'un cobra. Et puis il a poussé un cri. Après, j'ai plus rien vu. Un coup de poing, un coup de pied, j'étais

dans le ruisseau. Je vous jure. Raide. Deux côtes cassées, celles-là, là et là. Et le nez. n est resté tordu longtemps. Ça m'a calmé, hein.

112 : Vous savez où il est maintenant ?

V.S. : Peut-être...

112 : J'ai déjà payé.

V.S. : Je me souviens pas. C'est vieux. Ça fait au moins cinq ou six ans... Vous prenez Umpika ?

112 : Combien ?

V.S. : Cinquante pour moi, cinquante pour elle.

112 : (*Un silence*)... Alors ?

V.S. : Frankie avait la police aux fesses. Des vraies emmerdes. Ses parents adoptifs... comment y s'appelaient ?

112. Bontawee et Kanokporn.

V.S. : Voilà. Y sont partis dans le Nord, vers la Birmanie. Ils ont dit qu'il essaieraient d'embarquer pour la Hollande à Rangoon. 112 : La Hollande ?

V.S. : Oui. Y disaient qu'ils avaient des cousins là-bas. C'est tout ce que je sais. Juré. Je vous fais venir Umpika.

Fin d'enregistrement

Note : On y est, George. J'ai mis le réseau Europe sur la piste. Trouver un couple de Thaïlandais est beaucoup plus facile en Hollande qu'à Bangkok, pas vrai ?

Préparez vos bagages.

2 - Le mutant

*Je voudrais pas crever Avant d'avoir connu Le fond vert de la mer Où
valsent des bains d'algues Sur le sable ondulé.*

Boris Vian

ROTTERDAM. Loin du Binnenweg, de Lynbaan, et des quartiers cossus du centre-ville, perdu derrière la muraille d'acier des porte-conteneurs, il reste un quartier encore épargné par les démolitions. Un quartier ? À peine. Il s'y trouve juste quelques maisons de brique aux fenêtres murées et quelques immeubles délabrés, semés dans un décor de hangars et d'ateliers abandonnés. C'est le domaine temporaire de la rouille et des rats, promis à la colère des bulldozers. Dans la journée, des gens y travaillent encore ; on croise quelques ouvriers en bleu, quelques mécaniciens qui roulent à bicyclette. Mais lorsqu'elle tombe, la nuit couvre les allées sans lumière d'un silence pesant. Dans l'ombre noire des hautes grues, sur les pavés disjoints, plus personne ne passe, aucun taxi ne s'aventure. La nuit, ici, fait peur.

À l'orée du quartier, un vieux café à la façade sombre et aux vitres occultées par des rideaux crasseux sert de la bière et du genièvre à des clients discrets. La police connaît bien ce bistro ; elle sait que les marins étrangers en fréquentent le sous-sol et qu'il y transite toutes sortes de choses illégales : stupéfiants, matériel sans licence d'importation, jeunes femmes sans permis de séjour. Mais elle ferme les yeux. Ce soir-là, lorsqu'il gare sa voiture devant le bar, l'inspecteur Antoon Vermeer est à la recherche d'autre chose. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, aux tempes blanches et au regard éteint par de trop nombreuses années de service. Il est habillé en civil, plutôt simplement, de vêtements usagés, mais le gyrophare qui tourne sur son toit est un signal sans équivoque. Le temps d'allumer une cigarette, et déjà la porte s'ouvre et le patron vient s'appuyer à la fenêtre de droite. Les deux hommes échangent quelques mots, le patron désigne une direction du doigt. Le policier hoche la tête, remercie et remet son moteur en marche.

L'adresse indiquée est celle d'un ancien immeuble de bureaux depuis longtemps déserté. Aucune lumière ne brille derrière les vitres

brisées de la façade. Vermeer éteint ses phares, gare sa voiture à l'écart, s'avance prudemment et se poste dans une encoignure. Il n'a pas longtemps à attendre. Bientôt un homme s'avance dans la ruelle. L'allure voûtée, le pas fatigué, les grosses chaussures de travail et le vieux pardessus trahissent un ouvrier ou un manœuvre à la recherche de frissons pour une soirée. Un regard à droite, un regard à gauche. Ne se croyant pas espionné, l'homme se glisse par la grille entrouverte vers l'entrée de l'immeuble. Vermeer le suit, protégé par l'ombre du bâtiment qui masque la lune. Il porte son talkie-walkie à sa bouche et murmure :

« J'ai trouvé l'endroit. 207, Edisonstraat, dans l'ancien bâtiment des Affaires maritimes. Il me faut cinq voitures, trois en façade, deux sur l'arrière. Je serai à l'intérieur. » Il cache sa radio sous une pierre, près du porche, sort son arme de service de son holster et vérifie que le chargeur est plein. Il allume tranquillement une nouvelle cigarette qu'il écrase sous son talon sans la terminer. Puis, estimant qu'il a laissé suffisamment de temps à l'homme pour ne pas être suspecté de l'avoir pris en filature, il poursuit son chemin vers l'immeuble d'un pas tranquille. Le vaste hall est désert. En suivant les traces de pieds dans la poussière, il parvient à une porte close qui mène vers les sous-sols. Il frappe. Bruits de pas, bruits de clés. La porte s'entrouvre et un gorille en survêtement apparaît. « Je viens de la part de Henk, dit le policier. J'ai de l'argent. » On le laisse entrer. Il parvient au bout d'un long couloir aux murs graisseux, dans une longue salle au plafond bas, très éclairée par des néons verdâtres, qui baigne dans un âcre brouillard de fumée. Le côté gauche de la pièce est occupé par un bar en zinc devant lequel s'ennuient cinq ou six prostituées désœuvrées, et par quelques tables où des consommateurs passent le temps en buvant. Tout le reste de la salle est encombré de tables de jeu. Roulette au fond, poker partout ailleurs. La plupart de ces tables sont désertes, la roulette ne tourne pas. Tous les joueurs semblent s'être rassemblés en un groupe compact autour d'un même point. Pas de musique, peu de bruit, on se croirait dans un lieu de culte à l'heure de la prière. Vermeer s'accoude au bar et commande une bière.

« Ça ne joue pas, ce soir ? demande-t-il à la rousse en body qui exhibe ses cuisses blanches, juste à sa droite.

— Y sont tous en train de regarder Frankie.

— Frankie ?

— Tu connais pas ? T'es pas d'ici, alors. C'est notre champion maison... Le mutant... Tu me paies à boire ?

— Le mutant ?

— Ouais... » La fille offre un sourire câlin au policier. « Tu me trouves comment ? Tiens, touche... »

Vermeer ne répond pas, écarte sa main et s'éloigne du bar en emportant sa bière. Il se fraie un chemin jusqu'au centre de l'attroupement. Là, autour d'une table, une partie de poker se joue à deux. L'un des joueurs est un gros type à l'air mauvais, qui tète un cigare en transpirant.

L'autre est un adolescent de quinze ou seize ans, presque un enfant encore, vêtu d'un simple tee-shirt. Il est brun, musclé, ses yeux sont extraordinairement noirs et durs. Il se dégage de lui une impression de puissance physique et de concentration comparable à celle que l'on ressent devant un félin qui chasse. Il a rangé ses cartes devant lui, à côté d'une petite montagne de billets verts. Il ne bouge pas – même d'un doigt – et couvre son adversaire d'un regard impassible. Une jeune femme, agenouillée derrière lui, ses seins collés contre son dos, lui masse la nuque avec des gestes lents. Il semble ne pas s'en rendre compte. Le gros type, lui, examine ses cartes, les classe, les reclasse, les regarde à nouveau, hésite, parle tout seul, tripote nerveusement l'argent qui lui reste.

« Ça fait cinq heures qu'ils jouent, chuchote le voisin de Vermeer. Frankie a déjà gagné onze mille dollars... Mais l'Américain s'accroche. »

« Une carte », demande enfin le fumeur de cigares.

Le vieux moustachu assis entre les deux joueurs, qui tient le rôle d'arbitre, le sert, puis interroge l'autre du regard. « Servi, annonce Frankie en conservant un visage absolument neutre.

— *Shit... I don't believe it...*, marmonne l'Américain qui ouvre des yeux ronds et ôte le cigare de sa bouche. Tu bluffes, hein ? Je suis sûr que tu n'as rien dans la main. » Il s'essaie à un rire ironique mais sa tentative tombe à plat. Il ne donne à personne l'impression qu'il s'amuse. Il paraît évident qu'il a peur. En face de lui, l'adolescent demeure silencieux. Il fixe son adversaire dans les yeux, pendant que la fille lui masse les tempes avec un mouvement circulaire d'une lenteur hypnotique. « Comment un même de cet âge peut-il avoir un tel regard de tueur ? se demande Vermeer, admiratif. On dirait qu'il lit dans les pensées de l'autre. »

« Personne peut me battre à ce jeu, petit con. Personne... »

Le gros fumeur de cigares est à bout. Sa voix tremble, à présent, et il tape nerveusement du plat de la main sur la table.

« Je récupérerai mon fric, même si ça doit durer jusqu'à demain, tu piges ? continue-t-il. T'as rien dans la main, hein ? T'as rien dans la main, je le sais. Je vais te plumer... J'ouvre de deux cents. »

Il a poussé quatre billets au centre. Le garçon paraît réfléchir un instant en fermant les yeux. « Tue-le ! » chuchote la fille dans son dos. Dans le silence religieux qui règne autour de la table, Vermeer réalise avec surprise que le même est en train de chanter, bouche fermée. Son chant est grave, répétitif, il ressemble à une plainte de galériens sur deux notes : une courte à laquelle répond une longue plus aiguë et plaintive, avec un léger changement de ton.

« Alors, le mutant, s'énerve l'Américain. T'as la trouille ? C'est pas ta musique de Mongol qui va te sauver, tu sais... »

En guise de réponse, Frankie s'empare d'une poignée de billets qu'il tend au vieux moustachu afin qu'il les compte. « Ça fait deux mille, annonce l'homme, son addition terminée.

— Deux mille », répète l'adolescent. Son ton de voix est si indifférent qu'on pourrait penser que la partie l'ennuie. L'assemblée laisse échapper un long soupir de satisfaction.

« Mille de plus, claironne le gros en poussant huit nouveaux billets.

— Tue-le ! chuchote à nouveau la fille.

— Plus deux mille », relance le gamin.

Le voisin de Vermeer jubile. « L'Américain va y laisser sa culotte, murmure-t-il. J'ai jamais vu le mutant perdre une partie.

— Pourquoi vous l'appellez le mutant ? » questionne le policier à voix basse.

L'autre fait un moulinet avec son index à la hauteur de sa tempe droite.

« Il est bizarre. Des fois il respire pas, des fois il a des crises. Mais au poker, ça, rien à dire. Il est terrible.

— Le pot est de dix mille dollars, messieurs, s'affole le vieux moustachu. Je vous en prie, jouez raisonnablement... »

L'Américain compte les billets qui lui restent. Il n'en a que six en

main. Il les plaque sur la table en criant : « Tapis ! » Puis il éclate de rire.

« Ah ! ah ! ah ! je t'ai eu, petit con, je te tiens ! Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

Pour toute réponse, Frankie lui offre un regard perplexe. Interprétant ce silence étonné comme un aveu de défaite, l'Américain se lève alors de sa chaise et fait un tour sur lui-même pour prendre à partie toute l'assistance.

« Vous avez vu ? Je l'ai eu ! Il se dégonfle ! C'est un minus, votre champion ! »

Mais, pendant qu'il s'époumone, sans un mot, l'adolescent pousse toute sa pile de billets verts au milieu de la table. Son tour d'honneur terminé, le gros joueur se retrouve face à tout cet argent. Il ouvre des yeux ronds et bégaye :

« C'est quoi, ça ? Tu suis ? Ah non, tu me l'as déjà fait, ce coup-là. Trois fois tu m'as plumé alors que t'avais rien en main ! Regarde, petit, regarde ! »

Il abat sur le tapis un full aux rois par les dix avec un grognement triomphal.

« On peut pas bluffer toujours... », répond simplement Frankie en dévoilant ses propres cartes une à une.

Valet, valet, valet, valet. Un carré.

Un « Ooooh ! » d'émotion, poussé, comme un accord d'orgue, par tous les spectateurs présents, salue ce dénouement. L'Américain a perdu tout ce qui lui restait en un seul coup. Mais pis encore : il s'est publiquement ridiculisé. Il blêmit, passe une main épaisse sur son front en sueur, cherche autour de lui un regard ami mais ne récolte que des sourires effrontés ou moqueurs. Il dit, d'abord faiblement, puis de plus en plus fort, comme s'il s'en convainquait lui-même en le répétant : « Il a triché, il a triché. » Brusquement, pris d'un accès de rage aveugle, il renverse la table de jeu et hurle :

« Tricheur ! »

Dans sa main, un petit revolver est apparu. Vermeer réagit aussitôt. Il bondit sur le type. Son poing jaillit et s'enfonce dans son visage gras. L'Américain, le nez couvert de sang, pousse un cri et perd l'équilibre. Profitant de son avantage, le policier le renverse sur le sol et le

désarme. Il se relève aussitôt, brandissant sa carte officielle dans la main gauche et son arme de service dans la main droite.

« Police ! crie-t-il à l'assistance. La salle est cernée. Pas un geste !... Toi, le gamin, tu... »

La lumière, qui s'est éteinte brusquement, l'empêche de finir sa phrase. Dans le sous-sol brutalement plongé dans le noir, s'élèvent des cris de panique, des ordres criés et le bruit de galopade des clients et des filles qui s'enfuient en désordre.

D'instinct, Frankie s'est jeté sur les billets de banque. Cet argent est à lui, il l'a gagné. Il en emplit son tee-shirt à l'aveuglette, tout en se battant contre tous ceux, nombreux, qui rampent à ses côtés pour le voler. Ses poings et ses pieds frappent au hasard, des nez, des bras, des ventres. Un temps, il se sent écrasé sous la masse d'un gros costaud puant qui tente de l'étouffer, mais il s'en dégage d'une ruade. Sa récolte complète, il s'enfuit à tâtons, écartant tous ceux qui se trouvent sur son chemin, assommant sans scrupules ceux qui s'opposent à lui. Escaladant des corps, volant au-dessus des tables renversées, sautant par-dessus le bar, il parvient à la trappe de la réserve qu'il ouvre. À cet instant, les portes de la salle sont brutalement enfoncées, et les faisceaux aveuglants d'une dizaine de lampes torches trouent la pénombre.

« Police ! Personne ne bouge ! » crient des voix venues de toutes les issues. Frankie saute dans le vide et se reçoit, trois mètres plus bas, sur le sol humide de la cave. Il court, droit devant lui, entre les caisses et les tonneaux qui y sont stockés. Tout au bout il parvient à une vieille porte de bois moisi, qu'il fait éclater à coups de pied. Un escalier. Il s'envole vers la surface. Il traverse une série d'anciens bureaux habillés de bleu par la lumière intermittente des gyrophares, et jaillit à l'extérieur par une fenêtre aux montants brisés.

« Halte ! » fait une voix dans son dos. Frankie pivote sur lui-même. Deux policiers, sortis de leurs voitures, sont en train de courir vers lui, sur les pavés humides. Dans leurs mains, le garçon voit briller l'acier de leurs armes. Il s'enfuit dans la direction opposée, vers l'entrée de l'immeuble. Mais, au bout de la rue, trois autres véhicules de police lui barrent le chemin. Il est pris dans un étau. Il s'arrête alors, reste un instant immobile, comme s'il hésitait sur la décision à prendre. Devant et derrière lui, les policiers s'approchent prudemment. Frankie assiste à leur manœuvre sans un geste. Soudain, il se décide, il gonfle ses poumons et hurle :

« Vous me faites chier ! »

D'un bond, il saute par-dessus la première auto. Il bouscule l'agent qui tentait de l'arrêter, et se précipite de toute sa vitesse droit sur le rang immobile des autres policiers qui l'ont mis en joue et lui intiment l'ordre de se rendre. Juste avant de les atteindre, alors qu'une demi-douzaine d'armes sont braquées sur sa poitrine et ses jambes, il fait un brusque détour. Se servant du capot et du toit de la seconde voiture comme d'un trampoline, il s'élance vers le ciel et se reçoit au sommet du mur qui longe la ruelle. Il court encore quelques mètres sur le faîte du mur, comme un danseur de corde, puis se jette dans le vide de l'autre côté, et disparaît.

Le tout s'est passé à une telle vitesse qu'aucun des policiers n'a eu le temps de réagir. Un instant de stupeur suit la scène. « C'était quoi, ça ? demande l'un. Bioman ?

— Non. C'était un gosse », répond un autre.

Un troisième agent s'est approché du mur, et mesure des yeux la distance qui le sépare de la voiture au toit défoncé d'où Frankie s'est élancé. Il semble ne pas comprendre.

« Il y a plus de quatre mètres entre les deux... C'est pas normal... Il avait un ressort dans le cul, ou quoi ? »

Frankie a couru un quart d'heure encore, puis il s'est réfugié dans une impasse entre deux hangars, près de l'ancien bassin du port. Il se laisse tomber dans un coin d'ombre. Assis en tailleur, le dos et la nuque raides, il fait le vide en lui, ferme les yeux et se concentre sur un point qu'il connaît bien, à la base de sa colonne vertébrale. Sa respiration se calme rapidement et son cœur retrouve presque aussitôt un rythme normal. Dans le noir de ses paupières closes, il sent chacun de ses muscles se détendre irrésistiblement. Ceux des jambes, d'abord, puis les abdominaux, les dorsaux. Le sentiment d'une satisfaction profonde l'envahit. Son corps est une machine parfaite dont il se sert en virtuose. Tout va bien à présent. Il est hors de danger. Insensible au froid humide de l'hiver hollandais, il ôte son tee-shirt, le pose à plat devant lui et compte les billets calmement. Il y en a vingt-sept de cent dollars, trente-six de cinquante et dix-huit de vingt : quatre mille huit cent soixante dollars récupérés sur les presque dix-sept mille qu'il avait gagnés en cinq heures de jeu. C'est une somme inespérée. Plus d'argent qu'il n'en a jamais vu, jamais possédé. Il soustrait au tas quelques grosses coupures et les glisse dans le vieux portefeuille qu'il extrait de la poche arrière de son jean. Il porte à sa bouche le petit pendentif de platine qu'un vieux cordon de cuir retient autour de son cou, et lui offre un baiser sonore. Cette nuit a été une excellente nuit.

Il se laisse aller à rêver tranquillement, mais ses songes sont presque aussitôt interrompus par la conscience d'une présence qui s'approche.

« Salut, Nit, dit Frankie, tu peux venir. »

Il est rejoint dans l'ombre par un jeune garçon asiatique vêtu d'un blouson de cuir trop grand pour lui.

« Bonsoir, Ki. Comment t'as su que c'était moi ? J'étais encore loin quand tu m'as appelé, et je faisais pas de bruit.

— Je t'ai reconnu.

— Dans le noir ? »

Le garçon renonce à essayer de comprendre. Une fois pour toutes, il a appris à considérer Frankie comme infaillible, invulnérable, doué de facultés surnaturelles, et il se contente aisément du bonheur de faire partie du cercle étroit de ses amis.

« Je suis venu quand j'ai su qu'y avait eu une rafle au club. Ils ont emmené tout le monde, tu sais. Mais ils sont furieux, parce que c'est après toi qu'ils en avaient, et que tu es le seul qui ait réussi à filer.

— C'est moi qu'ils voulaient ? s'étonne Frankie.

— Ouais. Leur chef a dit qu'il fallait qu'on te retrouve. Je l'ai entendu gueuler à la radio. Il a envoyé ton signalement à toute la ville. » Nit a un petit rire de fierté. « Ils disent que tu as battu un record olympique de saut en longueur. C'est vrai ? »

Frankie ne répond pas. Il est perplexe. Cette rafle aurait été destinée à se saisir de lui ? Pourquoi ? Depuis ses ennuis à Bangkok, il avait pourtant appris à se montrer prudent en affaires. Qui aurait eu intérêt à le dénoncer ? Il tend le tee-shirt noué à son ami.

« Ecoute, Nit. Rends-moi service. Tu portes ça à Bontawee et Kanokporn. O.K. ? »

Le jeune garçon malaxe le précieux colis et écoute avec un respect émerveillé le bruit de billets froissés qui s'en échappe.

« Waouh ! Y a combien là-dedans ?

— J'avais gagné trois fois plus, ce soir, mais ça leur suffira sûrement pour déménager. Dis-leur que je les verrai demain. »

Très fier de la mission qui lui a été confiée, Nit cache le paquet dans son blouson et se met en marche. Il parvient, dix minutes plus tard, devant une longue palissade de tôle couverte de tags. En se faufilant entre deux plaques disjointes, il pénètre dans le terrain vague auquel elle interdit l'accès. Au fond du chantier abandonné, là où s'élèvent quelques cabanes préfabriquées, une insolite lueur bleue clignotante fait battre son cœur plus vite. Les flics, comprend-il. Il se met à genoux dans la terre boueuse, dénoue le tee-shirt de Frankie et entreprend de cacher les billets en bourrant ses poches et ses vêtements. Ainsi équipé, il a simplement l'air d'un garçon trop bien nourri. Faisant taire sa peur, il continue son chemin. Une petite foule de badauds l'attend près des baraques. « Qu'est-ce qui se passe, Nit ? lui demande-t-on, qu'est-ce qu'ils veulent, les poulets ? » Il hausse les épaules en signe d'ignorance. S'il savait, il aurait moins peur... Alors qu'il passe devant les voitures stationnées, deux policiers, surgissant de la nuit, s'emparent de lui sans prêter attention à ses cris de protestation, et appellent :

« Inspecteur ! On l'a ! On l'a trouvé ! »

Le tenant chacun par un bras, ils le conduisent vers la baraque la plus à gauche, qui est celle qu'occupent les parents adoptifs de Frankie. Ils le font entrer. Quatre personnes l'attendent dans l'espace exigü de la cabane. Kanokporn et Bontawee sont assis sur leur couche, serrés l'un contre l'autre, l'air soumis. Debout près d'eux se tient l'inspecteur Vermeer qui semble fatigué, dépité, et qui regarde sans un mot une vieille photo du palais royal de Thaïlande punaisée à la cloison. Derrière le rideau du fond, un jeune homme en jean et blouson de sport est en train de fouiller dans les affaires de Frankie. Ce jeune homme se retourne, dévisage Nit avec un sourire et dit aux deux policiers :

« C'est pas celui qu'on cherche. Faites-le entrer quand même. »

Nit est poussé au centre de la pièce. Il salue les parents adoptifs de Frankie d'un hochement de tête furtif.

« Qui es-tu ? lui demande Vermeer.

— J'habite à côté.

— Je le connais, inspecteur, intervient le jeune homme en se levant avec un grand carton à dessin dans les mains. Il s'appelle Nit. Ses parents sont des immigrés thaïlandais, comme ceux de Frankie. » Le jeune homme s'est approché du gamin. « Salut Nit, tu vas bien ?

— Bonjour, monsieur Van Hess, répond Nit, reconnaissant en lui l'assistant social de ses parents.

— On cherche Frankie. Est-ce que tu sais où il est ?

— Non, je l'ai pas vu ce soir. Pourquoi vous le cherchez ?

— On ne lui veut pas de mal. Qu'est-ce que... ? »

L'assistant social se tait. Il vient de voir, dépassant de la ceinture du garçon, le coin d'un billet vert. Nit essaie de rajuster discrètement sa tenue, mais ses poches et son tee-shirt gonflés ont trahi son secret. L'homme et l'enfant échangent un regard. Van Hess prend alors l'inspecteur Vermeer par l'épaule et le conduit vers la sortie.

« Inspecteur, j'aimerais vous parler... Pas ici. »

Les deux hommes sortent.

La porte s'est à peine refermée sur eux que Nit, déjà, s'est à demi dévêtu. Il retourne ses poches et ses vêtements sur les genoux de l'homme et de la femme qui voient avec stupeur une pluie de billets verts leur recouvrir les jambes.

« Cachez ça, vite ! leur ordonne Nit. C'est ce que Frankie a gagné au poker ce soir. »

Le policier et l'assistant social marchent dans la nuit jusqu'aux voitures, afin de discuter. Vermeer allume une nouvelle cigarette.

« Les poches de Nit sont bourrées de dollars, inspecteur, lui dit Van Hess. C'est sûrement Frankie qui lui a confié l'argent pour ses parents.

— Le gamin saurait où il se trouve ?

— J'en suis sûr. Ces deux-là sont inséparables.

— Vous avez une idée ?

— Peut-être... De combien d'hommes pouvez-vous disposer ? »

Bontawee et Kanokporn sont conduits dans le fourgon cellulaire, sous l'œil désolé ou satisfait de leurs voisins massés derrière le cordon de police. Nit les suit en s'accrochant au bras de l'assistant social.

« Pourquoi vous les embêtez ? demande-t-il. Y a pas de raison !

— Ils vont être expulsés, répond Van Hess. Mais pas tout de suite. Il

faut retrouver Frankie d'abord.

— Pourquoi expulsés ? Ils ont rien fait ! Vous les emmenez où ? »

C'est l'inspecteur Vermeer qui répond :

« Leurs papiers étaient faux. On les conduit au centre de transit d'Ouderkerk, pour le moment. Après, on verra.

— Nit, poursuit l'assistant social en s'accroupissant devant l'enfant, si tu vois Frankie, dis-lui de venir me trouver au Bureau d'aide sociale. C'est important. Il ne peut pas rester seul. »

Nit se méfie et rejette la main de l'homme de son épaule.

« Pourquoi je ferais ça ? Je sais pas où il est, moi, Frankie.

— Tu n'as pas confiance en moi ?

— Avant, oui. Plus maintenant. Vous avez qu'à demander aux flics de vous aider, puisque vous êtes tellement copains...

— Tu as tort de le prendre comme ça, Nit. On peut encore arranger les choses, pour les parents de Frankie, si... »

Le gamin n'écoute plus. La tête rentrée dans les épaules, il s'éloigne des voitures et s'enfonce dans la nuit bleue, les mains dans les poches, en donnant des coups de pied aux cailloux.

Vermeer lui donne le temps de disparaître, puis il s'assied derrière le volant de son véhicule et s'empare du micro. « Ludo et Jan, tenez-vous prêts, dit-il. Il se dirige vers la Aelbrechtskade. Je quitte le chantier. » Van Hess, qui tient sous son bras le carton à dessin qu'il a trouvé dans la baraque, prend place à ses côtés et ferme sa porte. L'auto, gyrophare éteint, démarre, forçant la foule des badauds à s'ouvrir sur son passage.

« Il marche le long de Aelbrechtskade, dit une voix dans la radio. Il regarde à droite et à gauche. Il a peur d'être suivi, je crois.

— Il peut vous voir ?

— Impossible... Il est à l'angle de Aelbrechtskade, maintenant. Tu le vois, Ludo ? »

Une seconde voix, plus faible :

« Ouais. C'est lui. Il arrive. Il court, à présent.

— Je passe par la Faassenstraat. Continuez à m'informer. »

Vermeer repose le micro et passe la seconde. Il conduit lentement dans les rues de la ville endormie. À ses côtés, Van Hess a ouvert le carton à dessin. Il examine une peinture faite par Frankie, l'étale devant lui. « Ça vous fait penser à quoi, inspecteur ? » demande-t-il. Vermeer jette un œil à la feuille dépliée. « Une maison. Dans le bleu... Une maison dans la mer, non ?... C'est pas un poisson, ça ?

— Si. C'est un poisson. Un poisson avec un visage de femme, et qui sourit. Une maison dans la mer, avec trois fenêtres et une cheminée avec de la fumée en forme de ballons... Un soleil posé sur le fond. Des tortues... Un, deux, trois arbres... Ou trois madrépores... Vous vous y connaissez en psychologie, inspecteur ?

— Non. J'ai fait des études d'histoire.

— Moi non plus. Pas des masses. J'a fait de la socio. Mais il y a des pys dans mon service. Vous connaissez peut-être ce test qu'ils font faire aux enfants ? On leur demande de placer dans un même dessin une maison, un arbre, un soleil, de l'eau et un serpent...

— Et alors ?

— Alors, tout est symbolique, dans ce test. En faisant ce dessin, le gamin se raconte lui-même. La maison, c'est lui, tel qu'il se voit ; le soleil, c'est le père ; l'eau, c'est la mère. Selon la façon dont ces éléments sont agencés, les pys peuvent déduire des tas de choses. Complexe d'Œdipe, problèmes de la petite enfance...

— Vous y croyez, vous ?

— S'agit pas d'y croire. C'est prouvé... Mais regardez le dessin de Frankie. Tout est à l'envers. On est dans l'eau, le soleil est au fond, le serpent est une sirène...

« Il avait pris de l'acide ou quoi ? »

Vermeer jette un coup d'œil distrait à la peinture naïve et pleine de couleurs. Il la trouve belle, et préfère la chasser de son esprit pour éviter un pénible mélange de genres. Pas d'attendrissement : cette belle peinture a été faite par un gamin qu'il s'apprête à expulser. Il sort un paquet de cigarettes de la poche-poitrine de sa chemise. Vide. Il jure à voix basse, fouille dans ses poches et, en se tortillant sous le volant, déniche un autre paquet dans son manteau. Ce n'est qu'une fois sa cigarette allumée qu'il reprend la parole, sans conviction :

« C'est un dessin d'imagination... Un rêve de gosse...

— Vous avez eu des gosses, inspecteur ? »

Cette question réveille de mauvais souvenirs dans la mémoire du policier. Des souvenirs de cris, de larmes, d'une porte claquée. Un départ. Et les cauchemars, longtemps après. Encore maintenant, certaines nuits...

« Ouais, répond-il d'une voix lasse. Deux... Il y a longtemps.

— Ils rêvaient des trucs comme ça ?

— Euh... Je ne sais pas. »

Il laisse passer un temps de réflexion silencieuse, puis :

« Qui c'est, ce Frankie ?

— “Qu'est-ce que c'est ?” vous voulez dire.

— Ouais... Qu'est-ce que c'est, ce gosse qu'on poursuit ? Je l'ai vu gagner dix-sept mille dollars au poker, et après il est passé au travers d'un barrage de dix hommes...

— C'est une expérience.

— ... ?

— Le résultat d'une expérience. N'en demandez pas plus.

— Qui vous commande ? Services secrets ? »

Van Hess prend un air étonné.

« Moi ? Je suis assistant social.

— Me faites pas rire, Van Hess. Ce soir je suis pas d'humeur... J'aime pas ne pas savoir à quoi on m'utilise... »

Il reste silencieux, le temps d'une bouffée de cigarette.

« D'habitude, je cours après des trafiquants ou des maquereaux. Et j'ai pas trop de problèmes pour m'endormir, le soir. Mais la chasse aux immigrés clandestins, c'est pas mon rayon, vous comprenez... La chasse aux mômes non plus. »

Van Hess se réfugie dans la contemplation du paysage.

« Vous êtes un philosophe, inspecteur.

— Non. Je suis seulement plus vieux que vous ne pensez. »

Le silence qui suit cette réplique est interrompu par un appel chuchoté à la radio :

« Ludo à voiture dix-sept, Ludo à voiture dix-sept. »

Vermeer reprend le micro.

« J'écoute, Ludo.

— On les tient. Le petit chinetoque est entré dans une impasse sur l'ancien port. Quai numéro deux. Je fais quoi ?

— Tu ne bouges pas. Tu attends Jan. On arrive.

— Et si l'autre essaie de se tirer ?

— Tu lui colles aux fesses. C'est tout. Joue pas au cow-boy.

— Mais c'est juste un môme, et...

— Tu n'y touches pas, j'ai dit ! »

Suit un silence déçu, puis :

« O.K., patron. Je vais essayer. »

« Fais ce qu'on te dit, crétin, pense Vermeer avant de changer de fréquence. Si Frankie est seulement la moitié de ce qu'on m'a raconté, c'est lui qui te mettra en bouillie. » Il appelle :

« À toutes les voitures de l'opération. Ici Vermeer. Rendez-vous sur l'ancien port. Quai numéro deux. Le gamin a été repéré là-bas. Intervention en silence et sans armes. Je répète : en silence et sans armes. »

Frankie rêve sans dormir. Il s'est plongé lui-même dans cet état hypnotique qu'il affectionne et, appuyant doucement sur les globes de ses yeux fermés, il a laissé se former des images dans le fouillis des figures changeantes que perçoit sa rétine. D'abord un dauphin est apparu, qui semble tourner sur lui-même comme un danseur ivre ; puis un autre, bondissant dans le brouillard animé ; puis un troisième, et d'autres encore. Une foule de dauphins frénétiques s'agitent dans ses pensées, comme autant de vagues sur la surface de la mer, comme un papier peint fantastique. Et il est l'un d'eux. Il est un dauphin noir,

il vole de crête en crête, jouissant d'une absolue liberté, goûtant jusqu'à l'extase les délices de la vitesse et du vertige. Comme d'habitude, il perçoit la présence de Nit bien avant de l'entendre ou de le voir. Le petit Thaïlandais court. Frankie sent sa peur et sa colère rayonner autour de lui aussi distinctement qu'il verrait le halo de lumière qui enrobe une luciole.

Nit s'agenouille en haletant devant son ami. Il lui raconte par bribes ce qu'il a vu, fait et entendu. L'arrestation de Bontawee et Kanokporn, l'histoire des faux papiers, le policier à l'air triste et l'assistant social unis contre eux, l'argent caché dans un sac de voyage, le carton à dessin emporté... Frankie se lève brutalement.

« Ils t'ont suivi ? demande-t-il.

— Qui ?

— Les flics... Oui, ils t'ont suivi. Ils sont là.

— Mais non, je...

— Tu t'es fait avoir, Nit. C'était un piège pour me coincer, et tu les as conduits ici. »

Nit pâlit. Il se sent misérable, stupide. « Je m'excuse,

Ki. Je savais pas. » Frankie ne prête aucune attention à lui. Les muscles de son torse jouent comme des billes de métal sous sa peau nue. Son haleine dessine une flèche de buée dans l'air froid. Le visage tourné vers le ciel, il semble humer la nuit. Il a un mince sourire.

« Ils ne sont que deux... Planque-toi. » Son ton de voix n'admet pas de réplique. Nit se cache dans le coin le plus sombre.

« Fais gaffe quand même... », gémit-il en le voyant s'éloigner sur la pointe des pieds.

« Y me fait braire, Vermeer, avec ses consignes à la noix. Pas d'armes, pas de violence. Et quoi encore ? Merde, je suis flic ou pas ? J'ai l'entraînement pour ça... J'ai qu'à y aller. Je cogne, je les chope. Banco... J'aurai qu'à dire qu'ils essayaient de se tirer...

— Excuse-moi, t'as pas une cigarette ? »

Ludo, qui battait la semelle sur le béton des docks, se retourne d'un bond, surpris dans ses ruminations par la voix rauque de l'adolescent. Il reste un instant sidéré devant le spectacle de ce garçon torse nu, qui

le dévisage avec un sourire narquois et, dans les yeux, une flamme impossible à soutenir. Il ouvre la bouche, la referme comme un poisson agonisant, bégaye :

« Mais, hé ! C'est toi le... ! »

Il ne dit pas un mot de plus. Avec un cri de rage, Frankie s'est jeté sur lui. Son pied droit, lancé à hauteur du plexus solaire, le plie en deux en lui coupant le souffle ; ses deux poings réunis au bout de ses bras tendus le cueillent sous le menton, de bas en haut, avec un bruit de clap. Ludo reste en équilibre une seconde, sur ses jambes fléchies en position de chasse-neige, et le regard flou. Un flot de sang mousseux jaillit entre ses dents. Puis il tombe en avant avec un bruit mou, comme un jouet cassé. Aussitôt, un appel retentit, qui résonne longuement contre le métal des hangars et les structures rouillées des hautes grues :

« Ça suffit, le gosse ! Lève les bras ! »

Frankie jette un œil par-dessus son épaule, aperçoit la silhouette armée de Jan qui se précipite vers lui, courbé en deux comme un soldat chargeant en première ligne. Il s'enfuit en courant vers le bord du quai.

« Arrête-toi, gamin, je vais tirer ! » crie Jan qui s'essouffle derrière lui.

« Menteur..., pense Frankie en accélérant son allure. S'il avait dû tirer, il l'aurait déjà fait quand j'ai démolì son copain. Il a certainement reçu l'ordre de ne pas utiliser son arme. » Confiant dans la vitesse de sa course, il se dirige à longues foulées vers les grilles qui ferment l'entrée des docks. Il en est encore distant d'une centaine de mètres lorsque surgissent quatre voitures de police aux lumières et aux gyrophares éteints. Les autos passent la grille, puis elles se rangent sur une ligne qui occupe toute la largeur du quai, et avancent vers lui. Sur leurs toits, des projecteurs à quartz s'allument, qui l'épinglent dans leurs faisceaux blancs comme un papillon de nuit. Frankie s'arrête, bras et jambes écartés à la manière d'un rugbyman attendant le ballon. Devant lui, le passage est fermé. Une dizaine de policiers viennent de sortir des véhicules pour compléter le barrage. Derrière, Jan l'attend sans bouger, tandis qu'une cinquième voiture vient d'apparaître à l'extrémité du quai, lumières allumées, roulant à toute allure. La voiture s'immobilise dans un dérapage, près de Ludo, le policier assommé. Vermeer et Van Hess en jaillissent. Vermeer tient dans sa main un porte-voix.

« N'aie pas peur, Frankie, dit-il, et sa voix amplifiée claqué comme une détonation. On ne te veut pas de mal. On veut seulement te parler. »

Frankie éclate d'un rire cynique.

« Me parler ? Ça va pas, non ? Faites partir vos chiens si vous voulez me parler. »

Vermeer et Van Hess ont fait deux pas en avant. Dans le dos de Frankie, les voitures et les hommes à pied se sont aussi avancés, imperceptiblement.

« Hé ! ho ! crie Frankie. C'est quoi, ce jeu ? « Un deux trois, soleil ? » Je vous ai vus, là ! »

Van Hess, à son tour, avance de quelques pas, un grand sourire aux lèvres.

« Tu me reconnais, Frankie ? Je suis Bernhard Van Hess, l'assistant social. Viens avec moi ! »

Vermeer a décelé un frémissement dans le corps du garçon, il a remarqué qu'il regardait vers l'eau. Il comprend le danger.

« N'avancez plus ! » dit-il à Van Hess. Mais Van Hess ne s'arrête pas ; la main en avant et le sourire en bannière, il poursuit sa marche lente vers Frankie. De l'autre côté du quai, les policiers l'imitent et forment peu à peu un demi-cercle qui se referme sur l'adolescent.

« Allez, Frankie, fais pas l'idiot !... Bontawee et Kanokporn m'ont demandé de te ramener à la maison... » Frankie le foudroie du regard.

« menteur ! »

Il a fait deux pas en arrière vers le bord du quai. Son pied s'arrête sur la bordure. Derrière lui, l'eau huileuse du bassin luit avec des reflets irisés. Son regard se pose sur le petit Nit qui vient de sortir de l'impasse et qui regarde la scène, sans oser s'approcher. Van Hess et les policiers font un nouveau pas vers lui, puis un autre. Resté en arrière, Vermeer leur répète l'ordre de ne pas bouger. Mais il est trop tard. Frankie a placé ses mains en porte-voix, autour de sa bouche.

« Nit ! crie-t-il, dis à Bontawee et Kanokporn que je reviendrai les voir bientôt ! »

« Reculez ! hurle Vermeer.

— Attrapez-le ! » hurle Van Hess.

La ruée confuse des forces de l'ordre ne rencontre que le vide. Frankie s'est retourné posément. Il a embrassé le pendentif fixé au bout de son collier. Puis il a pris une longue inspiration et a plongé dans le bassin. Van Hess et tous les policiers se précipitent au bord du quai et scrutent l'eau noire agitée par une série de cercles concentriques. « Plongez, hurle Van Hess, mais plongez ! Qu'est-ce que vous attendez ?

— Dites donc, lui répond Jan, vous n'avez qu'à y aller vous-même... »

Vermeer est arrivé à son tour au bord du bassin. Il contemple un instant la surface de l'eau et lâche :

« Vous êtes un imbécile, Van Hess. »

Vingt secondes, trente secondes, une minute s'écoulent sans que rien trouble le silence. Douze paires d'yeux observent en vain la surface du bassin rectangulaire qui a retrouvé son calme. Frankie ne réapparaît pas. Au bout de deux minutes, Vermeer s'allume une nouvelle cigarette.

« Jan, dit-il à voix basse. Tu vas à ma voiture et tu appelles une équipe de plongeurs par radio.

— Qu'est-ce qui se passe, chef ? lui demande un de ses hommes.

— Il se passe, répond Vermeer, que je crois qu'on vient de faire une bavure... »

Les épaules du policier s'affaissent. Il contemple un instant les reflets de la ville sur l'eau sale, puis il baisse les yeux.

« Putain, la vache », répond-il, avant de poursuivre : « Dites, inspecteur, y a Ludo qui pisse le sang. Il s'est coupé la langue en deux avec ses dents. Qu'est-ce qu'on fait ? »

Vermeer hoche la tête un instant, l'esprit ailleurs. Puis il se retourne et s'éloigne :

« Foutez-lui une bouteille d'eau oxygénée dans la bouche, répond-il, ça désinfectera. »

Intelligence Information Agency
Bureau NY 112
De : Titan Trigger.
À : G. Livroski.

Le 23 décembre 1980

Affaire GICH/MB
TOP SECRET INF. – PRIORITÉ 01 – TOP SECRET INF.

Copie du journal de Michel Bravo (réf. : GLCh/MB). Page du 01.08.1980. – Ce journal fait partie des documents prélevés au domicile parisien de Michel Bravo.

Dimanche. [...] De nous tous, c'est Kim qui semble le plus malheureux. Pas étonnant. C'est aussi lui qui a fait le plus de chemin afin de devenir l'un des nôtres. Il se reproche, aujourd'hui, de nous avoir laissés sous-estimer le danger. Il dit que lui aussi voulait prolonger le plaisir d'être avec nous et que c'est pour cette raison – par faiblesse – qu'il a accepté de nous couvrir.

On voit à présent la silhouette de l'*USS Bancroft*, au loin vers l'ouest. Je pense que, quand ils débarqueront, ils le feront en hélicoptère.

Nous avons aidé Mat à emballer toutes les archives scientifiques dans une caisse étanche. Nous avons aussi signé la lettre adressée aux enfants. C'était un peu mélodramatique, mais réellement émouvant. Ça m'a flanqué la chair de poule d'agir comme si j'étais déjà mort. Puis Mat est allé cacher la caisse. Il ne nous a pas dit où. Il nous a seulement assuré que les enfants sauraient la retrouver. On lui fait confiance [...].

Note : Cyrrhus Blade est furieux. Il veut cette caisse et ces archives. « Débrouillez-vous ! » m'a-t-il dit. Vos suggestions, George ?

3 - GH1, GH2, GH3

Quand un chercheur m'explique à quel point ses travaux sont importants, je ne peux pas m'empêcher de me demander à quel point ils sont nocifs... [...] La capacité de nuisance : c'est ça, le premier critère...

Michael Aldous Thornback, Écrits dans l'eau

BERNHARD VAN HESS regarde, en mordant furieusement la peau du dos de sa main droite, le débarquement des passagers du vol KLM 642 New York/Amsterdam. Son destin se joue cette nuit, il le sait, et l'enjeu de la rencontre qui l'attend lui donne la nausée. Comme un lycéen prêt à frapper à la porte du proviseur chez qui on l'a envoyé recevoir une punition, il lutte à la fois contre l'envie puérile de s'enfuir en courant, et celle, plus enfantine encore, d'éclater en sanglots. Son cœur s'arrête de battre une seconde lorsqu'il aperçoit un groupe de trois hommes qui se dirige d'un pas décidé vers le salon des premières. Deux de ces hommes sont vêtus de costumes trois-pièces noirs. Celui qui marche en tête, et qui semble être le chef du groupe, a une belle cinquantaine d'années, ses traits sont anguleux – mâchoire carrée, bouche tombante –, son maintien est raide et empreint d'autorité. Il porte un chapeau. Celui qui se tient à sa droite a apparemment vingt ans de moins. Il est roux, ses cheveux sont coupés ras sur la nuque, comme ceux d'un militaire. Il a la même démarche mécanique, la même rigidité glaciale que son chef. Le troisième homme, que Van Hess n'a jamais vu, mais dont il devine l'identité, est un vieux monsieur très élégant, qui arbore l'air tranquille et doux d'un universitaire retraité. Ses yeux sont du même gris pâle que ses cheveux.

D'un pas mal assuré, Van Hess s'écarte de la grande vitre et descend vers le hall d'arrivée pour les accueillir.

« Colonel Trigger... messieurs... Bonsoir... Pas de bagages ?

— Pas de bagages, répond le rouquin.

— La voiture vous attend. »

Les trois hommes suivent Van Hess sans un mot, jusqu'à l'entrée de

l'aéroport où les attend une prétentieuse limousine gardée par un chauffeur en livrée. Le vieux monsieur à lunettes y entre le premier, suivi de Trigger et de son « assistant » roux. Van Hess est prié de s'asseoir sur l'inconfortable strapontin qui leur fait face, la nuque appuyée à la vitre qui les sépare du chauffeur, coincé entre le réfrigérateur à sa gauche et le combiné télévision-téléphone-fax à sa droite. Ainsi installé, face à ces trois inquisiteurs, l'impression d'être en train de passer en conseil de discipline lui devient insupportable. Les portes sont refermées. L'auto démarre sans bruit. Van Hess avale péniblement le peu de salive qui lui reste et adresse aux trois hommes un sourire niais. Le cinquantenaire au visage osseux, Trigger, lui répond par un regard d'une absolue noirceur.

« Nous vous écoutons, Van Hess. Vous avez échoué, m'a-t-on dit ?

— Echoué... ? Je... Ecoutez, rien n'est sûr... Il... »

Trigger a une grimace d'impatience.

« Servez-lui un verre, Hans, il en a besoin. »

Le roux, qui est assis à la droite de Trigger, se penche vers le réfrigérateur qu'il ouvre, offrant à Van Hess un gros plan sur le pistolet automatique qu'il porte dans un holster sous son veston. « Colonel Trigger, monsieur Livroski, vous prendrez quelque chose ? demande-t-il.

— Rien pour moi », répond le vieux monsieur avec un sourire poli. Trigger se contente de hocher négativement la tête. Le roux remplit de whisky un grand verre, y ajoute un glaçon et tend le verre à Van Hess.

« Buvez. D'un trait, ordonne Trigger.

— Mais... ? » Van Hess regarde le verre plein dans sa main sans comprendre, puis il lève le visage vers les trois hommes impassibles, frissonne et obéit. Le whisky glacé lui brûle la gorge, il en laisse un peu couler sur le col de sa chemise. Lorsqu'il rend le verre vide au roux, la tête lui tourne violemment, il lui semble que la voiture s'est mise à rouler plus vite. Il ferme les yeux pour résister au vertige, réprime un hoquet et bredouille :

« Merci, monsieur.

— Alors ? »

Van Hess fait son rapport. Il raconte, en s'embrouillant souvent dans les détails, comment il a pris contact avec GH1 et ses parents

adoptifs Bontawee et Kanokporn, comment il s'est débrouillé pour échanger leurs véritables cartes de séjour et permis de travail contre les faux qui lui avaient été fournis, comment il a obtenu l'appui de la police.

« Qui a conduit l'opération ? le coupe Trigger.

— L'inspecteur Vermeer. Un vieux fatigué. C'est lui qui a tout fait rater ! C'est sa faute si Frank... euh... GH1 s'est échappé, c'est... »

Le vieux Livroski s'est brusquement détourné de la contemplation du paysage où il était plongé, et il pose son regard gris sur l'assistant social.

« Il s'est échappé ? Vous en êtes sûr ?

— Eh bien... » Van Hess hésite, cherche ses mots. « On ne sait pas, en fait. Il s'est jeté dans l'eau du port et il n'a pas réapparu. Vermeer a fait venir des plongeurs qui ont fouillé le bassin et qui n'ont rien trouvé, mais vous m'avez dit qu'il...

— Les plongeurs n'ont rien trouvé dans le bassin ?

— Non. Mais la marée baissait. Ils disent qu'il a pu être entraîné dans la vanne de l'écluse par le courant...

— Cette hypothèse leur paraît probable ?

— En fait non, monsieur. Ils n'y croient pas eux-mêmes. Ils ne comprennent pas, pour être exact. Moi, je pense... »

Il est interrompu par Trigger qui lui jette un regard morne.

« Buvez un autre verre.

— Hein ?

— Servez-le, Hans.

— Encore un ? Non merci, balbutie Van Hess, j'ai déjà...

— Buvez. »

Van Hess prend machinalement le verre plein que lui tend Hans. « Je vais être malade », plaide-t-il d'une voix faible. Mais sa protestation est sans aucun effet. Il porte en tremblant le verre à sa bouche et boit. Lorsqu'il le repose, il a le regard vide et une grimace molle tord son expression.

La voiture se gare devant l'entrée brillamment éclairée du Hilton. Le chauffeur ouvre tour à tour les deux portes arrière. Trigger et Livroski sortent du véhicule, leurs attachés-cases à la main, et franchissent ensemble la porte tournante de l'hôtel. Après les avoir laissés passer, Hans regagne sa place dans la limousine. Van Hess appelle d'une voix cassée :

« Hééé ! Pourquoi vous me laissez là ? Colonel Trigg... !

— Ta gueule, toi ! »

L'ordre du roux a claqué comme une insulte. Le chauffeur reprend sa place au volant. On entend sa voix dans l'interphone.

« Quelle direction, messieurs ?

— L'ancien port. Quai numéro deux », répond Hans en enfilant lentement une paire de gants noirs.

Van Hess regarde les gants. Il ouvre la bouche, la referme. Il se sent devenir liquide et se ratatine sur le strapontin. Il voudrait hurler, mais il n'en a plus la force. Hans prépare un troisième whisky et le lui tend. Il lui dit avec un sourire aussi froid que les glaçons qui tintent dans le verre :

« On fait tous des erreurs, Bernhard. »

Un groom en uniforme rouge a conduit Livroski et Trigger devant les portes de leurs suites, au dernier étage de l'hôtel. Les deux hommes se donnent rendez-vous au bar.

« L'agent chargé d'Epsilon doit nous appeler à trois heures pour nous parler de l'Italie, dit Trigger.

— Epsilon ?... Ah oui, l'assistant..., à Milan... GH3... D'accord. Dans une demi-heure ?

— Une demi-heure. »

Ils se saluent de la tête et entrent chacun dans leur appartement.

George Livroski ne prête aucune attention au luxe ostentatoire de la chambre et du petit salon attenant. Il a un regard vague vers les lumières de la grande ville, avant de fermer les rideaux. Il s'assied derrière le bureau de verre et d'acier, ouvre son attaché-case, en tire un gros dossier sur la couverture duquel sont écrites, en majuscules fines et obliques, les deux lettres : GH. Il décroche le téléphone et joint

sa secrétaire à New York :

« Bonsoir, Linda... Oui, bien arrivé... Il est deux heures dix du matin, ici... Des messages ou du courrier ? Oui... De France ? Michèle Conrad... Je ne me souviens pas, non... Ah ?... Lisez-la-moi. »

Suit un long silence pendant lequel le vieil homme reste tout à fait immobile, assis au bureau, le téléphone à l'oreille. Seule son expression change. En regardant attentivement, on peut observer un mince sourire naître et s'épanouir au coin de ses lèvres, et un éclat nouveau dans ses yeux gris. Sa main droite, qui tient un stylo, passe et repasse sur les contours de deux chiffres et d'un signe de ponctuation qu'il a tracés sur le bord du dossier : un zéro et un deux, suivis par un point d'interrogation. Lorsqu'il raccroche, après avoir remercié sa secrétaire d'une voix égale, George Livroski est un homme satisfait.

*

C'est un petit enfant blond. Il a trois ans. Il pleure. Il a dévalé l'escalier vers la ruelle d'Ezbet Zammam. Mat l'a abandonné. Il est parti sur sa moto en le laissant chez des étrangers, dans ce pays sec et brûlant. L'enfant court et pleure. Dans la ruelle passent des moutons qu'un jeune berger conduit à l'abattoir. Mat, pourquoi l'as-tu abandonné ? Pourquoi ?

Il a peur de mourir.

C'est un petit enfant blond perdu parmi des enfants bruns. Il pleure et il court vers l'endroit où il a vu Mat disparaître sur sa moto. Il crie : « Mat, Mat ! » Et les enfants bruns courent derrière lui et crient aussi, pour jouer : « Mat ! Mat ! » Où êtes-vous, Mat, Bi, Hawkeye, Chrissi, Mariam ? Venez le sauver, il a mal. Jamais il ne pourra vivre dans ce monde vertical et sec où vous l'avez abandonné. Pan, viens le chercher, porte-le sur ton dos, fais-lui chevaucher les vagues, ramène-le à l'océan.

Il pense qu'il va mourir.

C'est un petit enfant blond perdu parmi d'autres enfants bruns. Il est tombé. Il pleure, le nez dans le ruisseau, au milieu de la rue en terre battue. Il pleure, comme si ses larmes avaient le pouvoir de faire revenir l'océan. Il a trois ans, il n'a plus de mots, il n'a plus de voix.

Il veut mourir.

De quoi est-il coupable pour que vous l'avez abandonné ?

4 - Insomnies

Ce qui compte, c'est le choc de la révélation. Sa soudaineté et sa violence. Mettez-vous à la place de l'enfant. Il a aperçu quelque chose qui, de loin, lui apparaît comme la perfection et la plénitude. Et, en même temps, il découvre qu'il en est irrémédiablement exclu, [...] Il souffre, il se sent condamné à vivre dans le monde réel comme en exil...

C. Olievenstein, extrait d'interview (mars 1983)

MICHÈLE CONRAD a lu jusqu'à minuit. Deux ouvrages professionnels, d'abord, puis un polar, qui lui est tombé des mains. Elle s'est levée, elle a marché dans le salon trop grand de son appartement trop vide, en évitant de regarder la marque blanche laissée sur les murs par les meubles et les cadres absents, afin de ne pas se souvenir de celui qui les a emportés. Elle a allumé la télé qui diffusait, au choix, des séries américaines ou un film d'épouvante. Niaiserie industrielle ou horreurs baveuses... non merci. Elle a bu un cognac. Un second cognac. Puis un verre d'eau pour dissiper le goût trop sucré dans sa gorge. Elle s'est livrée à quelques exercices de yoga, assise en lotus au centre du tapis. Enfin elle est allée se recoucher.

Il est trois heures du matin et elle ne dort toujours pas. Elle se tourne et se retourne, s'entortille dans sa couette, à la recherche d'une hypothétique position confortable. Impossible. Couverte, elle a trop chaud, découverte elle grelotte ; elle sent des fourmillements sur sa peau, comme si une armée d'insectes grimpait le long de ses jambes nues et de ses bras. Lorsque, enfin, elle parvient à sombrer dans un demi-sommeil, c'est pour en être tirée en sursaut par des images de cauchemar, accompagnées par la sensation d'une décharge électrique et l'impression affreuse d'être en train d'étouffer. Toujours les mêmes images : noyade, chute verticale ou vertige. Elle commence à bien connaître ces symptômes d'angoisse. Voilà trois jours qu'elle souffre d'insomnie. Elle marche jusqu'à la salle de bains, fait couler l'eau dans la baignoire – tant pis pour les voisins –, contemple son reflet dans le miroir du lavabo. Ce qu'elle y voit lui déplaît. Ses yeux sont cernés, sa bouche lui semble faire un vilain pli, sa peau lui paraît blanche et sans tonus. Elle se trouve triste, elle se trouve laide, et s'adresse à elle-même une grimace de dégoût avant d'ôter son tee-shirt et de se glisser

dans son bain.

Il y a trois jours, trois événements inexplicables se sont produits qu'elle n'a pas su analyser. Un : Tom a parlé. Deux : son rythme cardiaque est descendu jusqu'à huit pulsations-minute. Trois : il a réalisé un miracle avec Delphine.

« J'allais savoir ! » Ce cri résonne encore dans la mémoire de Michèle. Il a dit deux fois : « J'allais savoir ! » Une fois poussé par la colère, une fois en manière d'excuse. Il a prononcé deux mots, lui qui était resté absolument muet pendant les trois mois qu'il avait passés à l'institut – et depuis l'âge de douze ans, si l'on en croit ce couple d'Egyptiens qui l'a adopté. Cet événement en soi est déjà extraordinaire... Qu'allait-il savoir ? Qu'était-il allé chercher dans son rêve, et quel genre de rêve a bien pu provoquer l'arrêt de la respiration et l'abaissement du rythme cardiaque... ?

En pliant les jambes, Michèle fait lentement glisser son dos sur le métal laqué de la baignoire. Elle disparaît peu à peu sous la mince pellicule neigeuse de savon. L'eau atteint sa poitrine, son cou, son menton, sa bouche. Elle laisse son visage disparaître sous la surface, mais son nez s'emplit aussitôt, elle se rassied en sursaut, toussant et crachant... L'eau. C'était un rêve d'eau, forcément. Elle se souvient avoir été très impressionnée, voilà quelques années, par un reportage sur une plongée en apnée de Jacques Mayol. Des électrodes avaient été fixées à sa poitrine pour mesurer les pulsations de son cœur. Lorsqu'il était revenu à la surface – depuis quelle profondeur : quatre-vingt-dix, cent, cent dix mètres... ? –, les médecins, relisant l'enregistrement, avaient constaté que son rythme cardiaque avait ralenti au fur et à mesure qu'il descendait. Ce phénomène n'était pas volontaire. C'était un réflexe physiologique provoqué par l'apnée prolongée et la pression. Le même réflexe, se souvient-elle, que chez les cétacés, les baleines et les dauphins. À l'époque, ce sujet l'avait tant fascinée qu'elle avait couvert les murs de son studio d'affiches représentant la mer, qu'elle avait lu tous les ouvrages consacrés aux similitudes humains-cétacés, qu'elle avait enquêté sur les travaux d'Igor Tcharkovski qui faisait naître les enfants dans l'eau de la mer Noire... Elle était allée jusqu'à prendre un premier cours de plongée sous-marine en piscine, mais l'expérience s'était soldée par un échec assez humiliant et n'avait permis que de mettre en lumière sa propre peur de la noyade. C'est à cette même époque qu'elle avait rencontré George Livroski, après avoir dévoré tous ses livres. Ensuite, les exigences de sa carrière et le naufrage de son mariage l'avaient détournée de cette voie de recherche.

Le dernier fait marquant s'était produit lorsque Tom avait consolé Delphine. Michèle en avait parlé, depuis, avec ses collègues, et, par téléphone, avec les parents de Delphine. Les uns et les autres étaient formels : pas un instant, pas une seconde depuis l'anniversaire de ses treize ans, Delphine n'était sortie de sa prison intérieure. Elle n'avait jamais donné le moindre signe prouvant qu'elle avait, ne serait-ce que très vaguement, conscience du monde extérieur ; elle n'avait jamais reconnu personne. Plus grave encore, ses yeux ne suivaient pas les objets qu'on lui présentait. Entre Delphine et l'univers réel, le mur qui s'était élevé paraissait inébranlable et aucun spécialiste, pas même Michèle, ne donnait à la jeune fille la moindre chance de s'en sortir. Et pourtant, il avait suffi de quelques secondes à Tom pour entrer en contact avec elle. Michèle s'en souvient : Delphine avait paru ressentir un choc, une surprise, lorsqu'il avait posé sa tête contre la sienne. Ses yeux s'étaient levés vers ceux du garçon. Elle l'avait vu. Comment, par quel miracle, quel tour de passe-passe, ou grâce à quel pouvoir extraordinaire est-il entré en elle ?

Le mot de télépathie avait été prononcé par une infirmière enthousiaste, certains ont évoqué la possibilité d'un choc émotionnel dû à une ressemblance, ou une similitude de situation, d'autres ont soutenu la thèse que Delphine avait ressenti une pulsion érotique à l'égard du garçon... Pulsions érotiques... oui, elle n'aurait pas été la seule... Michèle ne sait que penser. Elle se souvient du proverbe : « Quand on montre la lune du doigt, l'imbécile regarde le doigt », et se méfie des conclusions hâtives. La vérité, soupçonne-t-elle, est soit beaucoup plus simple, soit beaucoup plus compliquée que ces hypothèses qui, au bout du compte, ne prouvent que l'incompétence de ceux qui les ont émises.

Toutes ces questions sans réponse... Tous ces doutes... cette affreuse liberté d'interpréter ce qu'elle voit... Les sables mouvants de la psychologie. « Misère, se dit-elle, quelle responsabilité ! J'aurais dû me diriger vers des sciences exactes, géométrie, botanique, ou devenir comptable. Là, au moins, j'aurais travaillé sur des bases tangibles... »

Lorsque le téléphone se met à sonner, Michèle fait un bond dans l'eau tiède. Elle s'était presque endormie, enfin. Pestant, râlant, elle sort de son bain et traverse son appartement en répandant derrière elle, sur ses tapis marocains et sa moquette pure laine, une tortueuse rivière d'eau savonneuse. Lorsqu'elle entend le nom de son interlocuteur, son expression subit une spectaculaire transformation. Un radieux sourire d'écolière heureuse paraît sur son visage.

« Monsieur Livroski ?... Mais pas du tout... je travaillais. Oui... des

dossiers... Tom ? Oh, bien sûr, j'en serais tellement heureuse, si vous saviez comme... Demain ? De Rotterdam, en avion ? C'est une surprise. Eh bien d'accord... Comme vous voudrez. À demain, professeur. »

En raccrochant le téléphone, elle sent soudain que la nuit est devenue moins noire. Elle sourit à son reflet éclairé par les lumières de la rue, cette désirable jeune femme humide et nue, dans le grand miroir du salon ; elle s'étire voluptueusement et laisse échapper un bâillement satisfait. Elle s'allonge, encore mouillée, sur sa couette, et ferme les yeux. Lentement, ses deux mains, descendent le long de sa poitrine, vers son ventre. Elle repense à sa valse sous la pluie.

Alors que Michèle Conrad pose en soupirant sa joue sur l'oreiller, à quelques kilomètres de là, dans sa chambre de l'institut, Tom ouvre les yeux. Par la fenêtre, au-dessus de sa tête, il voit tomber quelques flocons de neige épars, si légers que le faible vent les emporte dans le ciel orange, comme des duvets. Tout contre lui, sur le lit, Hélène, l'infirmière, dort en rêvant. Elle a conservé la position dans laquelle le sommeil l'a surprise : allongée sur le côté, les deux bras amoureusement passés autour du cou de Tom. Sa blouse blanche, remontée jusqu'à la taille, dévoile ses jambes nues et sa fine culotte de coton blanc. Elle a posé une cuisse sur le ventre du garçon. Tom se dégage doucement de son étreinte et se redresse sur le lit. Il ne porte qu'un pantalon de survêtement en guise de pyjama. Le petit pendentif de platine accroché à une chaîne autour de son cou brille faiblement dans la pénombre. Il regarde Hélène. Il la trouve belle dans son abandon. Glissant la main sous son matelas, il en ressort une tige de fer longue d'une vingtaine de centimètres, recourbée à son extrémité à angle droit, et une paire de ciseaux. Il glisse la tige dans le pantalon de survêtement et s'agenouille près de l'infirmière, les ciseaux dans la main gauche. Il pose son front contre celui de la jeune femme sans la réveiller. Hélène sourit dans ses rêves à un ange mystérieux. Tom se met à l'écoute de son sommeil. Il lui paraît profond, mais pas assez. Alors il s'insinue en elle, doucement, en chantant, bouche fermée, sa chanson sur deux notes. Le sourire d'Hélène se fait plus large, plus semblable à celui d'un nourrisson repu. Elle soupire de plaisir, s'étire mollement, se laisse basculer sur le dos et se détend tout à fait. Tom sourit. Il approche lentement sa main droite du cou de la jeune femme, il déboutonne précautionneusement le col de sa blouse blanche et insinue sa main sous le vêtement, tout contre la peau nue de sa gorge. Il en extrait un mince cordon tressé auquel est accrochée une clé. Les ciseaux ont raison du cordon. Tom referme la blouse délicatement. Il pose un baiser léger sur le front de l'infirmière, se relève. Toujours en silence, il enfle un tee-shirt et un pull, ouvre la

porte avec la clé et sort sans faire de bruit.

Il parcourt les couloirs du bâtiment B. Ses pieds nus n'éveillent aucun écho sur les carreaux glacés. Il jette un œil dans la salle de garde : tout va bien, le Dr Grenier dort lui aussi d'un sommeil paisible. Il entre, traverse la petite pièce. La double fenêtre de la salle de garde est la seule de tout le rez-de-chaussée qui ne soit équipée ni de barreaux ni d'un système d'alarme. Il l'ouvre délicatement, l'enjambe, se reçoit dans l'herbe givrée. Pour la refermer derrière lui, il se sert de sa tige de métal qu'il coince sous le bois de l'un des battants afin de le tirer vers lui. Sauf courant d'air imprévu, la fenêtre restera close et ne le trahira pas trop vite. Il laisse son outil improvisé en place et s'éloigne entre les massifs, vers le mur d'enceinte en meulière qu'il escalade sans difficulté.

Il marche dans les rues désertes du quartier, entre les petits pavillons tristes et les ateliers, sous la neige fine qui brille dans la lueur jaunâtre de l'éclairage municipal et crisse sous ses pieds nus. Le froid ne le dérange pas. Au contraire, il le trouve stimulant. Il cherche du regard un coin propice à son projet. Les rues se succèdent, toutes pareilles, se coupent à angle droit et n'offrent aucun espace libre, aucun jardin, aucun terrain qui ne soit interdit par un panneau, une palissade ou un mur. Tom ne connaît pas les banlieues. Son expérience se limite aux villes – il a vécu longtemps au Caire, puis à Paris – et à la campagne d'Egypte. Ce coin de Gennevilliers, plat et monotone, résidentiel et inhospitalier, le déroute. Il a besoin d'un no man's land, d'un bout d'herbe abandonné, une grange, un champ, un terrain vague... un lieu tranquille, n'importe lequel, pour poursuivre son rêve. Mais il ne trouve que des carrés de pelouse interdits, étriqués, clôturés ou gardés par des chiens et des systèmes d'alarme.

Rêver... Voilà trois nuits qu'il en est empêché. La nuit de jeudi à vendredi lui a fait l'impression d'un trou noir, d'un long tunnel nauséux à la sortie duquel, au matin, il s'est senti épuisé, assommé comme par une longue maladie. On l'avait drogué. Les deux gélules qu'Hélène lui avait présentées comme étant des vitamines contenaient vraisemblablement un somnifère. Le soir suivant, il avait fait mine d'avaler les capsules mais les avait recrachées dans sa main. Malheureusement, la grosse Mathilde avait été chargée de dormir dans sa chambre et avait fixé sur sa poitrine deux électrodes branchées à un oscilloscope comparable à ceux que l'on trouve dans les salles d'opération, qui aurait émis un *bip-bip* d'alerte si les battements de son cœur avaient ralenti. Il n'osa pas rêver et passa une nuit blanche.

« Cette nuit sera la bonne, se dit-il. J'irai tout au fond, au pied de

l'île, retrouver le dauphin gris et le dauphin noir ; je les suivrai dans la maison qui fait de la lumière, et je saurai. » Mais pour ça, il lui faut un lieu à lui tout seul, et quelques heures de solitude. Où les trouver ?

Las de marcher au hasard, il enjambe la barrière de bois blanc d'une vilaine maison décorée d'arches et de colonnes, et s'engage sur l'allée de gravier qui serpente dans le jardin, entre les moulins miniatures, la fontaine en plâtre et les sept petits nains, dont les bonnets et le bout du nez s'ornent d'une fine pellicule de neige. Il n'a fait que quelques pas dans ce Disneyland miniature lorsqu'un grognement interrogatif s'élève, venu du fond du jardin. Un chien, comprend Tom. Un gros. Dans son esprit se forme l'image d'une niche douillette blottie sous un arbre. Il s' imagine une seconde couché dans cette niche, le gros chien tout contre lui, l'enveloppant de sa bonne chaleur alors que tombe la neige sur l'herbe... Il s'avance dans la direction du grognement qui, soudain, se change en un aboiement furieux. Tom se laisse tomber à genoux. Devant lui, dans la nuit, un énorme bas-rouge s'approche en courant. Ses aboiements, poussés avec une voix de basse, résonnent dans tout le voisinage. L'animal s'arrête à quelques pas de l'adolescent, en position d'attaque, la tête basse, la gueule déformée par un rictus de gargouille, les crocs apparents, grognant et bavant. Tom se couche devant lui, roule dans l'herbe blanche puis se redresse, à genoux, et tend une main vers lui en chantant sa chanson monotone. Le chien cesse aussitôt de grogner et penche la tête avec un air perplexe. « Je t'aime, le chien..., pense le garçon. Oui, tu es un beau chien... Calme-toi. » Le bas-rouge, vaincu par une volonté plus forte que la sienne, se couche à son tour, sur le ventre, la tête entre les pattes. Il pose sur Tom un regard humble et remue stupidement son trognon de queue. Tom sourit. C'est gagné... Mais sa joie ne dure qu'une seconde. Tous les autres chiens du quartier se sont réveillés et répondent au bas-rouge. Leurs hurlements se répercutent contre les façades, au-dessus des toits, dans la rue. Ils emplissent la nuit d'échos furieux. Presque aussitôt, une fenêtre s'allume dans la maison toute proche, et une silhouette paraît en contre-jour.

« Qui est là ? crie une voix d'homme. Montrez-vous ou je tire ! Attaque, Rolf, attaque !!! »

Tom hésite un instant. Il se sait invisible, tapi dans l'herbe ; mais le chien, près de lui, menace de devenir dangereux. Il se traîne sur le ventre, grogne et gémit, montre les dents et remue son arrière-train tour à tour, victime de pulsions contradictoires. Doit-il obéir à son maître et mordre, ou céder à la douce volonté du garçon qui lui ordonne de l'aimer ? Tom renonce. Il rampe jusqu'à la clôture qu'il

enjambe. Dans son dos, la voix de l'homme reprend :

« Je t'ai vu, voleur ! Attaque, Rolf, attaque ! »

Le bas-rouge, libéré de l'emprise du garçon, se réveille soudain. Il se rue sur la barrière et la franchit d'un bond avec un rugissement de tigre. Il atterrit dans la rue, dérape sur la neige fraîche, glisse sur le côté en remuant stupidement les pattes et vient finir sa course contre les pieds de sa victime désignée.

« *Eskot !* » lui crie Tom. (Tais-toi !)

Le chien se redresse en s'agitant comme un poisson échoué sur la terre ferme, lève le museau, prêt à mordre. Soudain, il reconnaît son adversaire. Ses grognements s'interrompent en un hoquet grotesque, il reste un instant la gueule ouverte. Puis il se recouche en pleurnichant, la tête cachée entre ses pattes.

« *Aala ay hal mich ghaltetak, ya kalb*, lui dit Tom en arabe. *Bas enta ghabi...* » (Ça n'est pas de ta faute, le chien, mais tu es vraiment un crétin...)

Il s'éloigne sans hâte dans la rue, accompagné par les aboiements de tous les autres chiens du quartier, et par les ordres furieux du maître du bas-rouge : « Mords-le, Rolf, attaque ! »

Il parvient, peu de temps après, à proximité d'un groupe d'immeubles très laids, simples parallélépipèdes de béton peints en bleu layette, qu'entoure un petit parc arboré dont l'herbe pelée est parsemée de vieux papiers et de déchets. Il est presque cinq heures du matin. Il se sent fatigué, déprimé, et le froid s'insinue peu à peu en lui, engourdisant insidieusement ses mains et ses pieds nus. Les deux dernières nuits sans sommeil deviennent un fardeau trop lourd à porter. Alors, rêver ici ou rêver ailleurs... Il n'est plus question de faire la fine bouche. Il se choisit un endroit à peu près sec, sur le tapis d'épines jaunâtres semé par les branches basses d'un pin malingre. Il s'assied en lotus, le dos appuyé au tronc de l'arbre, et ferme les yeux.

Il fait le vide, respire lentement en poussant hors de lui, à chaque expiration, une longue colonne d'air qui se transforme aussitôt en buée. Oublier le froid, oublier la contrariété qui raidit les muscles et agace le système nerveux. Oublier le contact rugueux du tronc de l'arbre, oublier les sons lointains de la ville endormie, ce grondement de moto qui s'éloigne. Oublier ses muscles, un à un, comme si l'on éteignait l'une après l'autre les lumières d'une grande maison. Oublier jusqu'à l'existence de son corps. Penser à l'eau. À la mer, chaude et

salée. La mer immobile, au miroitement hypnotique sous le soleil. Sentir le sommeil descendre en soi comme un lourd rideau de velours bleu. Dormir. Dormir.

Tom dort. Son expression est paisible. Une larme coule sur sa joue et gèle avant de parvenir à sa bouche. Puis une autre. Il pleure doucement.

C'est un paysage gris et noir – ciel noir, mer grise – avec une île en forme de losange, surmontée de cocotiers, comme un pubis posé sur l'horizon. Tom nage à la surface de la mer couleur de métal fondu. Il n'a pas besoin de regarder autour de lui pour savoir qu'il est seul. Ce qu'il cherche se trouve au fond. Très loin vers le bas, là où les racines de l'île rejoignent la grande plaine abyssale... Il nage lentement pour ne pas s'essouffler. Son grand corps de dauphin blanc fend l'eau sans effort. Il est presque prêt à plonger. Encore un instant...

Karim, Jean-Louis et Momo sont ivres morts en descendant de la Ford Taunus du père de Jean-Louis. Cette virée du samedi soir a été un franc succès. Ils l'ont débutée au bowling, jusqu'à minuit. Treize bières : trois pour Karim, quatre pour Jean-Louis et six pour Momo. Puis ils sont allés en discothèque, au Pondorly. À cent quarante kilomètre-heure sur le périphérique, en écoutant AC/DC à fond. « C'était super, comment t'as conduit, Jean-Louis, beugle Momo en ouvrant la porte arrière. On aurait dit qu'on était dans un avion ! » C'est là, après huit bières de plus – deux pour Karim, deux pour Jean-Louis et quatre pour Momo – qu'ils ont rencontré Viviane. « T'es une chouette nana, Vivi. T'es bien roulée et puis t'es pas bégueule », lui a dit Karim pour la séduire. Ils l'ont ramenée ici. À la cité.

« Tu viens, Vivi ? demande Jean-Louis en ouvrant la porte à la jeune fille avec des gestes de chauffeur de maître. On va aller jouer dans l'herbe. » Les rires gras de ses deux copains saluent sa proposition. « Ah ouais, ah ouais, dans l'herbe, heu heu heu », fait Momo en tétant le goulot d'une dernière canette avant de la jeter sur le parking où elle éclate. Viviane rajuste son corsage en lamé au-dessus de son caleçon rose fluo. « Avec vous trois ? demande-t-elle, un peu surprise.

— Oui, oui, oui, répondent les trois garçons en hochant simultanément la tête.

— Ben... » Viviane rit, hésite. « Moi, j'veux bien, si ça vous fait plaisir... mais ça pèle. Faudrait une couvrante ou quéqu'chose, quoi...

— Attends, attends, fait Jean-Louis en ouvrant le coffre. J'ai ça !...

Tarii... taraaa... ! »

Il sort du coffre une vieille couverture raide de crasse, sans doute destinée à protéger le pare-brise du gel. « Il est super-équipé, mon vieux... On y va ?... »

Riant, rotant, chantonnant avec des voix molles, tous les quatre s'enfoncent dans le petit bois, vers le pin sous lequel Tom vient de s'endormir. Karim est déjà affairé à peloter les fesses de Viviane, qui se laisse faire en poussant des petits cris amusés. Momo s'arrête une seconde pour uriner contre un arbre, sous les quolibets des trois autres.

« Ici, on sera bien, hein, Vivi ? » Jean-Louis vient de jeter sa couverture devant les pieds de Tom qu'il n'a pas vu. « Allez, viens, ma colombe, au dodo ! » Il fait glisser le caleçon rose de Viviane jusqu'à ses genoux, la prend dans ses bras et la jette sur la couverture. La fille roule en riant et vient buter de la tête contre la hanche de Tom. Elle se retourne et pousse un cri.

« Hé ! Y a quelqu'un, là ! »

Les trois garçons s'agenouillent sous la branche basse de l'arbre et se retrouvent nez à nez avec le dormeur. Viviane s'accroche aux épaules de Jean-Louis.

« C'est un gamin, constate Karim.

— Qu'est-ce qu'il fait là à cette heure ? Il est malade ?

— Il est pas normal, pleurniche Viviane en se rhabillant. Y m'regarde avec un drôle d'air.

— Hé ! les mecs, braille Momo. Z'avez vu ? Il est pieds nus ! »

Le rêve s'est interrompu. Disparus le ciel, la mer et l'île. Tom réintègre dans la douleur son enveloppe d'adolescent. Il revient, la rage dans l'âme, à ce monde froid, pesant, rugueux et hostile que son corps habite. C'est un arrachement, une déchirure, un supplice. Il demeure un instant, les yeux ouverts dans le vide, attendant que la conscience des choses lui revienne tout à fait. Son cœur s'affole sous l'effet d'une rage froide, ses muscles se contractent par spasmes et une terrible envie de hurler lui monte à la gorge. Il découvre alors les quatre inconnus qui l'entourent, ses oreilles reçoivent leurs voix comme le grincement d'une mécanique hostile, et c'est plus fort que lui : il attrape le plus proche d'entre eux, Jean-Louis, par son tee-shirt et le soulève d'une main, tout en se redressant. Il plonge son regard

dans le sien et laisse couler vers lui des torrents de fureur accumulée. Jean-Louis, le souffle coupé par la surprise d'être ainsi soulevé du sol par quelqu'un de deux fois plus léger que lui, et par la peur que ce gamin aux yeux comme des braises lui inspire, n'émet qu'une faible plainte. C'est Viviane qui vole à son secours et s'accroche au bras gauche de Tom.

« Lâche-le, crie-t-elle, lâche-le, espèce de monstre ! »

Mais Tom ne l'entend pas. Il l'attrape elle aussi par son corsage en lamé et la tire vers lui. Le corsage se déchire net. Viviane pousse un cri de rage, gifle Tom de toute sa force et s'écarte d'un bond en refermant les pans de son petit blouson rouge sur ses seins nus.

Sous l'effet de la gifle, le rideau de brume qui séparait encore Tom du monde extérieur se dissout tout d'un coup. Il prend brutalement conscience de la situation. Terrifié par sa propre violence, il lâche Jean-Louis et sort de sa cachette sous l'arbre en ouvrant les mains en un geste de conciliation. Mais les garçons ne l'entendent pas ainsi. Le poing de Momo s'abat sur son visage alors qu'il lui offrait un sourire timide. Karim se jette sur ses jambes pour le faire tomber. Viviane attend qu'il soit à terre pour se précipiter et labourer ses flancs avec la pointe aiguë de ses santiags. Tom suffoque sous la pluie de coups. Il voudrait crier, ou parler à ses agresseurs, se faire pardonner par eux en utilisant des mots. Mais aucun mot ne vient, aucun son ne sort de sa bouche. Karim l'a saisi par les cheveux et lui frappe la tête contre le sol en criant :

« Qu'est-ce t'as, toi, hein ? Qu'est-ce t'as... ? Tu nous cherches, hein ? »

Sa bouche et ses narines s'emplissent de boue glacée, des cailloux s'incrustent profondément dans ses joues et dans son front.

Jean-Louis se relève alors, s'approche de ses amis, regarde une seconde le spectacle de la correction qu'ils infligent au garçon avant d'intervenir :

« Lâchez-le... Lâchez-le, j'ai dit ! »

Tom sent l'étau qui l'emprisonne se relâcher. La pluie de coups cesse. La lourde main de Momo le saisit par le pull et le force à se relever.

« Laissez-le partir, répète Jean-Louis.

— Ça va pas, non ? Il a voulu te taper, et il a tout déchiré le truc de

Vivi, c'est un...

— Laissez-le, c'est tout ! »

Décus et perplexes, Momo et Karim s'écartent de l'adolescent. Tom, encore sonné, recule de quelques pas en frottant son nez ensanglanté avec le dos de sa main.

« Minable ! » lui lance Viviane.

Tom recule encore, sans qu'aucun de ses agresseurs ne le poursuive. Il écarte les bras et hausse les épaules. Puis il se retourne et s'enfuit vers le parking.

« Pourquoi tu nous as pas laissés ? proteste Karim. On lui aurait appris à vivre, à ce romanichel !

— Ouais, pourquoi ? Hein ?... Pourquoi ? insiste Momo.

— Et qui c'est qui va me le payer, mon bustier en lamé ? » pleurniche Viviane en serrant ses bras autour de son blouson trop étroit.

Tom se glisse entre deux voitures ; il court, pieds nus dans la neige, sans se retourner. Jean-Louis attend qu'il ait disparu derrière les immeubles bleus avant de répondre, d'une voix sans timbre :

« Y avait un truc. Dans ses yeux. Je peux pas vous expliquer... Ce gamin-là, fallait pas l'embêter... C'est pas... J'ai vu un truc, quand il m'a regardé... »

Momo et Karim sont perplexes.

« Oh, la vache, tu déjantes ?

— Hé, Jean-Louis, c'est pas la bière qui fait ça... T'as fumé ou quoi, là ?

— C'est vrai, intervient Viviane, t'es tout pâle. T'es malade ? »

Jean-Louis regarde toujours fixement le coin de bâtiment derrière lequel Tom a disparu.

« Non. Je vous jure, dit-il encore, en retenant un frisson, c'était pas un gamin normal. T'as vu comment il m'a soulevé ? S'il avait voulu, il aurait pu nous exploser la tête. Mais il a pas voulu. Y avait un truc dans ses yeux... »

La neige a cessé de tomber vers la fin de la nuit ; les trottoirs et les rues ont peu à peu ôté leur fin manteau blanc pour s'habiller d'eau sale et de boue. Tom marche longtemps, au hasard. Il a froid, à présent. Son visage est maculé d'une couche de terre, de larmes et de sang congelés qui lui fait comme un masque primitif. Il a mal. Sa figure écorchée lui brûle. Son œil droit est enflé et chaque battement du sang réveille le souvenir du coup de poing de Momo. Son côté droit le met au supplice dès que son bras s'en approche. Sans l'avoir cherché, de rues en avenues, d'avenues en boulevards, il parvient, au petit matin, porte de Clichy, et soudain, les lieux cessent de lui être étrangers. Il passe sous le périphérique et monte vers la Fourche. Il se souvient que c'est la direction que prenait toujours Ibrahim, son père adoptif, pour rentrer à la maison. Il ne croise personne, en ce dimanche matin frileux. Un camion-benne le double sans ralentir. Une ambulance pleure dans le lointain. Place de Clichy, il prend à gauche dans la grande avenue aux arbres sans feuillage. Debout dans un coin de rue, enveloppé dans un manteau de fausse fourrure violette, un travesti l'interpelle gentiment :

« Hé, belle gueule, tu t'es battu avec un autobus ? Viens, je vais te soigner ! »

Tom lui répond par un geste vague de son bras gauche, et poursuit son chemin. Il passe la place Blanche et continue dans la grande avenue, longeant sans les regarder les photos grandeur nature des cabarets et les rideaux grenat des sex-shops. Un peu avant Pigalle, il tourne une dernière fois à gauche, dans la rue Pilon. Il parvient, au matin blême, devant la vitrine éteinte d'un petit restaurant sur la vitre duquel sont dessinés les trois pyramides de Guizèh, et un chameau qui rit en montrant ses dents jaunes. « Au chameau qui rigole – Spécialités égyptiennes et syriennes. Sandwiches et fallafels à toute heure », dit le bandeau au-dessus de l'entrée. La porte est close, condamnée par des scellés rouges où se lit la mention : « Fermé par décision préfectorale ». Tom tambourine aux carreaux du restaurant, mais personne ne lui répond, et aucune lumière ne s'allume à l'intérieur.

« Y sont partis, dit une voix dans son dos. Y sont plus là, c'est moche. » Se retournant, Tom entrevoit une forme brunâtre qui s'agite dans l'ombre du porche en face. C'est un clochard, protégé du froid par plusieurs couches informes de vieilles couvertures d'où n'émergent que ses cheveux sales et le sommet de son visage. Tom s'en approche sans un mot. Les yeux du vieil homme, injectés de sang et bordés de rides durcies par le froid, se posent sur lui et l'examinent.

« Ben dis donc, mon ami, t'as mauvaise mine... Tu parles pas ?...

T'as raison. Faut rien dire, des fois qu'on dirait des bêtises... T'as pas froid aux pieds ? »

Tom désigne le restaurant d'un geste du menton et l'interroge du regard.

« ... Y sont partis, j't'ai dit. Hier, avec des policiers. Ch'ais pas où, ch'ais pas pourquoi... Moi, je les aimais bien. C'étaient des Arabes, peut-être, n'empêche, c'étaient les seuls du quartier qui me filaient à bouffer... »

Tom demeure un instant silencieux. Il lève les yeux vers les fenêtres closes, à l'étage. Puis il s'éloigne d'un pas hésitant. Dans son dos, le clochard continue ses explications :

« ... Drôle de bouffe, d'ailleurs... leurs trucs... euh... fallafels, kaftas, avec les haricots... tout ça... Mais pas mauvais, hein, pas mauvais... Ça non... Et puis offert de bon cœur... Les haricots avec la sauce... Alors la police, moi, hein... pfffrt... Hé, machin, marche pas pieds nus ! »

Il est neuf heures précises lorsque Michèle Conrad gare sa mini-Austin dans le parking du personnel de l'institut. Elle est d'humeur radieuse et chantonne en se dirigeant vers le bâtiment B. Elle entre en salle de garde pour se changer, et se retrouve nez à nez avec un inconnu barbu en train d'examiner la fenêtre en compagnie d'Hélène l'infirmière. « Bonjour, vous êtes qui, vous ? » demande-t-elle gaiement, tout en ôtant son manteau. L'homme se présente : il est inspecteur de police, chargé d'enquêter sur l'escapade de l'un des patients de l'institut. « Quel patient ? Qu'est-ce que c'est, cette histoire ? interroge Michèle.

— Vous êtes peut-être le D^r Conrad... ?

— C'est moi, oui.

— Docteur, j'aimerais avoir un entretien avec vous et avec le directeur de cet établissement, si ça ne vous dérange pas. »

Hélène, qui avait gardé le regard vissé sur ses pieds depuis le début de l'entretien, intervient alors, penaude. Elle a les yeux rouges. Sa bouche tremble.

« C'est Tom, Michèle. Il m'a pris la clé et il est parti cette nuit. »

Michèle blêmit.

Paul affiche l'expression grave et responsable qui convient à son rang et à la situation, mais, derrière son masque de sévérité, Michèle, qui le connaît bien, ne peut s'empêcher de lire la joie secrète qu'il éprouve. Paul est ravi de la fuite de Tom. Le hasard ne pouvait lui faire de plus beau cadeau que de donner raison à son pessimisme.

« Pourquoi avoir prévenu la police ? demande Michèle.

— Ma chère... » Paul croise lentement les jambes et rajuste le bandage de son bras droit afin que le policier en ait un meilleur aperçu. « C'est la règle, n'est-ce pas... Un accord passé avec le commissariat du quartier. Nous devons les tenir toujours informés... Et puis... hmm... Tom n'est pas un pensionnaire quelconque...

— Pas quelconque, ça veut dire quoi ? » Michèle est sur le point de se mettre en colère. Paul exhibe son bandage et la marque sur son front en s'adressant au policier :

« Dangereux, inspecteur. Tom est un patient dangereux. Ou, pour le moins, imprévisible. J'avais suggéré au Dr Conrad un traitement par chimiothérapie et, euh... un peu d'électrothérapie, auquel elle s'est opposée, et... »

Michèle est en rage :

« Tom n'est pas dangereux ! Tom est le plus doux de nos gamins... »

Paul attendait cette sortie. Il peut enfin placer son coup de théâtre. Il se lève, pointe sur elle son bras gauche, comme un ayatollah de pacotille désignant un incroyant à la foule, et prend sa plus belle voix de basse pour déclarer :

« Vous n'avez plus droit à la parole, docteur Conrad ! Vous ne faites plus partie de cet établissement depuis ce matin ! Tenez ! »

Il pousse sur le bureau une lettre signée par tous les membres du conseil d'administration de l'institut.

« Votre lettre de démission, docteur. Vous constaterez que, par bonté d'âme, le conseil ne parle pas d'erreurs professionnelles mais d'incompatibilité de points de vue... Vous signerez en bas à gauche. »

Michèle s'empare de la lettre et essaie de la lire, sans y parvenir. La stupeur a posé un voile opaque devant ses yeux.

À neuf heures, alors que la rue commence à s'animer et que les

premiers cars de touristes passent dans l'avenue, Tom entre dans une cabine téléphonique. Il s'empare de l'annuaire et en tourne les pages. Son regard s'arrête sur un nom et une adresse. Il ferme un instant les yeux pour mémoriser l'information qu'il vient de lire, puis il sort de la cabine et traverse l'avenue vers le plan de métro qui se trouve à l'entrée de la station Pigalle. Un plan de métro est une chose nouvelle pour lui. Mais il ne tarde pas à en comprendre le fonctionnement. Son doigt se pose sur l'indication « 15^e arrondissement » et se promène au hasard sur les noms de rues et de boulevards. Enfin, il sourit. Il a trouvé ce qu'il cherchait. Il hésite un instant sur la direction à prendre, mais le soleil, qui s'est levé derrière lui, est la meilleure des boussoles. Il s'engage vers le sud, dans la rue Frochot. Quelques promeneurs, étonnés ou inquiets, se retournent sur son passage. Une vieille dame pousse un soupir consterné en le voyant s'éloigner.

Michèle a claqué la porte du bureau de Paul. « Ce type est un dangereux incompetent, dit-elle au policier qui l'a précédée dans le couloir.

— Mais vous allez vous laisser faire ? demande-t-il.

— Me laisser... ? Comment ?... Non. Je ferai appel de la décision, mais en attendant, je suis virée, vous n'avez pas compris ? Virée ! »

Elle fait quelques pas rageurs dans la direction du bâtiment B, puis s'arrête brusquement et se retourne vers l'inspecteur :

« Il faut retrouver Tom !

— Vous n'avez pas une idée, ou un... ? commence le policier en courant derrière elle.

— Non. Aucune idée. Je ne sais pas où il est, je ne sais pas pourquoi il est parti, je ne sais rien... Rien !... Sauf... »

Elle s'est à nouveau arrêtée et attend que l'inspecteur la rattrape. Elle pose sa main contre sa poitrine.

« ... Sauf que c'est le même le plus doux, le plus adorable, le plus sympathique, le plus exceptionnel que j'aie jamais rencontré... Sauf que c'est ma faute s'il est parti, que j'aurais dû prévoir... Sauf qu'il a passé la nuit dehors, et qu'il neigeait et... Oh, crotte ! »

Sa voix monte dans les aigus, elle retient un sanglot et essuie précipitamment une larme qui s'apprêtait à couler de son ceil droit. « Excusez-moi, je suis fatiguée... »

Un appel répété résonne dans le couloir. « Michèle ! Michèle ! » Venue de la salle de jeux, Hélène court vers eux. Ses sandales de bois claquent sur le carrelage.

« Michèle ! » Elle parvient près de la psychiatre, avale sa salive et reprend son souffle en s'appuyant à son épaule un instant. « Michèle, poursuit-elle enfin, il y a des gens pour toi, à l'accueil. Trois hommes qui sont venus des Etats-Unis et de Hollande. Drôlement chics, costards, attachés-cases... Ils ont une voiture officielle... on dirait un corbillard ! »

Tom s'est perdu dans le dédale des rues parallèles du 15^e arrondissement. Voilà trois fois qu'il repasse devant la gare TGV de Paris-Vaugirard. La fatigue le rend incapable de se concentrer. Tous ses muscles sont douloureux, le sang bat contre ses tempes. Résister à l'envie de cesser de se battre et de se coucher sur le trottoir devient de plus en plus pénible. En lisant le plan de métro, il avait largement sous-estimé la distance qui le séparait de sa destination.

Il décide finalement d'entrer dans une petite épicerie. L'intérieur de la boutique sent le cumin et le piment. Cette odeur lui rappelle les ruelles du Caire et le rend soudain étonnamment heureux. Il reste debout sans bouger, entre les sacs de pistaches et les bocaux de halva. Le patron de la boutique, un Tunisien d'une quarantaine d'années, apparaît derrière sa caisse. Il regarde le garçon un instant. Ses yeux s'élargissent.

« *Ya ibni ! Allah Allah !...* Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demande-t-il. T'as fait la bagarre ? Faut pas rester comme ça... »

Tom regarde l'homme sans un mot. Il mime le geste d'écrire.

« Tu parles pas ? T'es vraiment bizarre, toi... Tu veux quoi ? Tu veux le papier ? Tiens. »

Tom s'empare du bloc et du stylo et griffonne quelques mots, d'une écriture maladroite et oblique. Il rend le bloc au commerçant qui penche la tête sans comprendre.

« Qu'est-ce que c'est, ce bazar ?... C'est de l'arabe ? Dans quel sens ça se lit, hein ? » L'homme tourne le bloc devant ses yeux et, soudain, alors qu'il le tient dans le mauvais sens, un éclair de compréhension illumine son regard. « Hé, mais t'as écrit à l'envers ! Le haut est en bas ! Il faudrait un miroir... Attends... Vingt-sept... vingt-sept, rue... Bou... Bourseul... C'est ça que tu as écrit ? »

Tom sourit et hoche la tête.

« Mais pourquoi tu as écrit ça ? Hein ? Pourquoi tu causes pas ? »

Tom fixe toujours l'homme.

« Tu veux savoir où c'est ? »

Nouveau sourire et nouveau hochement de tête.

« C'est pas loin... Deuxième à gauche et... euh... au feu, encore à gauche. Tu as compris ? »

Tom hoche une dernière fois la tête. Il a compris. Il offre son plus beau sourire au commerçant et sort à regret de sa boutique odorante.

La rage dans l'âme, Michèle Conrad rentre chez elle. Elle conduit comme une folle dans la circulation fluide de ce dimanche matin, faisant payer sa mauvaise humeur à sa malheureuse boîte de vitesses, méprisant les insultes des piétons qu'elle contraint à se réfugier précipitamment sur les trottoirs, et les coups de klaxon des autres automobilistes à qui elle refuse la priorité. Malheureuse et pleine de honte, elle avait dû avouer à George Livroski et ses collègues qu'elle venait d'être renvoyée et qu'elle ignorait où Tom était passé. Contre toute attente, le vieux professeur n'avait rien laissé paraître de sa déception. Au contraire, il semblait penser que tout s'arrangerait vite. Il lui avait glissé un mot de consolation pour la perte de son emploi, en lui laissant clairement entendre qu'elle n'avait pas à s'inquiéter. Il lui avait ensuite communiqué le numéro de l'hôtel George-V où il projetait de rester quelques jours, en lui faisant promettre de garder le contact avec lui. Puis il était remonté dans sa limousine, en compagnie des deux inconnus qui formaient son escorte. Il s'était montré tellement gentil, tellement serein... Comment pouvait-il être sûr que Tom serait retrouvé ?

Michèle se gare devant son immeuble, ouvre la porte à code, monte dans l'ascenseur. Lorsqu'elle parvient sur le palier du quatrième étage, la surprise lui coupe le souffle. Couché en boule sur le paillason, devant la porte de son appartement, il y a un jeune homme blond, habillé d'un pantalon de survêtement et d'un pull taché de sang et de boue, qui semble dormir. Michèle fait quelques pas vers lui. Elle s'agenouille en s'écriant :

« Tom ! »

Intelligence Information Agency
Bureau NY 112
De : Titan Trigger À : G. Livroski

Le 23 décembre 1980

Affaire GICH/MB

TOP SECEET INF. – PRIORITÉ 01 – TOP SECRET INF.

Copie du journal de Michel Bravo (réf. : GLCh/MB). Page du 01.08.1980.

Lundi. Pas fermé l'œil. Passé la nuit à écouter les dauphins qui appelaient. Chams surtout, m'a paru désespéré. Il croit qu'on l'abandonne, il veut revenir et se heurte depuis deux jours aux montants des filets qu'on a tendus dans la baie. Cette nuit, il n'a pas arrêté.

J'ai embrassé les enfants hier, avant leur départ. Tom s'en va vers Le Caire, Frankie ira à Bangkok et Sibel sera cachée par une famille italienne. C'est sans doute mieux comme ça... Mais j'ai cru crever en les voyant s'éloigner. Ils sont si beaux, bronzés et musclés... si gais, si doués. Même Snouch avait l'air triste. Elle s'est couchée sur la jetée, son museau entre ses pattes en regardant partir le Cessna. Mat m'a promis qu'ils reviendraient bientôt. Qu'on se retrouverait tous ensemble.

Dernier partage de l'eau dans la nuit. Personne n'avait le cœur à ça. Je me suis réveillé dans les bras de Caro.

Journée noire. Noires journées à venir. J'aurais préféré rester, quels que soient les risques, mais Mat pense que je serai plus utile en Europe pour relayer la campagne de presse. Il a raison, comme toujours... Mon avion pour Paris part demain. Boucler les bagages. Embrasser ceux qui restent... Quel gâchis.

Adieu Glaucos, bonjour tristesse...

*

Le dossier de Michel Bravo a été clos le 04.08.1980. Version officielle : un accident de la circulation, cours Albert-1^{er}, à Paris, alors qu'il effectuait un trajet à moto. L'agent KMR, qui conduisait le camion impliqué dans l'accident, assure que l'opération s'est déroulée conformément au plan prévu. Aucune autopsie n'a été demandée. Il paraît donc acquis que

l'hypothèse criminelle ne sera pas retenue par la police française.

5 - Le troisième héritier

[...] La rumeur expliquait que certaines capacités, endormies chez l'homme ordinaire, se seraient épanouies chez ces enfants, qui ressembleraient donc à des sortes de mutants, des prototypes de l'humain à venir, presque des extraterrestres...

VSD, février 1989 (à propos d'I. Tcharkosuski)

L'INSPECTEUR Antoon Vermeer, tenant son volant de sa seule main gauche, regarde sa main droite trembler devant son visage. Il se souvient d'un temps où une nuit sans sommeil ne l'aurait pas affecté. Il se sent vieux, fatigué et lâche. Il jure, écrase le mégot éteint qu'il tétait depuis quelques minutes et se gare devant le bassin de Lekhaven. Trois hommes l'attendent près du quai, devant les péniches amarrées. Deux de ces hommes sont ses propres adjoints. Le troisième est celui qu'il est venu rencontrer.

« Vous êtes mécanicien, c'est ça ? lui demande Vermeer, après qu'ils se sont éloignés en marchant vers les anciens bassins du quai numéro deux.

— Oui. Je travaille sur le *Maria Rijn* qui se trouve là-bas.

— Ça s'est passé quand ?

— Hier. Dans la nuit. Il devait être... oh... onze heures... Comme j'ai dit à vos adjoints, j'étais sur le quai, avec deux de mes collègues. Et puis j'ai entendu un bruit dans l'eau. *Floc-floc...* Comme ça. On a regardé. Et on a vu un gamin qui nageait dans le bassin.

— Il ressemblait à quoi ?

— Quinze-seize ans... Par là. Il avait des cheveux courts. Marron ou noirs. Il était pas très grand, mais très costaud. Pas un poil de graisse... Vous voyez, le genre athlète. Et surtout, il était torse nu ! Ouais ! Torse nu dans l'eau du bassin en plein hiver !... Vous croyez, vous aussi, que j'avais bu, hein ?... qu'on était saouls, moi et les autres ? Eh ben non. On n'avait rien bu !

— Je suis sûr que vous n'avez pas rêvé. Je vous crois... Qu'est-ce qu'il a fait, le gamin ?

— Il est sorti de l'eau, par l'escalier, ici. Il est monté sur le quai. Là. Juste là. Je l'ai appelé. Je voulais lui filer une couverture... quelque chose. Il est passé pas loin de nous, comme ça, mais il nous a même pas regardés. Il a filé vers la jetée là-bas.

— C'est tout ?

— Ça vous suffit pas ?... J'vous jure que ça nous a fait drôle. On a cru qu'on avait rêvé, d'abord... et puis non. C'était vrai.

— À votre avis, il venait de quel endroit ?

— Comment je saurais ? Y a rien, par-là, sauf l'écluse. Mais elle est toujours fermée... Et s'il avait plongé, on l'aurait entendu. Y venait de nulle part... »

L'ingénieur chargé de l'entretien des bassins fait une grimace en regardant l'eau sale.

« Oui. Il y a un gros conduit qui passe ici, et qui relie le quai deux au bassin des péniches. Il doit faire quatre-vingts centimètres de section. Mais il n'a pas été curé depuis des années. D'après moi, il est à moitié bouché par la vase et les vieux pneus. Vous n'avez pas idée des cochonneries qu'on trouve au fond d'un port... Et puis, de toute façon, c'est impossible...

— Qu'est-ce qui est impossible ? demande Vermeer.

— Il est impossible de parcourir cette distance-là sous l'eau ! Regardez. Le conduit part du vieux quai deux, là-bas, près de la porte de l'écluse. Il court sous la rue, comme ça, et puis sous la halle, et il débouche ici, à nos pieds. Vous voyez la longueur ? Ça fait au moins...

— Soixante-dix mètres, calcule l'inspecteur.

— Oui. Soixante-dix ou quatre-vingts mètres...

— La marée descendait, non ?

— Euh, à quelle heure, onze heures ?... Oui, elle descendait, d'accord, ça devait créer un courant dans le... Mais non... Vous ne vous rendez pas compte ! Dans l'eau glacée, dans la vase, l'huile sale... et de nuit ! Même un champion du monde de plongée ne réussirait pas à passer par ce tuyau. Franchement, vous devriez travailler sur une

autre hypothèse, inspecteur. »

Vermeer a retrouvé sa bonne humeur. Mieux, même, il ne peut empêcher les commissures de ses lèvres de se relever en un sourire incongru de fumeur de haschisch. Frankie est vivant. Il en a à présent la certitude. C'est lui qu'ont vu les pêcheurs, et leur témoignage a été confirmé par des riverains de la jetée qui ont dit l'avoir aperçu, peu après onze heures, marchant en direction du sud. Quoi qu'en pense l'ingénieur, il s'est enfui en utilisant le conduit. « Sacré gamin », pense le policier avec émerveillement.

Alors qu'il réintègre sa voiture, un appel radio lui ordonne de se rendre au quai numéro deux, près de l'entrée.

« Je suis juste à côté, j'arrive, répond-il. Qu'est-ce qui se passe ?

— Des ouvriers ont trouvé un corps, lieutenant.

— Vous l'avez identifié ?

— ... Euh, oui... mais on préférerait que vous veniez, chef », conclut la voix après un silence.

Un corps recouvert d'un drap est allongé sur les pavés humides, au pied de la haute grue rouillée, juste à côté de l'endroit où Frankie a plongé la veille.

« Qui l'a trouvé ? » demande Vermeer.

Un ouvrier en bleu de chauffe s'avance vers lui, l'air un peu hébété, toujours sous le choc de sa découverte.

« C'est moi, monsieur. On devait préparer le démontage de la grue, avec les collègues. Il y avait le gros crochet, qui était descendu jusque dans l'eau du bassin. Alors j'ai fait marcher les enrouleurs... Le crochet est sorti de l'eau...

— Et puis ?

— Et puis... » L'ouvrier pâlit en se remémorant la scène. « Et puis, y avait ce type ficelé par les pieds au crochet, comme... comme un poisson, quoi. »

Vermeer s'est agenouillé devant le corps. Le médecin légiste, près de lui, finit de prendre quelques notes sur un formulaire.

« D'après moi, ça fait au moins dix heures qu'il était dans le bassin.

— Cause du décès ?... Noyade ? »

Le médecin a une moue d'ironie glacée :

« Rhume de cerveau, plutôt... Regardez vous-même. »

Le policier soulève un coin du drap et demeure une seconde le souffle coupé par la surprise. Le jeune homme qui est étendu devant lui a le front percé par la marque absolument ronde d'une balle de revolver.

« Calibre 38, précise le médecin. Tirée à un ou deux mètres. Elle est ressortie par l'occiput. »

Bien que le visage ait pris une vilaine couleur bleue et que les chairs se soient boursouflées à cause du séjour prolongé dans l'eau, Vermeer n'a aucun mal à reconnaître le mort.

« C'est bien lui, hein, lieutenant ? demande l'un des policiers présents.

— Oui, c'est lui, répond Vermeer en replaçant le drap. C'est Bernhard Van Hess, l'assistant social... Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

Le centre de transit est un triste bâtiment de brique rouge posé au milieu de champs gris, et entouré de barbelés. Ce n'est pas vraiment une prison. C'est plutôt une annexe de l'aéroport : un centre de dépôt temporaire pour visiteurs indésirables, destinés à être renvoyés chez eux.

Une surveillante morose conduit Vermeer dans la grande salle du réfectoire. Une quarantaine d'individus, hommes, femmes et enfants, y terminent leur déjeuner, dans la lumière blafarde des néons. La plupart affichent une expression lugubre et mangent sans lever le nez de leur assiette. Quelques-uns, les plus jeunes surtout, posent sur le policier un regard plein de morgue et de défi. Bontawee et Kanokporn sont assis au fond de la salle, seuls, de part et d'autre d'une longue table encombrée de cartons et d'assiettes empilées. Ils ont fini de manger, soigneusement replié leur serviette près de leur bol, rassemblé les miettes de pain en une petite pyramide et ils attendent on ne sait quoi, les yeux dans le vague. Vermeer remercie la surveillante et lui laisse le temps de s'éloigner, avant de s'asseoir près d'eux.

Il a des tas de questions à leur poser. La veille, après sa macabre découverte du port, il avait repris l'enquête du début. Il avait

interrogé les voisins et les anciens employeurs de Bontawee. Les uns et les autres avaient affirmé, dur comme fer, que les parents adoptifs de Frankie étaient des gens honnêtes, et que jamais ils n'auraient eu l'idée d'utiliser de faux papiers. Le directeur coréen d'une maison de confection, qui avait fait travailler Kanokporn pendant six mois, trois ans auparavant, avait finalement retrouvé des photocopies de son permis de séjour et de sa carte de travail d'alors. En comparant ces photocopies avec les documents saisis lors de l'arrestation, Vermeer s'était rendu compte qu'on l'avait mené en bateau. Quelqu'un avait, à dessein, remplacé les vrais papiers de Bontawee, Kanokporn et Frankie par des faux, afin de les compromettre avant de les dénoncer. Et ce quelqu'un devait avoir des appuis haut placés car, en consultant les fichiers de l'immigration, le policier n'avait trouvé aucune trace de l'entrée dans le pays du couple thaïlandais et de leur fils adoptif.

« Vous connaissiez bien Bernhard Van Hess ? »

L'homme, Bontawee, hoche vigoureusement la tête. Oui, ils le connaissent bien, raconte-t-il avec son fort accent et en butant sur les « r ». C'est lui qui s'occupait de leurs formalités administratives depuis bientôt trois mois. Ils pensent que c'est un garçon dévoué et compétent.

« Et il aime beaucoup Frankie, ajoute Kanokporn avec un sourire triste et en détachant fortement les mots. Toujours très gentil. Offre les cadeaux, demande les nouvelles souvent. Où est Frankie maintenant ? »

Ils sortent du réfectoire et vont s'asseoir sur un banc, devant la porte du dortoir. Il fait froid, mais un mince rayon de soleil orange donne une vague illusion de douceur à ce début d'après-midi. Vermeer raconte, sans rien omettre, le film des derniers événements : l'affaire des faux papiers, l'arrestation ratée et la fuite du garçon, la découverte du cadavre de Van Hess. En entendant cette dernière nouvelle, l'homme et la femme se raidissent et échangent un regard apeuré. Bontawee prend dans la sienne la main de son épouse.

« Van Hess n'était pas ce que vous croyez, conclut-il. Je suis certain qu'il travaillait pour le compte de quelqu'un de très puissant. Et que ce quelqu'un a essayé de se servir de la police – de moi – pour mettre la main sur Frankie... Van Hess a échoué dans sa mission. Il a été tué. Aujourd'hui, je suis sûr que Frankie est en danger. Alors, je veux que vous me disiez tout sur lui... D'où il vient, qui il est... toute l'histoire. »

Bontawee réfléchit un instant, puis déclare :

« Frankie, c'est le fils de ma sœur. Elle a eu lui avec un GI. À Pattaya. Ma sœur morte, nous on a pris Frankie.

— Frankie serait votre neveu, alors ? »

Vermeer a posé cette question sans quitter ses interlocuteurs du regard. Il sent la gêne de la femme, qui fait semblant d'être perdue dans ses pensées, et le regard de l'homme lui paraît flottant, inquiet. Il allume une cigarette, tire une bouffée, puis déclare :

« Je ne vous crois pas. Vous ne me dites pas la vérité.

— Si ! C'est la vérité, c'est la vérité ! insiste Bontawee.

— Non. De quoi avez-vous peur ? »

Le Thaïlandais hoche négativement la tête et soupire, comme si le souffle lui manquait subitement.

« On ne peut pas, répond-il, on ne peut pas. Pas raconter. Pas possible.

— Pourquoi ?

— C'est... C'est une promesse. Une vieille promesse. Aujourd'hui il y a du danger pour nous, du danger pour vous aussi. On ne veut pas mourir... comme Van Hess. »

Kanokporn interrompt son mari en lui posant une question en thaï. Tous les deux discutent un instant, échangeant de brefs propos sur un rythme rapide. C'est elle qui parle le plus, sur un ton chargé de colère. Bontawee se tait finalement. Il paraît résigné, sans forces, et s'abîme dans la contemplation de ses genoux. Kanokporn se tourne vers le policier et cherche ses mots.

« Vous... pas expulser, alors ?

— Non. Pourquoi expulser ? Vous êtes en règle. Si vous le désirez, vous pouvez rentrer chez vous tout de suite, vous aurez de nouveaux papiers. Des vrais, cette fois... Et si je peux vous aider, je le ferai. »

La femme paraît incrédule. Elle passe une main sur sa frange noire avec un geste d'adolescente.

« Pourquoi vous faites ça ?...

— Je voudrais comprendre ce qui se passe...

— Oui... Comprendre... Vous êtes un policier spécial.

— Spécial... ? Comment.

— Vous êtes gentil... Bontawee et moi, on est fatigués. On est vieux. Et Frankie, il a des problèmes, alors on s'en fout, la promesse... je vous raconte. Mais vous dites rien, à personne, oui ?

Vermeer extrait un carnet et un crayon de la poche de son manteau. « C'est promis. Cette histoire ne sortira pas d'ici », répond-il en se tapant le front du poing.

Kanokporn sourit vaguement, en témoignage de la confiance qu'elle accorde au policier ; elle réfléchit quelques instants, puis elle commence :

« C'est treize ans avant... 1980... Bontawee et moi habiter Krungthep, alors... Bangkok, oui ? »

Une heure plus tard, lorsque Vermeer réintègre sa voiture, il se sent plus embrouillé encore qu'en arrivant. Il repart seul vers la ville : Bontawee et Kanokporn ont repoussé son offre de les reconduire chez eux, préférant demeurer quelques jours de plus au centre, où ils se sentent en sécurité.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » répète-t-il, comme si cette phrase idiote avait le pouvoir de mettre de l'ordre dans son esprit.

« Récapitulons. » Parler à voix haute lui a souvent permis, dans le passé, de trouver un lien logique dans les énoncés les plus ardues. Tout en s'engageant sur la bretelle qui mène au Ring, il sort de son manteau un enregistreur à cassettes, le met en marche, le glisse dans la poche poitrine de sa chemise et commence : « Affaire Frankie... Résumé du récit de Bontawee et Kanokporn. Ce résumé ne doit en aucun cas figurer dans le rapport. J'ai promis... Voyons voir... Un couple de Thaïlandais pauvres, venus du nord-est du pays pour trouver du travail à Bangkok. Bien. Ils vivent dans une cabane misérable. Arrive un étranger nommé... euh... » (il sort son carnet d'une main et le coince sur le tableau de bord pour relire ses notes) « ... Michael Aldous Thornback. C'est un barbu bronzé qui leur a fait penser à un marin. Il est blond, costaud, il a quarante ou quarante-cinq ans. Américain, sans doute, ou australien, éventuellement. Il est venu sur une grosse moto – marque indéterminée – et amène avec lui un garçon de trois ans, plus ou moins : Frankie... Michael Aldous Thornback, Michael Aldous Thornback... C'est un nom qui me rappelle quelque

chose... J'ai déjà dû le lire ou l'entendre... Mais où... où ? Hein ? Zut ! » Il tape du poing sur son volant. Une femme, qui vient de s'arrêter au feu rouge à côté de lui, le regarde monologuer avec un demi-sourire effaré. « Mon Dieu, semble-t-elle penser, il y a même des fous dans la police ! » « Michael Aldous Thornback offre cinq mille dollars au couple pour qu'il garde l'enfant jusqu'à son retour..., poursuit Vermeer en redémarrant. Bon sang... Cinq mille dollars, pour une famille pauvre de Bangkok, c'est une somme énorme, non ? Un pactole... Il met deux conditions à son offre. Un, ne pas parler de cette rencontre. À personne. Bontawee et Kanokporn doivent prétendre que le gamin est le fils de leur parente prostituée de Pattaya... Comment savait-il que Bontawee avait une cousine prostituée ? Deux : conserver, comme un trésor, le bijou que l'enfant porte autour du cou. Elever l'enfant dans l'adoration de ce morceau de métal et lui expliquer qu'il s'agit de son bien le plus précieux. Du seul lien qui le rattache à son vrai passé... »

Vermeer se tait une seconde, rêveur. Ce point-là du contrat a été scrupuleusement respecté, pense-t-il. Il se souvient parfaitement que le dernier geste de Frankie, avant de plonger dans le port, a été de donner un baiser au petit pendentif brillant qu'il portait autour du cou.

« D'après Kanokporn, il s'agit d'un petit morceau d'argent ou de platine découpé, qui semble représenter une nageoire de poisson... Deux conditions, donc... Et une menace de mort. Thornback leur assure qu'il les tuera lui-même s'ils révèlent le secret de cette affaire. Il disparaît peu après sur sa moto. Et ni Bontawee ni Kanokporn ne l'ont jamais revu depuis treize ans... Avec l'argent, ils ouvrent un magasin. Mais leurs affaires périclitent et Frankie a des ennuis avec la police. Ils débarquent à Rotterdam en novembre 1985, sur le conseil d'un vague cousin... Vérifier cette information... Ils sont fauchés. Ils obtiennent un permis de séjour et survivent, de petit boulot en petit boulot, en attendant toujours le retour de Thornback... Ils disent avoir gardé le secret sur l'origine de Frankie jusqu'à aujourd'hui, et je les crois parce que... Parce que : un, ils ne savent pas mentir. Et parce que : deux, mon intuition me dit de les croire. Fin du résumé... »

« Questions : qui est Michael Aldous Thornback ? Pour qui travaillait Van Hess et qui l'a tué ? Que voulait-il dire quand il prétendait que Frankie était le résultat d'une expérience ?... »

Le policier arrête l'enregistreur, le range dans son manteau et poursuit sa route vers la Nieuwe Binnenweg, empli d'une énergie nouvelle. Cette affaire, il en est le premier surpris, l'a mis d'excellente

humeur. Voilà bien longtemps qu'il n'avait pas été confronté à une enquête aussi ardue.

Il gare sa voiture sur le sol défoncé du terrain vague et marche vers les baraques de chantier. L'intérieur de la bicoque est tel qu'il l'avait gardé en mémoire : exigu, encombré de caisses et de tout un mobilier bricolé avec du matériel de récupération. Les murs sont graisseux et décorés de photos de Bangkok découpées dans des journaux. Il tire le rideau qui sépare le coin réservé à Frankie du reste du logement, s'agenouille devant le lit de camp et demeure un temps immobile, à s'imprégner de l'atmosphère du lieu. Il se sent vaguement gêné d'être ici et de fouiner. En fait, constate-t-il avec surprise, il éprouve une sorte de vénération pour ce garçon. Quelque chose comme une admiration sacrée. Il lui semble que Frankie pourrait revenir à tout moment et qu'il serait alors en droit de lui demander des comptes, comme à un intrus. Il se débarrasse de son malaise par un soupir et entreprend de fouiller dans ses affaires. Ce qu'il cherche exactement, il n'en a aucune idée... Des objets personnels, des indices, les éléments d'un portrait... Il doit apprendre à connaître le garçon, s'il veut retrouver sa trace.

La vieille valise de carton bouilli, sous le lit, ne lui apprend pas grand-chose. Elle ne contient que ses effets personnels : jeans, tee-shirts, pull-overs râpés et blousons bon marché. Les cartons empilés sur la commode branlante sont pleins de cahiers et de livres d'école, de dictionnaires, d'ouvrages consacrés à la mer, et de manuels de plongée aux pages salies et déchirées. Rien, dans le bric-à-brac amassé dans les tiroirs, ni le dictionnaire de néerlandais, ni le matériel de peinture, ni les sacs de sport vides, ne semble fournir d'informations nouvelles sur le garçon. C'est par hasard, alors qu'il s'assied près de la commode pour réfléchir, que Vermeer aperçoit, sous le matelas, le coin d'une chemise en carton cachée entre deux épaisseurs de toile. Il s'en empare et l'ouvre. Le contenu lui en paraît si intéressant qu'il se déplace vers la table, au centre de la baraque, pour l'examiner.

La chemise contient une vingtaine de coupures de journaux et d'extraits de magazines, soigneusement agrafés, annotés et classés par ordre chronologique. Tous ces articles, et les photos qui les accompagnent, sont consacrés à une jeune étoile montante du cinéma italien nommée Sirena. « Sirena, la belle ondine », titre un hebdomadaire. « Sirena, athlète ou pin-up ? » demande un journaliste, ironique. « Quelques jours dans l'intimité de Sirena », promet la couverture d'un magazine consacré au cinéma. Vermeer feuillette les pages découpées et s'attarde sur chaque photo. La plupart d'entre elles sont des images sous-marines montrant la jeune actrice, seins nus,

vêtue d'un simple chiffon noué autour des hanches, nageant avec grâce sous quelques mètres d'eau limpide dans un lagon tropical. D'autres la représentent en tournage, habillée d'une combinaison faite d'une matière souple et brillante qui moule son corps, une cape autour des épaules et un diadème ornant ses cheveux châains ; ou bien en haillons soigneusement salis et déchirés aux endroits stratégiques, et les cheveux fous. Vermeer a déjà vu cette actrice. Il ne va jamais au cinéma, mais, quelques mois auparavant, lors du lancement d'un film – quel film ? –, son image avait couvert les murs de la ville. Il n'y avait alors prêté aucune attention, mais il se souvient que ses collègues policiers n'avaient que son nom à la bouche, à croire qu'ils en rêvaient la nuit. Il s'empare d'un long article tiré d'un quotidien daté du mois d'octobre, afin de le lire.

DOLPHIN BLUES : L'ÉNIGME SIRENA, titre le journaliste. *En l'espace de trois longs métrages, la jeune actrice italienne connue sous le pseudonyme de Sirena est devenue une star, mieux, même, un véritable mythe, et ceci, indépendamment de la qualité, somme toute médiocre, de Prise de risques et Yemanja, les deux premières productions auxquelles elle a collaboré. Ni la plastique émouvante de cette jeune fille de seize ans, ni ses qualités de nageuse et d'apnéiste, ni les tenues très dévêtues dans lesquelles les réalisateurs se plaisent à la faire jouer ne suffisent à expliquer la vague d'enthousiasme délirant qui a secoué l'Italie, puis la France et enfin, aujourd'hui, les Pays-Bas, lors de la sortie de son dernier film, Dolfîn Blues. Le réalisateur, Jean-Paul Benneaux, peu surpris par ce succès, a émis, lors d'une conférence de presse, l'hypothèse que : (sic) « ... Sirena possède un magnétisme animal qui est du domaine du surnaturel. Qu'elle vous parle, qu'elle vous regarde, simplement, et vous vous retrouvez comme prisonnier d'une aura qui émane de tout son être [...]. » Ses paroles passeraient pour des élucubrations sans conséquence, si de nombreux témoignages ne venaient les étayer. Réalisateurs, producteurs, techniciens, comédiens, tous ceux qui ont, de près ou de loin, approché Sirena, parlent d'elle en termes à peu près analogues. Les mots de « fascination », « hypnotisme », « vertige » sont des lieux communs, à son sujet. Alors... ? Qui est réellement cette jeune fille qui fait pleurer les adolescents et leurs parents, que « 75 % des hommes entre 19 et 40 ans considèrent comme « l'actrice la plus séduisante » (source ISCE), et à propos de qui coulent de telles rivières d'encre ?... C'est pour le savoir que...*

Vermeer soupire. Cette diarrhée de mots creux l'épuise ; il a le sentiment d'avoir lu mille fois le même article, à propos de chaque nouvelle starlette. Pourtant, il ne peut détacher son regard du visage imprimé de la jeune fille. Il y a quelque chose... quelque chose dans ses yeux, dans l'arrogance de sa pose, dans sa manière de se tenir ainsi

cambrée, torse nu, devant l'objectif, qui lui rappelle... Il pousse un juron à voix basse et tourne frénétiquement les pages en ne lisant que les passages que Frankie a lui-même entourés ou soulignés : « ... magnétisme animal », « ... enfant de nulle part... », « ... caractérielle et fragile... », « ... une force physique incompatible avec sa taille... », « ... des capacités extraordinaire à l'apnée... ». Et surtout celui-ci, tiré d'un supplément du week-end : « ... banlieue de Livourne, où M. Cippoli était ouvrier-ajusteur. Il a reconnu lui-même, dans une interview datant de 1990, n'être que le père adoptif de la belle.

Quant à l'identité de ses véritables parents, le mystère demeure entier... »

Vermeer referme le dossier, le met sous son bras et sort de la baraque. Il sait à présent ce qu'il doit faire. Il sait où chercher.

Il passe le reste de l'après-midi à régler une foule de détails pratiques. D'abord, il se fait accorder dix jours de congé par son chef. Il laisse à son adjoint toutes ses instructions concernant le dossier de Bontawee et Kanokporn, et le charge de la suite de l'enquête sur le meurtre de Van Hess. Il donne ensuite une dizaine de coups de téléphone, dont plusieurs à longue distance. Puis il fait un tour à la bibliothèque de l'université, et quelques emplettes dans des librairies du centre-ville. Il a à peine le temps de rentrer chez lui et de boucler sa valise avant de sauter dans un taxi. À vingt-deux heures trente, épuisé mais satisfait, il embarque dans le vol KLM 544 à destination de Milan.

Intelligence Information Agency
Bureau NY 112
De : Cyrrhus Blade À : G. Livroski

Le 17 novembre 1980

Affaire G1CM3/TH

TOP SECRET TSF. – PRIORITÉ 01 – TOP SECRET INF. – PRIORITÉ
01

*Extrait du journal d'Elizabeth Mariam « Bi ». Journée du 27.11.1979.
Page 67/143.*

Ce journal, en grande partie détruit, fait partie des quelques documents récupérés par l'équipe « Oméga rouge » sur le site de Glaucos le lendemain de l'explosion qui a mis fin aux activités du groupe. Il se trouvait dans les décombres du bâtiment central, appelé par les habitants du site « le temple intérieur »

[...] À signaler, dans cette journée de farniente bienvenue, la naissance d'une nouvelle expression, qui fait fureur dans le groupe : « jouer à Snouch ». Traduction : être casse-pieds, empêcher les autres de s'exprimer ou de travailler, s'immiscer dans une conversation, non pas pour la faire avancer, mais pour empêcher ceux qui discutent de s'entendre. Explication : deux chiennes vivent au village : Snouch, la mère, et Lulu, la fille. Quand Snouch joue avec nous, à rattraper le bâton qu'on lui lance sur la jetée, Lulu l'embête sans arrêt en courant derrière elle, et en lui mordant les pattes. L'habitude avait été prise de dire : « Snouch joue au bâton avec nous, et Lulu, qui est trop bête pour ça, joue à Snouch. » C'est Tom, ce matin, qui a transposé cette expression dans notre vie quotidienne. Mat, Michel, Kim, Chrissi et les enfants revenaient d'une longue plongée du côté de la grotte de Pan. Ils étaient allés observer Biroute et Jobastre, nos deux copains mériours, dans leurs combats de coqs habituels. Kim et Mat ont fait tout le retour en apnée, depuis le bord du plateau. Plus de cent cinquante mètres. Pour les enfants, ça n'est pas un exploit, ils parcourent régulièrement près du double sans même y penser, mais nos deux héros étaient très fiers de leur performance. Ils ont débarqué, tout nus et tout mouillés, dans le puits de plongée, en comparant leurs mérites respectifs. Leur autosatisfaction a sans doute énervé Chrissi, qui s'est mise à leur faire des grimaces et à les interrompre par des commentaires narquois. Frankie et Sibel étaient repartis jouer avec les dauphins. Mais Tom assistait à la scène, il a beaucoup ri, puis il a dit :

« Chrissi joue à Snouch ! »

Et voilà. Après « Mat ne connaît pas l'échec » inventé par Hawk Eye en février, et « Pan, dans le nez ! » trouvé par Frankie après sa collision avec Pan le dauphin, le vocabulaire de Glaucos vient de s'enrichir d'une nouvelle expression. C'est comme ça que la science avance, dit Mat. [...]

Fin de l'extrait.

Note : Le Pr Kravitz, du service médical du groupe d'intervention, est sceptique quant aux chiffres, rapportés ici, de cent cinquante mètres (pour les adultes) et trois cents mètres (enfants). Il précise que le dernier chiffre suppose un temps d'apnée en eau profonde supérieur, pour le moins, à quatre minutes, et estime que, du fait de leurs faibles volumes sanguin et pulmonaire, des enfants de trois ans sont incapables d'accomplir un tel exploit. Qu'en pensez-vous, George ?

6 - La preuve par l'eau

À Moscou, le Pr I. Tcharkovski rapporte que sa fille pouvait, âgée de trois mois, retenir sa respiration sous l'eau pendant trois minutes, sans que son organisme en soit affecté.

Eiaine Morgan, *De l'origine aquatique de l'homme*

TOM, qui porte un pansement au-dessus de l'arcade sourcilière, prend place dans la Cadillac noire, accompagné par Michèle. Ils sont rejoints, dans les profonds fauteuils de cuir d'agneau, par George Livroski. Hans, le jeune tueur roux, s'installe à l'avant, à côté du chauffeur. Michèle est très impressionnée par le luxe de leur équipement. Elle caresse du doigt la garniture de velours des portières, pose un œil d'enfant sur le frigo, l'ordinateur intégré, l'uniforme du chauffeur, et remarque, sur l'aile avant droite, le socle vide d'un support de drapeau.

« C'est une voiture d'ambassade ? » demande-t-elle.

George la gratifie d'un sourire amusé et d'un rire insouciant.

« Oui. Joli, hein ? Nous bénéficions des faveurs du gouvernement américain, ma chère. Mais vous verrez, il n'est rien dont on ne puisse se lasser...

— Tom est citoyen américain ?

— Tom ? » Le vieil homme pose un regard tendre sur le garçon.
« Quasiment. Les démarches sont en cours. »

Tom n'a pas fait un geste depuis qu'il est entré dans la voiture. Il regarde le paysage urbain qui défile au-dehors, en luttant contre un malaise persistant. Il connaît bien Michèle Conrad, il sait qu'il n'a rien à craindre d'elle. Il émane de la psychiatre un rayonnement nerveux, des vaguelettes d'amour désordonnées, et de subites déferlantes de tension et de plaisir mêlés. Son paysage mental est un tableau limpide pour le garçon : la jeune femme est à la fois très heureuse, très fière – mais de quoi ? – et nerveuse, comme si elle s'apprêtait à passer un examen. Dominant toutes ces impressions simples, comme un phare

sur une mer inégale, brille le puissant amour qu'elle éprouve pour lui. La personnalité du vieil homme est beaucoup plus difficile à définir. Elle semble faite de plusieurs couches superposées, comme ces toiles que l'on réalise au couteau : une couche de rouge, qui cède la place, si on la gratte, à une couche de noir, puis à une autre, et encore... La première de ces couches, celle que le vieux monsieur met en avant, comme un masque, est faite de bonté, de bonne humeur, et aussi d'un orgueil triomphant difficile à contenir. Tom décèle également le curieux sentiment de possession que Livroski éprouve à son égard, comme si le garçon lui appartenait. Derrière... derrière ces couleurs plutôt rassurantes se trouvent des zones d'ombre froide. Des surfaces métalliques, des roches glacées battues par le vent perdues dans la pénombre. Et quelquefois, au hasard d'une phrase banale lâchée dans la conversation qui le lie à Michèle, il perçoit, comme par une déchirure, le noyau rouge et brillant de vieilles rancœurs inconnues, d'une rage toujours vivante mais refoulée. Quant au troisième personnage, le roux, Tom évite de regarder vers l'avant pour ne pas voir sa nuque soigneusement rasée. Jamais, dans sa vie, il n'a eu aussi peur de ce que ses sens lui apprenaient. Ce type, assis à côté du chauffeur, dans son costume irréprochable, n'est pas vraiment humain. Il a l'esprit d'un chien malade. Une marmite sous pression emplie d'une soupe bouillonnante de haines, de mépris, de pulsions épouvantables, surmontée d'un couvercle d'acier mal ajusté qui laisse échapper des vapeurs putrides.

Un concentré d'excréments enveloppé dans une fine pellicule métallique faite d'ordre et de respect pour l'autorité. Une boule de matières fermentées, prêtes à exploser. Une bombe. Fermer les yeux ou détourner le regard n'y changerait rien. Tom perçoit la pestilence de l'esprit de Hans aussi nettement qu'il sentirait l'odeur d'un pet.

Heureusement pour lui, le trajet est de courte durée. Après avoir suivi la Seine jusqu'au bois de Saint-Cloud, la voiture s'engage dans un dédale de ruelles en forte pente. Elle longe un mur d'enceinte en pierres long de plus de deux cents mètres avant de s'arrêter devant la grille qui ferme l'entrée d'un parc dont Michèle ignorait l'existence. Une caméra de surveillance, montée sur pivot, fixe son œil de verre sur la limousine.

« Où sommes-nous ? demande-t-elle.

— On appelle cet endroit “le domaine”, répond Livroski, alors que la grille, devant eux, s'ouvre sans bruit et sans intervention humaine. Golf à neuf trous, équitation, polo, tennis, discothèque et restaurant quatre étoiles, réservés, vous l'aurez compris, à une élite...

Diplomates... Hommes politiques... Et nous-même, bien sûr. » Il se laisse aller à un petit rire satisfait après ces derniers mots.

L'auto roule lentement dans les allées bordées d'arbres plus que centenaires, évite le bâtiment principal, un petit château de style normand datant de la fin du XIX^e et s'arrête devant une bâtisse moderne posée sur la pelouse.

« Vous trouverez des vestiaires à votre droite en entrant, dit Livroski, j'aimerais que vous y conduisiez notre jeune ami afin qu'il revête ceci... Je pense que c'est sa taille. »

Il tend à Michèle un petit sachet de plastique sur lequel on peut lire le nom de Christian Dior. La jeune femme hausse les sourcils en découvrant, à l'intérieur, un simple maillot de bain dans son emballage en carton. Lorsqu'elle s'extrait de la voiture, suivie par Tom, George Livroski et le rouquin sont déjà entrés dans le bâtiment.

« Qu'est-ce qu'on fait, ici ? demande Michèle au chauffeur en livrée qui lui tient la portière.

— C'est une piscine, madame, répond l'homme, sa casquette à la main. On y prend des bains. »

« Piscine ». Ce mot, prononcé par l'homme en habit noir et rouge, résonne longuement dans l'esprit de Tom, et il a des accents de fête, comme une promesse de bonheur inouïe. Une piscine... Bien sûr, il sait ce que c'est. Il en a déjà vu. Au Caire, d'abord. Il se souvient : il était jeune, huit ou neuf ans, pas plus. Un cousin de son père adoptif, qui travaillait au Gezirah Sporting Club de Zamalek, l'avait fait entrer, de nuit, pour voir le grand bassin olympique. C'était en plein hiver, janvier ou février. Il faisait froid et le bassin ne contenait que quelques feuilles mortes, détachées des arbres voisins, qui achevaient de pourrir dans un ou deux centimètres d'eau brunâtre. Mais Tom était resté en admiration devant cette immense cavité absolument lisse couverte de faïence blanc et bleu. « On remplit tout ça avec de l'eau du robinet ? avait-il demandé. Jusqu'en haut, ici ? Et les gens peuvent s'y baigner ? » Le cousin riait. « Oui ! Ils nagent, et ils plongent. Ils s'amuse beaucoup. » Tom était descendu par l'échelle métallique, tout au fond du trou. Il était resté là longtemps, à rêver à ce verre d'eau géant qu'est une piscine, ce verre d'eau dans lequel on peut à la fois boire et nager.

Il en avait vu quelques autres, depuis. À la télévision, sur des photos. Et le concept de piscine lui était devenu familier. Mais jamais il n'avait été admis à s'y baigner. « Les piscines, pensait-il, c'est pour

les autres. »

Il marche vers les vestiaires de marbre blanc. Il serre les dents pour s'interdire d'espérer. Prudence. Il a peut-être mal compris. On ne l'autorisera sans doute pas à toucher l'eau. Michèle l'aide à ôter ses vêtements. Son côté droit, sous la poitrine, est encore marqué par une vilaine ecchymose bleuâtre. Elle le regarde, alors qu'il se tient nu devant elle, mais elle n'ose pas baisser les yeux vers son ventre, de peur de raviver des souvenirs encombrants. Elle lui tend son maillot de bain. Il tient devant ses yeux le petit polygone rouge et bleu, il le porte à son visage et s'imprègne de son parfum de tissu neuf. Un maillot de bain, comme ceux qu'il a vus portés par les autres. Un maillot... Le passeport pour entrer dans une piscine. Est-il à lui ? Il l'enfile à l'envers. Il rit, rectifie son erreur. Il prend la main que lui tend Michèle et suit la jeune femme.

La piscine est gigantesque. C'est un énorme joyau, une tourmaline bleutée de cinquante mètres sur vingt, encastrée dans un écrin de marbre blanc. Un rectangle d'eau limpide et claire comme l'eau qu'il voit en rêve, entouré par des rivières de faïence qui courent entre des arbres tropicaux, sous la lumière qui tombe à flots par le toit transparent. Tom fait un pas, un autre. Puis il s'arrête. Aller plus près, il ne le peut pas. Pas tout de suite. Il doit d'abord intégrer la vision, en comprendre l'ampleur ; la graver en lui pour ne jamais l'oublier. Cette image, il le sait, lui servira souvent, quoi qu'il arrive. Il la fera resurgir en pensée avant de s'endormir, elle le consolera dans les moments tristes, lui donnera de la force.

Michèle regarde Tom qui se tient immobile à quelques mètres du bord. Elle ne comprend pas ce qui arrête le garçon. Elle est presque inquiète. A-t-il peur de cette belle piscine ? Peur du luxe, ou peur de l'eau ? George Livroski se trouve de l'autre côté du bassin, en compagnie du rouquin et d'un type qui porte une caméra vidéo à l'épaule. Il lui fait signe de le rejoindre. Deux autres hommes, que Michèle n'a jamais vus, sont assis sur des fauteuils, un peu à l'écart.

« Que se passe-t-il, professeur ? demande Michèle, on dirait que...

— Chut..., fait Livroski. Ne dites rien, ne faites rien, je vous en prie. C'est un moment important. Vous filmez, Seamus ? »

Le cameraman hoche la tête, sans ôter son œil droit du viseur.

« Tom ! crie alors le vieux monsieur, n'aie pas peur. Elle est toute à toi, cette piscine. Baigne-toi si tu veux ! Personne ne te dira rien. »

« Tom, elle est toute à toi, cette piscine... à toi... n'aie pas peur... » Ces mots bourdonnent dans le crâne du garçon comme des abeilles folles. Est-il certain d'en avoir bien compris le sens ? Ne cachent-ils pas un piège ? « Attention, vieil homme, pense-t-il, attention. Ne joue pas avec moi. Si tu m'interdisais d'entrer dans cette eau, maintenant que je l'ai vue, que j'en suis si proche, je... » Il lève le visage vers Livroski et Michèle, et les interroge du regard.

« Vas-y, Tom, plonge ! » crie le vieux monsieur.

Tom est pris d'un vertige. Les colonnes de marbre blanc basculent dans son esprit. Il fait un pas, un autre. C'est irrésistible. Il s'abandonne à l'eau en se laissant glisser, sans une vague, au plus profond de la piscine.

« Quelle profondeur ? demande Michèle.

— Dix mètres, répond le cameraman sans lâcher son appareil.

— Les plongeurs utilisent ce bassin pour leur entraînement, explique Livroski.

— Mon Dieu ! Mais il est tout au fond, non ? C'est très dangereux ! »

La psychiatre a fait un pas vers l'eau, prête à plonger tout habillée pour sauver Tom – ce dont elle serait bien incapable –, mais la main ferme du professeur la retient.

« Vous avez promis de ne rien faire. Regardez seulement... Combien de temps, Hans ?

— Vingt secondes, professeur », répond le rouquin en regardant sa montre.

« Vingt secondes ? pense Michèle en écarquillant les yeux pour mieux distinguer la pâle silhouette immobile au fond du bassin. Mais c'est effroyable ! C'est beaucoup trop long ! »

« Combien m'avez-vous dit que dureraient ses apnées nocturnes, docteur Conrad ? » demande Livroski avec un demi-sourire.

Tom est redevenu le dauphin blanc de ses rêves. Il en a la puissance et l'aisance. Il le savait ! Il savait que son corps connaissait les gestes de la nage, que ses jambes sauraient s'unir et battre ensemble, il savait que le contact réel de l'eau sur sa peau lui apparaîtrait comme une vieille sensation familière. Pourtant, aussi loin qu'il remonte dans sa

mémoire, Tom ne peut se souvenir d'avoir vraiment nagé. Dans les canaux boueux, près de Miniah où il allait quelquefois en vacances ? Il avait pied. Dans le Nil ? Il avait bien essayé, une fois, de plonger d'une felouque, mais Ibrahim et Nagwa l'en avaient empêché en poussant des cris affolés. Peut-on savoir nager et plonger sans jamais l'avoir appris ? se demande-t-il. Il a lu, dans l'une des encyclopédies de l'institut, un long article consacré à l'hérédité. L'aisance dans l'eau est-elle un caractère récessif ou dominant, se transmet-elle comme la couleur des yeux et des cheveux ? Si ses véritables parents étaient des nageurs exceptionnels, est-il possible qu'il ait hérité de leur talent ? Il cesse de réfléchir. Ce n'est pas avec son cerveau, il le sait, qu'il trouvera les réponses qu'il cherche. Il les cueillera, un jour, en poursuivant ses rêves, ou en nageant. Il est parvenu au fond. Il flotte dans un cube de lumière bleue diffuse, sans poids, sans effort. Il parcourt lentement la piscine dans sa largeur. Sur le ventre, sur le dos, jouant avec les sensations grisantes de l'apesanteur. Puis il recrache un peu d'air, afin de mieux couler, et il se couche sur le sol de céramique.

George Livroski est allé échanger quelques mots avec les deux hommes assis à l'écart. Il se tourne vers Hans.

« Combien de temps ?

— Quatre minutes vingt-cinq, professeur.

— Que fait-il, à présent ? »

Michèle se tient au bord du bassin, debout sur l'échelle. C'est elle qui répond :

« Il nage, professeur. Il traverse la piscine dans sa longueur. Lentement... C'est incroyable... »

Livroski la rejoint près de l'eau.

« Vous vous en doutiez, non, puisque vous m'avez écrit ?

— Je pensais à quelque chose comme ça... Mais le voir... C'est bouleversant.

— Oui... »

Il regarde quelques instants la forme floue de Tom, avant de poursuivre d'une voix douce :

« Pensez-vous, docteur, que vous pourriez convaincre Tom de me confier son collier ?

— Son collier ? » Michèle ne comprend pas. « Non. Ça me paraît difficile. Il y est terriblement attaché. Pourquoi ? »

Le vieil homme affecte de ne pas paraître contrarié.

« Oh. C'est un symbole. Etymologiquement, du moins... *Sumbolon*, vous comprenez ? Un signe de reconnaissance entre initiés... Je ne voudrais pas qu'il se perde. Mais ce n'est pas grave... Laissez-le-lui. » Il se tait un instant, pose sa main sur l'épaule de la jeune femme en un geste paternel. « Je vous estime beaucoup, docteur Conrad. Je vous trouve sympathique, compétente. Et Tom semble avoir besoin de votre présence. J'aimerais que vous travailliez avec nous. Comme conseillère, et assistante. »

Michèle pose un regard étonné sur le vieil homme.

« Salaire à votre convenance... Mes... associés disposent de fonds quasiment illimités. Vous seriez chargée de Tom.

— Je ne sais pas quoi répondre, hésite Michèle.

— Vous êtes depuis peu sans emploi, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

— Réfléchissez. Mais pas trop longtemps. Nous devons partir pour l'Italie cette nuit.

— Cinq minutes, professeur », annonce Hans.

Le temps s'est arrêté. Tom est seul, tout au fond. Il ferme les yeux et écoute son cœur qui bat lentement. Il se sent merveilleusement bien. Après des années d'exil, il est enfin de retour chez lui.

Intelligence Information Agency
Bureau NY 112
De : Titan Trigger À : G. Livroski

Le 21 mars 1978

Affaire GIRC/ETZ

TOP SECRET INF. – PRIORITÉ 01 – TOP SECRET INF.

IMPORTANT : CONCERNE LE PROJET ERSATZ

Copie du premier rapport de l'agent HEO1 parvenu le 20 mars par le canal Orient.

De : HEO1 À : EA/TT Le 16.03.1978

— Intégration selon plan prévu terminée. Membres de la mission ne conçoivent aucun soupçon à mon égard.

— Premiers résultats plus que prometteurs. « Ersatz » confirmé. PW, AB et FVB attelés au projet en permanence. Ont installé laboratoire dans trois bulles techniques situées à l'écart du groupe d'habitations principal. Sécurité maximale. Travaillent sur algue non chlorophyllienne microscopique endémique au site. Espèrent réussir à acclimater cette algue dans alvéoles pulmonaires des cobayes, pour augmenter faculté d'absorption de l'oxygène rapport 1 à 6, rendant possible respiration aqueuse. Premiers résultats très encourageants : un rat a survécu à immersion réelle supérieure à dix minutes. Mais phénomènes de rejet difficiles à maîtriser.

— Trois enfants exceptionnels. Nés à trois jours d'intervalle, en novembre 1976. Prénoms : Frankie, Tom, Sibel. Passent leurs journées en plongée, entre surface et quinze mètres. Développement psychomoteur et affectif très supérieur à normale. Temps d'apnée mesurés supérieurs à quatre minutes.

— Prochain rapport : le 30 03, par canal Occident.

George : Nous sommes extrêmement satisfaits du travail de l'agent HEO1 qui est parvenu à s'intégrer à l'équipe en moins de deux mois. Il y occupe le poste laissé vacant par Andréas Vassiliadis (dossier clos le 03.12.1977). Ses rapports nous parviendront bimensuellement. Quoi qu'il en soit, ces premiers éléments nous laissent penser que votre intuition sera payante. Vous avez les félicitations de la maison mère.

7 - Rotterdam-Milan

Imaginez maintenant, qu'au lieu de vous occuper de vos poumons, [...] vous placiez toute votre attention à la base de votre colonne vertébrale. Imaginez que vous ayez assez de discipline pour l'y mettre et la conserver là : une chose stupéfiante se passera alors, et vous arriverez à détacher votre attention du fait que vous retenez votre souffle. Vous entrerez dans un état second durant lequel vous ne respirez pas et n'êtes pas en train de retenir votre souffle...

Ram Dass (cité par Jacques Mayol ; *Homo delphinus*)

FRANKIE ouvre un œil, sans pourtant se réveiller tout à fait. Il voit une plage de sable blanc léchée par la mer. Le soleil. Une jeune femme aux cheveux châains est couchée sur le sable. Elle est nue, voluptueuse, offerte à son regard, à la caresse du soleil et de l'eau. « Rejoins-moi, semble-t-elle dire. Viens. » Frankie regarde les gouttes d'eau salée qui glissent sur la peau de la jeune femme, petites perles de lumière sur le galbe de ses seins, au creux de son cou, entre ses cuisses. Oui, il veut bien la rejoindre. Il vient... Mais d'abord il lui faut comprendre. Quel est ce bruit régulier, comme le grondement d'un tonnerre persistant : un bateau qui s'approche ? Un orage ? Il écoute mieux, et cet effort de concentration achève de le tirer du sommeil. La fille nue redevient ce qu'elle a toujours été : un poster découpé dans un magazine de charme et scotché au plafond. D'autres filles de papier décorent toutes les cloisons de l'étroit compartiment, fixant Frankie de leurs regards maquillés. Il lit l'heure au petit réveil qu'éclairent faiblement les deux veilleuses : deux heures. Matin ou après-midi ?... Matin. Tous les souvenirs se remettent en place. Il revoit les halles, l'interminable attente, les rondes du gardien et de son chien. Le départ des gros semi-remorques, un à un dans la nuit. Le sourire étonné et gentil des deux camionneurs écoutant ses mensonges sans y croire et acceptant de l'embarquer. Et puis la route, toujours semblable et apparemment infinie. Le lever de soleil brumeux à la frontière belge, la frontière française à midi, le trajet vers Paris, l'autoroute du sud, le récit monotone des aventures amoureuses des deux chauffeurs, leur bruyante bonne humeur, et le grondement entêtant du gros diesel... Une impression de rêve grisâtre, gluant, comme vécu au ralenti... Le garçon se tourne sur le matelas, frotte ses cheveux ébouriffés et

descend par la petite échelle. Le poste de conduite sent la cigarette et la sueur.

« Bonjour Wond, bonjour Emil.

— Salut mon gars. Tu dors plus ?

— Non. On est où ? »

Neige et brouillard. Les vitres latérales sont noires. Droit devant, les essuie-glaces découpent péniblement deux demi-cercles dans la couche de neige qui recouvre le pare-brise. Les phares ne révèlent qu'une soupe opaque de flocons voltigeant et quelques mètres de chaussée blanche.

« On vient de passer Courmayeur. On va pas vite.

— Courmayeur, c'est en Italie ?

— Oui, mon gars. Aucun problème à la frontière. On dirait que tu es verni, hein ?... Mais on sera pas à Milan avant cinq ou six heures. »

Frankie remplace Emil en place passager. Il est vêtu d'un pull-over deux fois trop grand pour lui : un cadeau des deux routiers. Il retrousse les manches du pull, se sert un café, mange quelques biscuits. Puis il tire son portefeuille de la poche arrière de son jean et en extrait une page de magazine qu'il déplie et montre à Wond.

Le gros moustachu a un sifflement de connaisseur.

« Ah, plaisante-t-il, Sirena, Sirena... La fille la plus sexy du monde !... J'aimerais bien l'avoir en poster, là-haut, pour m'endormir dans ses bras... T'as vu *Dolfin Blues* ?

— Non.

— Moi oui. À Rome, au dernier voyage. C'était en italien. J'ai rien compris à l'histoire. Mais, la vache !... elle est belle, elle a une de ces paires de nichons ! » Il laisse passer un temps, silencieux, puis il se tourne vers le garçon. « C'est à cause d'elle que tu fais le voyage ? » Frankie ne répond pas.

« J'veux dire... L'histoire de tes parents malades, à Milan, tout ça, c'étaient des bobards, hein ?

— Oui,

— Tu la connais, cette fille ?

— Oui, je la connais.

— Et elle, elle te connaît ? »

Frankie regarde la photo. C'est un portrait de Sirena, en gros plan. Elle a les épaules dégagées. Elle regarde fixement l'objectif. Mais ce qui retient l'attention du garçon, c'est le petit pendentif qui brille, tout en bas de l'image, lové dans le sillon entre ses deux seins... Un petit pendentif en métal découpé, très comparable au sien. Frankie replie la page et la range soigneusement.

« J'espère... », dit-il.

Aéroport international de Milan. Sur le grand panneau d'affichage des arrivées, les vols KLM 544 et AF 624 figurent sur deux lignes successives. Ils ont atterri à cinq minutes d'intervalle. Antoon Vermeer récupère sa valise, la place sur un chariot et marche vers la sortie. Il fait froid, il pleut. « C'est ça, l'Europe communautaire..., pense le policier en extrayant un mouchoir de sa poche, même temps pourri pour tout le monde. » Il se mouche bruyamment, regarde sa montre, puis cache ses mains dans ses poches en tapant des talons pour se réchauffer.

Il attend sous le panneau lumineux, en se demandant qui se présentera le premier, de son contact ou de la pneumonie.

Alors qu'il allume une cigarette, les portes coulissantes s'ouvrent dans son dos. Un groupe de voyageurs passe devant lui, composé d'un vieil homme élégant aux allures de diplomate, de deux types en noir ressemblant à des employés de pompes funèbres, d'une jolie jeune femme et d'un adolescent blond au visage d'ange, qui porte des traces de coups. Vermeer regarde le groupe avec curiosité. Au petit jeu des physionomies, il est bien obligé de déclarer forfait. Même en faisant preuve d'imagination, il se découvre incapable d'imaginer les liens qui pourraient unir des personnes aussi dissemblables. Liens familiaux ? Sûrement pas... Voyons... Les deux types en noir pourraient être des mafiosi en train d'accompagner la femme de leur chef et son jeune fils, et le vieux... Non, la femme est trop jeune pour être la mère du blondinet... Sa surprise atteint un sommet lorsqu'il voit le groupe pénétrer dans une Mercedes noire dont un chauffeur en livrée, casquette à la main, tient la porte. « C'est un monde ingrat, pense-t-il, je suis là à me geler en attendant un pouilleux de flic comme moi, qui arrivera sûrement à bord d'une poubelle glacée et bruyante, et eux... »

Le cours de ses réflexions moroses est interrompu par une main qui vient de se poser sur son avant-bras. Vermeer tourne la tête et

reconnaît le visage poupin de Marcello Mazzini, son collègue italien.

« Qu'est-ce que tu as comme voiture ? demande-t-il sans même lui dire bonjour.

— Ben... j'ai... C'est important ?... J'ai une Lancia. La grosse rouge, là.

— Ton chauffage marche ?

— Mais... euh... Oui. »

Vermeer sourit. Les choses pourraient être pires.

« Alors, allons-y... Comment vas-tu, Marcellito ? »

L'Italien passe une main sur sa calvitie naissante. Aussi loin que remontent ses souvenirs, il a toujours eu du mal à comprendre son vieil ami hollandais.

Rotterdam, Milan, Bangkok... tout se ressemble... Même crasse, mêmes nuages, mêmes banlieues de métal rouillé et de béton sali, même boue. Pourquoi voyager ? se demande Frankie en marchant au petit matin dans les rues de Cinoselli. On est toujours au même endroit. Et il pleut toujours. « Gris, pense-t-il. Les arbres verts, les murs rouges, les vêtements des gens : toutes les teintes se fondent dans le gris dès qu'on s'en éloigne un peu. Gris, c'est la couleur d'un monde construit par des gens qui n'ont jamais rêvé, pour des gens qui ne rêvent plus. À moins, s'étonne-t-il, que je ne sois le seul à rêver en couleurs... » Il ressort sa page de magazine et relit l'adresse écrite au crayon : « Ancienne raffinerie Bruzzeto-Grünwald. Corso Tolentino. Cinoselli. » La veille, dans une station de l'autoroute, il avait téléphoné à la production du film dont le nom était mentionné au bas de l'article. Il s'était fait passer pour le coursier d'une société hollandaise qui devait livrer des produits cosmétiques. « Vous trouverez facilement, lui avait dit une secrétaire, c'est un grand complexe pétrolier abandonné. Ils y tournent jusqu'à Noël. »

Une dizaine de gros camions stationnent dans le parking de la raffinerie. Des machinistes et des électriciens chargés de rails, de rouleaux de câble et de matériel de construction s'activent dans un désordre fiévreux. Frankie se fraie un passage au milieu de cette cohue et entre dans une immense caravane sur la porte de laquelle est écrit, en capitales d'imprimerie : PRODUCTION et, en dessous, rajoutés au feutre, les mots : « Attention, chiens méchants ! » L'intérieur de la caravane est encombré de bureaux chargés d'écrans d'ordinateur. Une

quinzaine de personnes y courent en tous sens ; certaines sont chargées de papiers, d'autres transportent des costumes, des accessoires. Tout le monde crie. L'ambiance est électrique. Frankie hésite : à qui s'adresser, dans cette ménagerie ? Il s'avance, au hasard, vers un jeune type penché sur une immense feuille couverte de colonnes de chiffres. « Je voudrais..., commence-t-il.

— Les renseignements, c'est la stagiaire qui les donne, répond le type, sans même le regarder. Le bureau blanc. » Dépité, Frankie se dirige vers le premier bureau venu. La jeune femme qui l'occupe lève le nez vers lui, derrière ses lunettes rondes. Elle paraît consternée d'avance par ce que le garçon s'apprête à lui demander.

« Oui ?

— Je voudrais... » Il hésite.

« Quinze secondes, prévient la fille en jetant un œil à sa montre.

— Te voudrais...

— Dix...

— J'ai un message à transmettre à Sirena. »

La fille éclate d'un rire grossier.

« Zéro ! T'as perdu ! » Elle se tourne vers ses collègues et lance : « Hé, on a quelqu'un qui veut voir Sirena ! » Son annonce déclenche une vague de rires méchants. La fille revient ensuite à Frankie. Son visage est redevenu hostile.

« Sérieux, maintenant. Tu es gentil mais tu files. On a du boulot, O.K. ?

— Mais... » Frankie sent la colère monter en lui. Personne, jamais, ne s'est permis de le traiter ainsi sans qu'il réagisse. Il plante ses yeux dans ceux de la fille et approche son visage du sien.

« Vous êtes quoi, ici ?

— J'ai... je... » La jeune femme demeure un temps la bouche ouverte, surprise par le ton et le regard de glace, avant de se reprendre et de pérorer d'une voix pointue :

« Je suis la seconde assistante de production !

— Seconde assistante ? Oui... Et vous vous prenez pour qui ?

— Non mais dis donc, toi ! »

Frankie la force à se rasseoir en la poussant par les épaules.

« J'ai dit que j'avais un message pour Sirena, poursuit-il à voix basse. Je suis venu de Hollande pour ça. Je ne bougerai pas d'ici tant que ce message ne sera pas transmis. C'est clair ? »

Il a saisi la tige de la lampe d'architecte en disant ces derniers mots. La jeune femme regarde avec des yeux ronds la main du garçon qui blanchit sur sa prise, et la tige métallique qui se plie lentement comme un pain de pâte à modeler. Autour d'eux, les conversations se sont tues. Cinq ou six paires d'yeux fixent la scène. L'assistante rajuste ses lunettes, bredouille :

« Et c'est... ? Bon, oui, on peut peut-être... C'est quoi, le message ?

— Vous avez une photocopieuse ?

— Oui. Le... là. Ici. »

Frankie ouvre le couvercle de la machine. Suivi dans chacun de ses gestes par tous les témoins présents, il ôte son collier de platine, le pose sur la plaque de verre et met la machine en marche. Il s'empare de la feuille imprimée, paraît satisfait, récupère son collier et revient devant la fille en la lui tendant.

« C'est ça, le message. Dites-lui que je l'attends ici. »

Venu d'un bureau situé au fond de la caravane, un homme d'une trentaine d'années, au visage soigneusement mal rasé, s'approche avec un sourire de steward. Il est vêtu d'une veste de chasse vert kaki, aux poches emplies de stylos et de carnets, et il porte un talkie-walkie à la ceinture. Il prend la feuille, regarde avec intérêt la photocopie du petit bijou en forme de queue de poisson. Puis il dit : « O.K. Je vais lui porter ça moi-même », avant de sortir en silence.

« C'était qui, lui ? demande Frankie.

— C'était Ernest. Le premier assistant.

— Premier assistant de quoi ?

— De Steve Damsel.

— De qui ?...

— Mais... de... du réalisateur ! Ernest est le premier assistant de

réalisation. »

« Premier assistant..., pense le garçon. C'est mieux que second. Et réalisation... Est-ce que c'est mieux que production ? »

Dans le doute, il décide de s'asseoir et d'attendre.

Il est toujours assis, et il attend toujours, lorsqu'une Lancia rouge se gare devant la caravane, et que Vermeer et Marcello Mazzini en sortent pour se diriger sous la pluie vers les tours de la raffinerie.

Intelligence Information Agency
Bureau NY 112
De : Titan Trigger. À : George Livroski

Le 23 septembre 1980

Affaire GICH/PERS.

TOP SECRET INF. – PRIORITÉ 01 – TOP SECRET INF. – PRIORITÉ
01 À LIRE ET À DETRUIRE... À LIRE ET À DETRUIRE

ÉQUIPE GLAUCOS AU 01.01.1980 Origine : agent FD-Oméga bleu

PERMANENTS ADULTES :

Michael Aldous Thornback. « M.A.T. » réf. : GLCh/TH.

GLFin/TH. GLFd/01. GL/RS

Chef de projet. USA. – Dossier clos le 02.08.1980.

Elizabeth Maj'iam. « Bi » réf. : GLCh/EM. GL/RS

Assistante de M.A. Thornback. USA. – Dossier clos le 02.08.1980.

Charles Bind réf. : GLCh/CB. GL/RS

Architecte. GB. – Dossier clos le 02.08.1980.

Michel Bravo réf. : GLCh/MB. GL/RS Océanographe. F. – Dossier clos le 04.08.1980.

Caroline Wu-Ki réf. : GLCh/WK. GL/RS Pédopsychiatre. FIN. – Dossier clos le 12.08.1980.

Désirée Bonamant réf. : GLCh/DB. GL/RS

Spécialiste aquaculture. HAIT. – Dossier clos le 02.08.1980.

Donald Labrise réf. : GLCh/DL. GL/RS

Chef plongeur/Chef mécano. CAN. – Dossier clos le 02.08.1980.

Rutger Gross réf. : GLCh/RG. GL/RS

Biologiste. ALL. – Dossier clos le 05.08.1980.

Françoise Virion de La Batellerie réf. : GLCh/FVB. Neuropsychiatre.

F. – Dossier clos le 04.08.1980.

Mariam al-Naboulsi réf. : GLCh/MN. GL/RS Ingénieur. EG. – Dossier clos le 02.08.1980.

Arthur Bindenstein réf. : GLCh/AB. GL/RS

Biologiste. CH. – Dossier clos le 02.08.1980.

Chrissi Baren réf. : GLCh/CB. GL/RS Biogénéticienne. AUT. – Dossier clos le 02.08.1980.

Paul Water. « *Hawk Eye* » réf. : GLCh/PW. GL/RS Physiologiste. USA. – Dossier clos le 02.08.1980.

Franco Pazzelli réf. : GLCh/FP. GL/RS Ichtyologiste. IT. – Dossier clos le 02.08.1980.

Karl Bandar. « KIM » AGENT IIÀ code HE01 Physiologiste. Dossier IIÀ n° 72D5666

PERMANENTS ENFANTS :

Frankie réf. : GLCh/F. GLFin/F. GLFd/11. Code : GH1

Age estim. : 3 ans. – Dossier non clos

Tom réf. : GLCh/T. GLFin/T. GLFd/12. Code : GH2

Age estim. : 3 ans. – Dossier non clos

Sibel réf. : GLCh/S. GLFin/S. GLFd/13. Code : GHZ

Age estim. : 3 ans. – Dossier non clos

8 - Sirena Cippoli

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre, Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer, Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Baudelaire, *Chant d'automne*

JE n'aime plus les caméras, je n'aime plus les rôles qu'on me fait jouer, je n'aime plus les photographes, les interviews, je n'aime plus qu'on me reconnaisse dans la rue et je ne supporte plus qu'on m'aime. Je ne supporte plus ce pseudonyme stupide de Sirena, je ne me supporte plus, avec ou sans pseudonyme. J'ai horreur des tournages, des chambres d'hôtel, des caravanes et des maquilleuses. Je méprise Steve, le réalisateur, je déteste le premier assistant, ce faux-jeton d'Ernest et ses sourires de larbin, et je vomis tous les autres, en bloc. Je crève d'être seule parmi tous ces gens. Inutile, absurde, avec personne à qui parler, et juste le bruit des vagues, dans ma tête, qui ressemble au souvenir d'une vie que je n'aurais pas vécue.

« Un peu de déprime, peut-être, ma chérie ? » aurait dit papa Cippoli en souriant. Comme cette fois, il y a quatre ou cinq ans, où j'avais menacé de me jeter depuis le pont de l'autostrade s'il ne me disait pas la vérité à propos de ma naissance. « Un petit coup de déprime, ma chérie ? Il y a une solution, tu sais : arrête de penser à toi-même... La vie... » Il se tenait devant la porte, avec son affreux bleu de chauffe, et son sac de sport sur le dos, prêt à partir à l'usine. J'avais terminé la phrase à sa place, en hurlant : « La vie n'est vraiment compliquée que si on pense à soi. Dès qu'on s'intéresse aux autres, tout paraît simple... Je sais ! » En quoi cette phrase aurait-elle pu résoudre mon problème ? À l'époque, je n'y comprenais rien, et je le haïssais pour ça. Aujourd'hui j'ai compris ce qu'il voulait dire. Mais ça ne me sert toujours à rien. Je n'ai pas la légèreté qu'il faut pour m'oublier moi-même. Je suis lourde, lourde, engluée dans ma nostalgie comme une mouche dans un pot de confiture moisie.

« NOSTALGIE (du grec *nostos*, retour, et *algos*, douleur) : Tristesse vague causée par l'éloignement de son pays, de ce qu'on a connu, de son milieu. » Voilà ce que dit mon dictionnaire : la douleur d'un retour

impossible. C'est bien ainsi que je l'ai toujours senti. Mais retour à quoi ? Quel pays, quel milieu ? Un journaliste qui se prenait pour un écrivain a dit de moi, à propos de mon rôle dans *Dolfin Blues* : « Il y a dans ses yeux comme la vision infiniment triste d'un paradis perdu, un ailleurs impossible... » Je l'imagine, écrivant ça d'une main, cherchant ses mots, et pleurnichant de fierté devant sa propre diarrhée. Petit bonhomme... N'empêche qu'il avait vu juste : j'ai une zone avec les ailleurs impossibles.

À quatorze ans, j'ai cru que j'étais folle. Je n'avais pas d'amis, j'étais toujours seule. Je méprisais les adolescents de mon âge. Comment aurais-je pu m'intégrer ? Pour s'intégrer, il faut se reconnaître, ne serait-ce qu'un peu, dans l'image qu'on se fait des autres. Je n'avais aucune image des autres. Dans ma tête : moi, moi. Moi seule et des poissons. Malaise. J'ai demandé à voir la psychologue du Bureau d'aide sociale de papa Cippoli. C'était une vieille fille à chignon de cinquante ans, perdue dans ses propres problèmes existentiels. Je lui ai déballé tout ce que j'avais sur le cœur : mon ignorance au sujet de ma naissance, le bruit de la mer dans ma tête, le rêve des trois dauphins, ma solitude. Je lui ai dit que je pleurais devant les aquariums, que le seul endroit au monde où je me sentais en paix, c'était au fond d'une piscine, ou à trente mètres de profondeur, en mer. Je lui ai dit que vivre me paraissait sans intérêt. Que je me sentais comme une planche à la dérive, détachée d'un bateau dont j'avais oublié jusqu'au nom. Elle m'a fait passer des tests psychologiques, des tests de QI, des tests de culture générale, elle a étudié mes bulletins de notes, elle a téléphoné à mon père adoptif, à tous mes professeurs. Puis elle m'a convoquée de nouveau, elle m'a fait asseoir devant elle, m'a regardée longtemps. Elle m'a dit, en gros, qu'elle n'avait rien compris à mes angoisses et à mes rêves d'océan, mais que ça n'avait aucune importance parce que j'étais la personne la plus extraordinaire qu'elle avait jamais approchée. D'après elle, j'étais la quintessence de l'humanité, *mens sana in corpore sano*, une intelligence exceptionnelle dans un corps parfait. Elle est passée derrière moi et elle a commencé à me tripoter les cheveux. Et puis, elle a pleuré. J'étais furieuse, moi, j'attendais d'elle une clé, un truc pour avoir moins de mal à vivre, mais elle ne réussissait qu'à fondre en sanglots parce qu'elle pensait que j'étais quelque chose comme une œuvre d'art. « C'est le syndrome de Stendhal », disait-elle en souriant bêtement, entre deux crises de larmes, comme si c'était une excuse. Stendhal ou pas, elle était amoureuse de moi, tout bêtement. Juste avant que je claque la porte de son bureau, elle m'a expliqué que le sentiment de solitude et la peur de la folie étaient l'apanage de tous les esprits supérieurs.

Et débrouille-toi avec ça, ma fille... Heureusement que c'était une consultation gratuite.

Pourquoi j'ai décidé de faire du cinéma, juste après ça ? Comme pour le reste, sans doute : parce que c'était facile. Et aussi parce que j'avais l'impression que jouer m'aiderait à vivre. Etre quelqu'un de différent, le temps d'un film. Devenir un personnage inventé par un autre, dont toutes les actions, les peurs, les joies et le destin sont écrits noir sur blanc et répondent à une nécessité, au lieu de flotter dans cette liberté absurde qui me faisait comme un vêtement trop grand. Pour me faire engager la première fois, je me suis présentée aux essais dont j'avais lu l'annonce dans le journal, et j'ai fait à tous les membres de l'équipe – producteur, réalisateur et assistant – le coup du « regardez-moi au fond des yeux et aimez-moi ». Ils ont craqué. Ils m'ont aimée. Initialement, il n'y avait qu'un tout petit rôle de jeune fille dans *Prise de risques*, mais je les ai convaincus que réécrire le scénario en mon honneur était une bonne idée. Je me suis sentie presque bien, le temps de deux films. Tout nouveau tout beau, je jouais à séduire. Les hommes me vouaient une passion comique, les femmes verdissaient devant moi. Ecarte les jambes, ma fille, il en restera toujours quelque chose. Montre, montre tout, laisse tout espérer, mais ne donne rien. C'était ma devise. J'ai rendu malheureux tous ceux qui m'ont approchée. Comme les pierres. C'était une vengeance. Bref, je croyais avoir trouvé un endroit vivable. Et puis, en tournant *Dolfin Blues*, j'ai compris que je recommençais à avoir peur. Aujourd'hui, tout est comme avant. En pire, peut-être, à cause de toutes ces questions sans réponses qui s'accumulent.

On est à la moitié du film, et j'ai envie de hurler.

J'étais dans ma caravane quand Jack, le second assistant, est venu me dire que deux policiers voulaient me parler. Je les ai fait entrer. Ils se sont assis sur le canapé, tout intimidés et des étoiles plein les yeux, pendant que Pamela me coiffait. Victoires faciles. Sans intérêt, j'ai pensé. Il y avait un gros Italien chauve avec un visage de bébé suralimenté, de la police de Milan, et un moustachu grisonnant et fatigué qui venait de Rotterdam. C'est le Hollandais qui a fait tous les frais de la conversation. L'Italien était juste là pour décorer. D'abord il a voulu voir mon collier. Ça m'a fait drôle qu'il connaisse l'importance du collier, parce que je n'en avais jamais parlé à personne. Il n'y a que papa Cippoli qui sache à quel point il est précieux. Je l'ai laissé s'approcher et pencher sa grosse tête vers mes seins. Il était tout ému. « On dirait... On dirait une tête de dauphin, n'est-ce pas ? » a-t-il dit. Exact. C'est une tête de dauphin en platine. Alors il m'a raconté l'aventure qui lui était arrivée deux jours auparavant : comment il

avait été chargé par un assistant social, qui était en fait un espion, de retrouver et d'arrêter un gamin de mon âge prénommé Frankie, qui semblait doué de capacités que le flic qualifiait d'extraordinaires. En général, j'aime bien les histoires. Celle-là, je l'ai adorée. J'avais l'impression qu'elle sortait tout droit de mes rêves. Nous avons parlé pendant plus d'une demi-heure, et Pamela râlait parce qu'elle savait qu'elle se ferait incendier par Steve si je n'étais pas maquillée à temps. Il m'a répété toute la conversation qu'il avait eue avec les parents adoptifs de Frankie. Cette histoire du visiteur blond barbu nommé Thornback, qui avait donné de l'argent, proféré des menaces de mort et n'avait jamais reparu. Ça a fait comme un grand courant d'air dans ma tête et un trou dans mon ventre. Cette histoire, c'était la mienne aussi, chacun des mots du flic trouvait sa place dans le grand puzzle de mes souvenirs manquants, chaque détail était une de ces clés dont l'absence m'avait rendu la vie si pénible. J'en aurais pleuré, de toute cette vérité offerte d'un coup.

Le Hollandais – il s'appelait Vermeer, comme le peintre – m'a expliqué, pour finir, qu'il avait trouvé tout un stock de coupures de journaux consacrées à moi dans la chambre du garçon, et qu'il pensait qu'il était en route pour me rejoindre. Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine. « Il porte un collier qui ressemble beaucoup au vôtre, a-t-il poursuivi. Et il semble y être aussi attaché que vous. Sauf que le sien représente une queue de poisson... ou de dauphin. »

J'ai fait venir cette crevure d'Ernest pour lui demander si un garçon brun de quinze ou seize ans ne s'était pas présenté en demandant à me rencontrer. Il m'a répondu que non, avec son air mielleux habituel. Il tenait une feuille de papier pliée en quatre à la main. Il a prétendu être submergé de travail, et je l'ai laissé s'en aller en lui ordonnant de me prévenir aussitôt, si qui que ce soit se présentait. J'étais très en retard avec le maquillage, mais je m'en fichais. À cet instant, le film était le dernier de mes soucis. J'ai embrassé le vieux Vermeer qui en a rosi de plaisir. Je l'ai remercié et j'ai promis que je le tiendrais au courant. L'Italien, derrière, se trémoussait sur son coussin. Il a fini par m'avouer qu'il rêvait d'assister au tournage de la prochaine scène. Je les ai invités tous les deux à me rejoindre sur le plateau à quinze heures. Pour qu'ils ne soient pas refoulés, j'ai écrit un mot à l'attention de Jane, que je leur ai remis.

« Tenez. Vous montrerez ça à l'assistante, dans la caravane sur laquelle est écrit « Production ». En échange, ils vous donneront un laissez-passer. »

J'ai accompagné Vermeer jusqu'à la porte. Avant qu'il s'éloigne, je

lui ai encore dit :

« Ne m'appellez plus Sirena. Mon vrai prénom, c'est Sibel, d'accord ? »

Il m'a souri, avec son air de vieux phoque échoué, et, en le regardant s'éloigner sous la pluie, j'ai pensé que je l'aimais beaucoup. Presque autant, et de la même manière, que papa Cippoli. Ils sont du même genre, ces deux-là.

Le tournage a repris à treize heures, sous la pluie glacée. Je devais courir entre les tours de condensation rouillées, sur des plates-formes instables, habillée en esclave romaine, et faire semblant d'être poursuivie par l'âme damnée de Zohair, le Maître du Temps. Mon Dieu, que ce film est idiot ! Science-fiction américaine à grand spectacle pour spectateurs au cerveau liquéfié par la télé. Soixante-douze millions de dollars de budget pour une telle niaiserie, c'est à en pleurer... Mais mon agent avait réussi à me convaincre que ce serait le départ d'une carrière mondiale, et j'avais été trop faible pour lui dire zut. Il faisait un froid de canard, j'étais à moitié nue – comme d'habitude – dans ma toge en drap blanc, mes sandales de cuir glissaient sur le métal, et je manquais, à chaque passage, d'aller m'écraser douze mètres plus bas, au pied de la caméra. Après la quatorzième prise, on a fait une pause, pour changer d'axe. Je suis redescendue de mes hauteurs, trempée et frigorifiée. On m'a déshabillée, frictionnée, couverte d'un gros duvet, offert un thé brûlant. Protection de l'investissement. Pamela m'a sauté dessus avec ses pinceaux pour les raccords de maquillage.

C'est à ce moment que trois types se sont approchés, conduits jusqu'à moi par Ernest qui les traitait avec autant d'égards que s'ils avaient été des demi-dieux. Deux de ces types avaient de sales têtes. Ils étaient du genre qui marchent au pas de l'oie, et déguisés avec des costumes trois-pièces noirs comme en voit dans les mauvais films de gangsters. Le troisième était un vieux à l'air intelligent. Il s'est présenté sous le nom de George Livroski, en y ajoutant toutes sortes de titres universitaires, et se prétendait chargé de mission par le fonds d'études océanographiques de l'ONU, et par une dizaine d'associations liées à l'écologie et à la mer. « Mademoiselle, m'a-t-il dit en substance, nous savons que vous vous posez beaucoup de questions au sujet de votre naissance. Nous avons les réponses à ces questions, mais nous ne pourrons vous les donner qu'en confidence. » Bref, ils désiraient me voir seule. Ils voulaient aussi me présenter mon propre frère, qu'ils avaient retrouvé en France – un frère ? mon frère ? en France ? – et m'entretenir d'une Fondation Glaucos – jamais entendu parler – dont

j'étais prétendument héritière. Leur proposition était de celles qu'on ne refuse pas. Il me fallait savoir. La tête comme une cloche, je leur ai donc donné rendez-vous ici même, à minuit, juste après la fin du tournage.

À quinze heures tapantes, alors que j'étais en train de tourner la scène de ma mort – je meurs et je ressuscite deux fois, dans ce chef-d'œuvre –, les deux flics sont revenus. Ça tombait bien, j'avais des tas de choses à leur raconter. Ils amenaient avec eux un garçon brun avec une belle tête de brute, vêtu d'un pull beaucoup trop grand pour lui. Je me suis relevée de la mare de sang synthétique dans laquelle j'étais allongée, et j'ai couru vers eux sous les insultes de Steve qui en avalait son porte-voix de désespoir.

Intelligence Information Agency
Bureau NY 112
De : Titan Trigger À : G. Livroski

Le 23 décembre 1980

Affaire GICH/MB
TOP SECBETINF. – PRIORITÉ 01 – TOP SECRET INF.

Copie du journal de Michel Bravo (réf. : GLCh/MB). Page du 18.05.1980.

Vendredi. (Comme si les jours avaient une importance, ici...) J'en avais vraiment assez de passer mes journées à peaufiner les relevés du plateau pour Charles (qu'il aille au diable avec ses projets d'agrandissement !) et j'ai fait l'école buissonnière, en me laissant conduire par Frankie, Tom et Sibel jusqu'à la grotte de Pan. Les cinq dauphins nous accompagnaient. Soudain, alors que les enfants donnaient à manger à Biroute et Jobastre ou faisaient les clowns pour amuser Chams, j'ai vu la scène comme l'aurait sans doute vue un étranger, et j'ai compris tout ce qu'elle avait d'ahurissant, de miraculeux, et à quel point l'existence même de ces trois gamins nous vengeait de tous ceux qui nous avaient prédit un désastre. Ils étaient là, tout nus, par dix-sept mètres de fond, en apnée depuis plus de cinq minutes, ni inquiets ni désorientés, ne souffrant ni du froid ni de la profondeur. Plus heureux, sans doute, qu'aucun d'entre nous ne l'a jamais été – et pourtant j'en connais qui ont été des enfants gâtés. Mat, Mat, Mat, quelle incroyable réussite que la tienne ! Ils ont des murènes, des tortues et des mérous comme cousins, ils ont l'océan comme terrain de jeu. Ils communiquent sans parler, ils se font comprendre des dauphins, ils sont déjà meilleurs que le meilleur d'entre nous en apnée. Jusqu'où iront-ils ? [...]

Note : George. Le Pr Kravitz demande s'il sera autorisé à effectuer une biopsie sur l'un ou plusieurs des GH. Il pense qu'une modification importante de la cage thoracique, de la rate, et de l'appareil respiratoire dans son ensemble, ainsi qu'une production anormalement élevée de myoglobine sont peut-être responsables de ces performances. Je lui ai conseillé de ne pas vendre la peau de l'ours avant de... etc. Mais que pensez-vous de ses commentaires ?

9 - Deux sur trois

La science des océans n'est pas seulement un aliment pour notre curiosité, mais il est probable que l'avenir de la race humaine en dépend.

John Kennedy

MARCELLO MAZZINI ne sent pas la pluie, il ne sent pas le froid. Il traverse les flaques de boue sans même s'en rendre compte. Il est heureux comme un collégien amoureux. « Quelle fille ! répète-t-il. Quelle fille... Tu as vu ses yeux, Antoon ? et ses mains ? son sourire, et comment elle... *Porca miseria, è più bella dalla Madonna, sai !* Tu crois qu'elle est vierge ? » Vermeer allume une cigarette et se contente de sourire. Il se remémore les mots du réalisateur qu'il avait lus dans cet article, à Rotterdam : *une aura qui émane de tout son être*. « C'est tout à fait ça, pense-t-il avec étonnement, cette fille a une auréole autour de la tête. On ne la voit pas, on la sent. »

« Elle n'a que seize ans, Marcello, fait-il remarquer.

— Seize ans ?... Et alors ? Je pourrais l'épouser... Aïe aïe aïe. Une fille comme ça, je serais à ses pieds toute la journée... Je deviendrais gâteaux... Tu sais, comme le Pr Machin, dans *L'Ange bleu*. Waouaouhouhhh !

— T'es déjà gâteaux... C'est pas « Machin », c'est « Unrat », et c'est pas « waouaouh ! », c'est « Kikeriki ! ».

— Ah ? Oui... Kikeriki...

— Et puis, pourquoi voudrais-tu qu'elle épouse un type comme toi ? Par pitié ? »

Ils sont parvenus devant la porte de la caravane de la production. Le Hollandais frappe et entre, alors que Marcello enchaîne : « Pourquoi ? Mais parce que... »

Il ne dit pas un mot de plus. Vermeer s'est arrêté soudain et il regarde un point invisible à l'intérieur de la caravane en s'écriant : « Frankie ! »

Frankie en avait plus qu'assez d'attendre sans que personne ne daigne le tenir au courant. Il s'était approché du bureau de l'assistante à lunettes. Les deux mains posées sur ses précieux dossiers, il la couvait d'un regard méchant et s'apprêtait à lui demander des comptes, lorsque la porte s'ouvrit dans son dos. « C'est peut-être le premier assistant de réalisation qui revient », pense-t-il en se retournant. Lorsqu'il voit entrer Vermeer, suivi d'un chauve joufflu, tout d'abord il ne le reconnaît pas. Il s'apprête à détourner le regard lorsqu'il entend appeler son nom.

Cette voix le secoue comme une décharge électrique. Elle fait revenir en lui, brutalement, le souvenir de la bagarre au club de eu, et celui de la poursuite sur le port. « Le flic ! comprend-il. Il m'a suivi jusqu'ici ! » Déjà, ses yeux cherchent une issue. Mais la caravane n'a qu'une seule porte et les fenêtres ne s'ouvrent pas. Coincé ! Comme toujours, dans les situations d'urgence, Frankie réagit d'instinct. Il saute par-dessus le bureau, extrait l'assistante de son siège en la saisissant par le cou, la serre contre lui en l'étranglant à moitié. Il s'empare de la paire de ciseaux posée au-dessus d'un tas de coupures et, la tenant comme un poignard, en menace la gorge de la fille qui pousse un miaulement de panique.

« Laissez-moi sortir ! » crie-t-il.

Un technicien, qui se trouvait près de la photocopieuse, essaie d'intervenir. Il se précipite vers le garçon. Mais Frankie, d'un coup de pied, projette le bureau vers lui. Le type, fauché dans son élan, s'étale sur le plancher. Il reçoit l'ordinateur et son écran sur la nuque, et s'enfuit en rampant dans un coin. Dans la caravane, le silence s'est fait. Chacun retient son souffle.

« Dégagez la porte ! » ordonne Frankie.

Vermeer regarde la pointe des ciseaux qui a fait jaillir une goutte de sang sous la glotte affolée de la jeune femme. La stupéfaction le laisse sans réaction. Il bredouille quelques mots d'apaisement tout en obéissant et en libérant la porte, suivi par Marcello.

Frankie rejoint la sortie, en portant la fille par le cou, comme une marionnette cassée. L'assistante gémit faiblement, ses jambes battent mollement dans le vide. Il descend les quelques marches vers l'extérieur, puis commence à s'éloigner à reculons.

« Frankie ! appelle Vermeer. Arrête ! »

Le garçon s'éloigne toujours vers l'avenue proche. Autour de lui,

quelques machinos ont stoppé leur travail et regardent la scène, perplexes. Ils ne comprennent pas ce qui se passe. Est-ce la répétition d'une séquence du film ou doivent-ils intervenir ?

« Arrête ! Je ne te veux pas de mal. Au contraire ! »

Frankie dévisage tour à tour tous les hommes présents, comme autant d'adversaires potentiels. Il mesure du regard la distance qui le sépare encore de la grille. Contre lui, le corps de l'assistante est aussi inerte que celui d'une poupée de chiffon.

« Je suis là pour te protéger ! poursuit Vermeer. Van Hess a été assassiné, tu es en danger ! »

Le garçon s'est arrêté. Il fixe le policier avec méfiance et un intérêt nouveau.

« C'est quoi, cette fable ?

— C'est la vérité. Je me suis fait avoir par Van Hess. Il a fourni des faux papiers à Bontawee et Kanokporn... Van Hess était un agent secret, Frankie ! Arrête ! »

Frankie desserre son étreinte autour du cou de la fille et écarte les ciseaux de sa gorge.

« Vous avez vu Bontawee et Kanokporn ?

— Oui. Ils vont bien, ils sont libres. Ils m'ont tout raconté sur toi, Frankie. Je connais ton histoire... »

Le garçon lâche l'assistante qui s'écroule, sans forces, au milieu d'une flaque de boue et demeure allongée à ses pieds, essayant de se faire oublier.

« Van Hess est mort ?

— Une balle dans la tête.

— Comment vous m'avez retrouvé ?

— Les coupures de presse, sous ton lit.

— Qu'est-ce que vous savez sur moi ? »

Vermeer désigne la jeune femme couchée dans la boue d'un hochement de menton. « Pas ici, Frankie... », dit-il.

Frankie baisse les yeux vers ses pieds et semble soudain se souvenir de l'existence de la fille. « Ah oui, fait-il. C'est vrai. » Il s'agenouille, l'attrape sous les aisselles et la redresse, comme s'il s'agissait d'un simple pot de fleurs renversé. Il lui rend ses ciseaux.

L'assistante de production s'appuie sur l'épaule du garçon pour soutenir ses jambes flageolantes. Le devant de sa robe, de ses collants et de son petit pull blanc est maculé de boue. Elle se masse le cou, pose sur son tortionnaire, puis sur le policier, un regard parfaitement ahuri.

« Vous n'avez plus besoin de moi ? » demande-t-elle d'une voix cassée et hésitante.

Frankie et Marcello mangent comme quatre. Le garçon et l'italien en sont à leur deuxième assiette de tagliatelles, tandis que Vermeer n'a qu'à peine entamé sa salade. Frankie a une façon très personnelle de se servir de ses couverts : il utilise deux fourchettes, qu'il tient à l'envers, manche en avant, comme des baguettes, et il s'aide fréquemment avec les doigts.

« Combien de langues parles-tu ? » s'enquiert Mazzini, la bouche pleine.

Frankie termine son assiette, s'essuie la bouche avec le revers de la nappe et compte sur ses doigts.

« Euh... Thaï, néerlandais, anglais. Trois bien... Et j'en comprends plusieurs autres... français, italien, un peu... allemand, pas mal.

— Comment se fait-il que tu en connaisses autant ? demande Vermeer.

— Ben... Je parle thaï avec mes parents adoptifs, j'ai appris l'anglais dans la rue, avec les touristes, et puis en jouant avec les Américains.

— Poker ? »

Le garçon a une moue méprisante.

« Poker, backgammon, bras de fer... Tout ce qu'ils veulent. De toute façon, je gagne... Et les autres langues... je sais pas. Je suis intelligent, quoi... » Il jette un œil intéressé vers l'assiette du Hollandais. « ... Euh... vous finissez pas votre salade ? Parce que moi... »

Vermeer lui tend son assiette avec un sourire.

« C'est pas grave, Antoon, dit Mazzini, tu te rattraperas sur la mousse au chocolat. Elle est terrible, dans ce restaurant...

— Mousse au chocolat ? C'est quoi ? demande Frankie, intéressé.

— *Mamma mia...* »

Vermeer a posé une pile de livres devant lui. « Van Hess a dit que tu étais le résultat d'une expérience, Frankie. J'ai feuilleté tout ça pour essayer de comprendre de quel genre d'expérience il pouvait s'agir. On parle d'athlètes élevés aux hormones, là-dedans, d'anabolisants, de toutes sortes d'expériences avec des produits chimiques. Dans celui-là, il est question de génétique, bébés-éprouvette, chromosomes, eugénisme et sélection artificielle... Ça te dit quelque chose ?

— Non.

— Moi non plus... Dans ce bouquin-là *The Sea Encyclopaedia*, j'ai trouvé la biographie de Thornback. Je te la lis ?

— Ouais.

— Alors... *Thornback... Michael Aldous... Biologiste et ichtyologiste américain. 1927-1980. Né à Manado, Indonésie. Etudes à l'université de... je passe... se spécialise dans l'habitat sous-marin et les techniques naturelles de plongée. Participe, aux côtés du commandant Cousteau, à l'opération Précontinent II et, avec le Pr Wilmens, à la première campagne de recensement des cétacés. Développe, en 72, le gilet stabilisateur et le direct system, encore utilisés aujourd'hui... Euh... des tas de brevets à son nom... Inventeur du premier calculateur de saturation multi-tissus. Crée la société Deep wave Inc, ainsi que la chaîne d'hôtels sous-marins Dolphin Resort. Humaniste et milliardaire, il investit ses revenus commerciaux et sa fortune personnelle dans un projet de village sous-marin en eaux tropicales. M.A. Thornback meurt à l'âge de 53 ans, dans un accident d'avion aux causes encore indéterminées, alors qu'il s'apprêtait à donner une série de conférences de presse... Voilà. C'est tout. Ton commentaire ? »*

Frankie hésite, les deux fourchettes en l'air. Puis affirme :

« Ce type, c'est comme mon père.

— Tu t'en souviens ?

— Non. Que dalle. Ma télé est en panne... Mais c'est bien lui qui

m'a élevé. Comment je peux vous expliquer... ? Des fois, vous ne pouvez pas vous souvenir d'un nom, mais si on le prononce devant vous, vous le reconnaissez. Oui ? Là, c'est pareil. Tout ce qui est écrit là-dedans, je le savais déjà.

— Quand Thornback t'a confié à Bontawee et Kanokporn, tu avais trois ans. Où étais-tu, entre zéro et trois ans ? »

Frankie a cessé de manger. Il reste songeur, les yeux dans le vague.

« Il paraît que j'ai seize ans, dit-il enfin, en fixant le policier avec un air grave. Ben, j'ai passé toute ma vie à me poser cette question... Je pensais que vous aviez une réponse.

— J'ai vu tes peintures, que Van Hess avait emportées. Qu'est-ce qu'elles représentent ?

— La mer. C'est des peintures de même... C'est nul.

— Pourquoi la mer ?

— Parce que c'est là que j'étais, entre zéro et trois ans. Ne me demandez pas pourquoi ni comment je le sais... J'ai pas de souvenirs précis... Mais j'étais dans la flotte. Et j'en suis jamais vraiment sorti... Vous savez combien de temps je tiens sans respirer ?

— Non.

— Huit minutes trente. En marchant. Le record du monde est de cinq minutes trente, au fond d'une piscine. Et encore, le type était immobile. Je fais trois minutes de mieux, en mouvement.

— Mais c'est impossible ! intervient Vermeer. Les cellules nerveuses meurent, si elles ne sont plus oxygénées pendant sept minutes !

— Hé, ho ! je suis pas bête, hein... j'ai lu des bouquins, moi aussi. J'ai réfléchi... Comment font les dauphins, à votre avis ? »

Mazzini ouvre des yeux ronds.

« Les dauphins ? Les... ? Mais c'est des poissons ! Ils respirent de l'eau, eux...

— Non. Pas les dauphins, ni les baleines. C'est des cétacés. Des mammifères, comme vous... » Il hésite. « Enfin, vous, je suis pas sûr... Comme moi, en tout cas. Ils retiennent leur respiration. Les tortues aussi, le font...

Et les nasiques, les castors, les iguanes... Le cachalot tient une heure et quart en plongée. Il a pas de problèmes avec son cerveau. Les dauphins tiennent seulement un quart d'heure. Je suis sûr qu'avec un peu d'entraînement, je pourrais faire aussi bien qu'eux... Surtout si l'eau est froide. Vous vous souvenez, quand j'ai plongé dans le port ?... »

Vermeer hoche la tête. Il n'est pas près d'oublier ce moment-là...

« ... L'eau devait être à un ou deux degrés. Pas plus. Et dans mon ventre, là... (il montre son plexus solaire)..., ça m'a fait comme une contraction. Ça me fait ça à chaque fois, et il paraît que c'est le même truc chez les cétacés. C'est le sang qui arrête de circuler dans les boyaux, dans les muscles, et dans les morceaux qui ne servent à rien, de façon à pouvoir rester dans le cerveau et les endroits importants. Ça porte un nom savant, mais je m'en fous, des noms... En plus, mon cœur ralentit. Je peux le faire ralentir quand je veux... Maintenant, si vous voulez ; c'est facile. »

Il a soulevé son gros pull et pris la main de Mazzini pour la poser contre sa poitrine. L'Italien la retire comme s'il avait été brûlé.

« Non, non, fais pas ça, c'est dangereux ! »

Frankie hausse les épaules. Il finit sa salade.

« Je connais plein d'autres trucs dont vous n'avez pas idée... Je peux voir les gens sans ouvrir les yeux, comme les dauphins. C'est pour ça que je vous dis que je viens de la mer... D'ailleurs, Thornback, il a fait un village sous-marin, non ?...

— C'est ce qui est écrit dans le bouquin, en tout cas...

— Ça doit être ça... Peut-être que j'étais dans un village sous-marin... Un truc expérimental... J'ai jamais vu un dauphin de ma vie... en vrai, je veux dire. Alors, comment vous expliquez que j'en rêve toutes les nuits ?

Je leur parle, dans mes rêves. Et je peux vous raconter quelle impression ça fait quand on les caresse, et aussi ce qu'il faut faire pour ne pas les mettre en colère. Je sais aussi chanter comme eux... Je peux vous dire que les raies mantas déteignent. Ouais... Quand on les touche, on a les mains noires. Comment je le saurais ? Hein ? C'est pas écrit dans les livres, ça... »

Il se tait, repousse son assiette, hésite, puis demande : « J'aimerais bien goûter la mousse au chocolat, maintenant... »

Il examine les expressions surprises des deux policiers et se prend sur leurs sentiments.

« Vous en faites pas, poursuit-il. C'est moi qui paie... » Il pose un gros paquet de dollars sur la table. Mazzini éclate de rire.

Ils se présentent à l'usine à quinze heures, comme prévu. Un assistant muni d'un talkie-walkie les conduit, à travers un dédale de tuyauteries et de réservoirs rouillés, jusqu'au lieu du tournage, violemment éclairé par une série de HMI montés sur des plates-formes mobiles. Ils se fraient en silence un passage jusqu'au centre de l'action. Là, entourée par une trentaine de personnes, techniciens, comédiens et assistants, Sirena est allongée sur un podium métallique surélevé. Elle a une pose étrange, les jambes et les bras tordus dans un mouvement anormal, comme si elle venait de tomber de très haut. Sa tête et son torse baignent dans ce qui ressemble à une mare de sang liquide. Un type, vêtu d'une combinaison de métal brillant, est debout près d'elle. Il porte une arme automatique à l'épaule. Il a posé sa botte droite sur la hanche de la jeune fille et il semble qu'il s'apprête à la retourner d'un coup de pied, comme le ferait un chasseur avec une proie abattue. Frankie s'arrête, stupéfait.

« Mais... Elle est morte ! dit-il.

— Mais non, explique Vermeer. C'est du cinéma. Ils tournent un film.

— Ah ouais... Un film... C'est ça... » Il semble à moitié rassuré seulement.

« Tu n'es jamais allé au cinéma ?

— Euh... Non... Mais je sais ce que c'est. »

Lorsque Sibel les aperçoit, elle se redresse, appuyée sur un bras, et écarte de la main le type armé debout près d'elle. Ses cheveux et le haut de sa tige sont couverts de peinture rouge. Toute une moitié de son visage est déformée par un maquillage sanglant. Mais rien ne parviendrait à l'enlaidir. Elle se lève, descend de son estrade et marche vers eux, comme une morte ressuscitée, sans prêter attention aux ordres furieux que lui lance le réalisateur assis en haut de la grue.

Elle s'arrête devant Frankie et le détaille en silence. Elle plonge sa main dans le pull du garçon et en extrait le pendentif en forme de queue de dauphin. Frankie la laisse faire, puis il s'empare à son tour du collier de la jeune fille pour mieux le voir.

« Alors c'est toi... ? dit Sibel.

— Ouais... » Frankie retient son souffle. « Le dauphin noir... c'est moi. Ça faisait longtemps, hein ?

— On est trois dauphins, poursuit Sibel comme si elle tentait de se remémorer un rêve fragile. Un noir, un gris...

— C'est toi, le gris.

— Oui. Je savais ça aussi... Et puis un blanc...

— C'est toujours toi qui nages devant.

— Et toi derrière. C'est toi le plus fort. C'est toi qui donnes le rythme...

— Il y a une île.

— Oui.

— Une maison sous la mer...

— ... qui fait de la lumière...

— Il y a des tortues et des dauphins...

— Et on dort près des tortues...

— Une nuit, on va les voir. Les œufs ont éclos. Il y a des milliers de bébés tortues sur la plage... »

Dans leur dos, Steve Damsel, le réalisateur, descendu de son perchoir, s'est approché en courant, suivi par la scripte et toute une escouade de courtisans. Il pose sa main sur l'épaule de Sibel.

« Hé, oh, Sirena ! Tu sais qu'on essaie de tourner un film, nous ?... Alors tu nous excuses, toi et tes amis, mais... »

Sibel s'est retournée vers lui, en pivotant sur elle-même, avec une lenteur qui fait ressembler son mouvement à un effet de ralenti. Elle prend dans la sienne la main que Steve avait posée sur son épaule et la serre de toutes ses forces. Le réalisateur hoquette, essaie de libérer sa main, bégaye une supplique. Son visage se tord sous l'effet de la peur. Il pose un genou à terre. Sibel serre encore sa prise. Elle assassine le type de son regard le plus haineux et le lâche juste avant qu'il ne s'effondre.

« Tu nous fous la paix, Steve ! dit-elle, et ces mots, sortis de sa bouche, sont chargés d'un tel mépris qu'on dirait un flot de vomi. Vous aussi, vous vous taisez ! Ce garçon-là, c'est mon frère ! »

Une rumeur étouffée parcourt l'assistance. Son frère ? Ça alors ! Mais personne ne savait que Sirena avait un frère... Il faudrait faire venir les journalistes...

Sibel se détourne d'eux. Elle fait à nouveau face à Frankie, et son visage redevient subitement d'une grande douceur. Elle s'avance vers son frère. Un pas, un autre pas. Puis elle demeure immobile, grave et droite, pareille à une cariatide dans sa toge blanche, les bras le long du corps, et comme privée de forces. Frankie s'avance aussi. Le silence, tout autour, est devenu parfait. Les deux adolescents se tiennent un moment accrochés par les yeux.

Incrédules. Épuisés. Puis ils tombent dans les bras l'un de l'autre, s'écrasent l'un contre l'autre, se serrent à s'en faire mal, comme s'ils voulaient ne plus faire qu'un et effacer, en une seule étreinte, treize années de solitude. Sibel pousse un cri, comme une longue plainte douloureuse. Elle pleure.

Vermeer en a la chair de poule.

Elle les conduit dans sa caravane, les fait asseoir près d'elle et leur raconte la visite que lui ont rendue Livroski et les deux hommes en noir. Ils réfléchissent longtemps, essayant de mettre bout à bout les pièces du puzzle que le hasard leur a distribuées. Vermeer s'oppose d'abord à ce que Sibel rencontre ces hommes. Ce sont peut-être eux qui ont abattu Van Hess. Comment savent-ils tout ce qu'ils savent ? Que cherchent-ils ? Pourquoi tant de secret ?

« C'est un piège, Sibel. Laissez Marcello prévenir la police italienne. »

Sibel refuse. Apparemment, Ernest connaît bien ces hommes. Il est peut-être leur complice. Dans ce cas, si la police italienne venait se cacher ici, ils le sauraient aussitôt. Elle ne veut pas gaspiller une occasion d'apprendre la vérité.

*

Il y a un avion qui se pose sur la mer. Un homme en sort, qui a un bandeau autour des yeux. On lui enlève le bandeau. Les yeux de l'homme sont gris, très pâles. Dans la tête de cet homme, il y a des zones glaciales, comme des plaques d'acier couvertes de givre. L'homme est venu faire du

mal. Pourtant, on lui donne un masque et une bouteille d'air. L'homme est vieux, mais il sait bien utiliser le matériel. Il nage bien.

Il y a deux hommes à présent. Le vieux aux yeux gris et un barbu blond. Ils se font face. Le barbu blond est l'homme le plus important du monde. Je l'aime, je l'aime tellement... Il rit souvent, et dans sa tête, ça fait des vagues. L'homme blond est comme un vieux dauphin un peu fou. Il fait le bien. Par les fenêtres, au-dehors, on voit des poissons qui dansent.

Les deux hommes se font face, celui qui a des plaques d'acier dans la tête et le blond qui fait le bien. Ils crient. Ils s'insultent, ils se menacent. Je ne devrais pas être là, j'ai désobéi, je me cache. Oh, il se passe des choses tellement graves, mais je n'y comprends rien. Je suis si petit... Je n'ai pas l'habitude de la colère. J'ai peur. Le vieux monsieur voudrait nous voir morts, tous. Il le crie, très fort. Il veut notre mort. Notre sang mêlé à l'eau.

On lui a remis son bandeau pour cacher ses yeux gris, et il s'envole. Je pleure en regardant l'avion. J'ai compris que même le rire de l'homme blond ne pourrait pas empêcher que nous mourions tous.

10 - La révélation

Lorsqu'un enfant pleure, sa mère ne pense pas, parfois, à l'immerger. Alors que dans l'eau, il se sent mieux.

I. Tcharkovski

ON ne peut pas laisser Tom seul dans sa chambre, professeur. Il me fait peur. Dès qu'il se trouve seul un instant, il s'auto-hypnotise et se met en apnée.

— Il a toujours fait ça ?

— Il le faisait la nuit. Mais depuis la séance à la piscine, c'est sans arrêt. On dirait... on dirait qu'il cherche à mourir. »

C'est comme dans les contes pour enfants : le secret est dans un coffre dont la clé se trouve au fond du puits, très loin dans le noir, sous la terre humide où grouillent les serpents, les crapauds et toutes sortes d'animaux gluants à la chair blanche. La clé est au fond du puits, et pour la trouver il faut descendre. Car c'est un monde à l'envers. Plus on va profond, plus on s'élève. Celui qui atteint le fond du trou devient un oiseau blanc.

« Au bout de combien de temps un chat meurt-il, si on l'empêche de rêver ? se demande Tom. Un jour, deux, trois ? » Il se souvient d'avoir lu un article à ce sujet dans l'encyclopédie, mais il a oublié les chiffres. Il n'aime pas les chiffres. Ce qui compte, c'est la douleur. Pauvre chat... Michèle est méchante. Si elle avait un chat, elle le tuerait sûrement. Michèle ne veut pas que Tom rêve.

« Je me souviens qu'Ibrahim et Nagwa étaient partis pour quelques jours en éteignant le frigo du restaurant qui était rempli de viande. Lorsqu'ils sont revenus, il y avait un jus noir qui coulait sous la porte du frigo. Le jus noir de la viande pourrie. J'ai vu les rêves du roux alors qu'il dormait sur le fauteuil, son pistolet sur les genoux. Ils étaient comme le jus noir du frigo d'Ibrahim, et ils coulaient vers moi. J'ai eu très peur. »

« J'ai pris l'avion trois fois. Une fois hier, avec Michèle et les trois

hommes. Une fois quand j'étais petit, pour aller du Caire à Paris, avec Nagwa et Ibrahim. Quelle était la troisième fois ? »

« Snou... ? Chnou ?... »

« C'est un point que j'ai trouvé. Juste à la base de ma colonne vertébrale. Je l'imagine comme une petite étoile, qui projette des rayons dans tout mon corps. Si je pense très fort à ce point, je peux me transporter tout entier dedans. Alors je m'endors. C'est très pratique. Je crois que je parviendrais même à le faire debout, sans qu'ils s'en aperçoivent. Mais la plongée est longue, jusqu'aux racines de l'île. Il faudrait juste que je trouve le temps. Cette nuit, peut-être... »

« Pourquoi Milan, George ?

— Ils sont trois enfants, docteur Conrad. Trois enfants comme Tom. Je veux les retrouver tous les trois. L'un de ces enfants est une fille. Elle se trouve ici, à Milan.

— Et Trigger ?

— Trigger veut les retrouver aussi... pour d'autres raisons. C'est une vieille affaire. Un vieil échec, pour lui comme pour moi. »

« “Echec et mat... Mat...”... “Mat ne connaît pas l'échec...” Quelqu'un a dit ça, un jour, et quelqu'un d'autre a ri en entendant ça. Mais qui, et qui ? »

« Snouch. »

« C'est la deuxième fois que je l'entends parler, George. Il était là, assis par terre, les yeux absents, et il a dit : “Snouch.” »

— Snouch ?

— Oui... J'ai peur, professeur, je crois que Tom s'éloigne. Il est déjà ailleurs. Je ne suis même pas sûre qu'il nous entende.

— Snouch est le nom d'une chienne qu'il avait quand il était petit... Il est peut-être en train de rattraper le temps perdu, Michèle.

— Je ne comprends pas...

— Vous comprendrez... Mais nous avons rendez-vous avec la fille. Voici notre adresse, au cas où vous auriez besoin de nous joindre cette nuit. C'est un plateau de cinéma. Vous demandez Ernest, l'assistant. Il travaille pour nous. »

Ils sont quatre dans la Mercedes noire aux vitres fumées. Hans et le chauffeur sont à l'avant. Livroski et Trigger à l'arrière. Hans, Trigger et le chauffeur enclenchent un chargeur plein dans leurs armes.

« Je n'approuve pas vos méthodes », dit Livroski.

Trigger fait jouer deux fois le cran de sûreté de son automatique, avant de le ranger dans le holster qu'il porte sous sa veste.

« Nous nous passerons de votre approbation, répond-il.

— Non. Cette affaire peut se régler autrement. Laissez-moi un peu de temps.

— Du temps ? » Trigger a un sourire méprisant. « Voilà treize ans que vous avez dit ça la dernière fois. Et la maison mère vote son budget dans une semaine. Désolé, George, ce n'est plus une course de fond, c'est un cent mètres haies. Pas de médailles pour les perdants. »

Livroski regarde les hautes tours éclairées des anciens condensateurs. Quelques techniciens finissent d'emballer leur matériel pour la nuit. Certains jettent des regards discrets à la Mercedes. Les lumières brillent encore dans la caravane de production. Il est bientôt minuit et le tournage se termine.

« Vous voulez Ersatz ? dit Livroski en se retournant. Vous aurez Ersatz. Mais laissez-moi me charger de la fille. Sa collaboration...

— On a déjà GH2 et son... collier. Comment appelez-vous ça ? Son *sumbolon*... Ernest nous a remis la photocopie de celui de GH1. Le code est tout à fait lisible et nous nous en contenterons, si nous ne pouvons pas faire autrement. La seule chose qui nous manque, c'est le collier de GH3. Sa collaboration ne fait pas partie du contrat.

— C'est injuste, Titan. »

Trigger éclate de rire. « Injuste ? Définissez...

— Injuste et stupide. Vous gaspillez du matériel humain.

— George... » Trigger ne semble plus disposé à discuter. « Nous appliquerons le plan prévu. Vous disposerez d'un quart d'heure, comme convenu. Si au bout de ce quart d'heure vous n'êtes parvenu à rien, alors ce sera au tour de Hans, d'Ernest, et de... Quel est votre nom ? demande-t-il au chauffeur.

— Ricardo, monsieur.

— ... et de Ricardo d'intervenir. *No comment.* »

« Un quart d'heure..., pense le vieil homme. Il me faudrait un mois... »

Ernest s'est approché dans la nuit, d'une démarche inquiète. Il se penche sur les parois opaques du véhicule, sa main en visière, incapable d'en distinguer les occupants. Il sursaute lorsque la vitre arrière gauche s'ouvre électriquement, et se fige dans une pose obséquieuse en reconnaissant son interlocuteur.

« Colonel Trig... euh. Bonsoir, messieurs.

— Alors ?

— Sirena refuse de vous rejoindre dans la voiture, monsieur.

— Dans sa caravane, alors ?

— Non plus... Elle vous attend sur le plateau.

— Seule ?

— Non... Je lui ai demandé d'être seule, mais elle a refusé. Il y a... euh... GH1 et les deux policiers dont je vous ai parlé, avec elle... Et...

— Et ?

— Ils ont caché un cameraman, monsieur. À l'écart... pour filmer la rencontre... Voulez-vous que j'annule ? »

Trigger réfléchit un instant, échange un regard avec Livroski. Il enfle une paire de gants de cuir noir.

« Non. L'avion n'attendra pas. Dites-leur que nous arrivons... Vous avez une arme, Ernest ? »

L'assistant fait un pas en arrière.

« Une arme ? Oh non, je ne saurais pas...

— Donnez-lui une arme, Hans... Et ne faites pas cette tête, Ernest... Ne nous décevez pas... »

Deux projecteurs de mille watts sont restés allumés dans le décor, et dessinent un large rond de lumière blanche sur le sol huileux, au centre d'une forêt irréaliste de pipelines rouillés. La masse imprécise des tuyaux entrelacés forme un long couloir de viscères métalliques qui se

referme sur le ciel comme le plafond d'un temple barbare. Sibel et Frankie sont assis, au centre du rond de lumière, sur des fauteuils de bois et de toile. Derrière eux, légèrement dans l'ombre, se tiennent Vermeer et Mazzini. Vermeer fume une cigarette. Devant les deux adolescents se trouve un unique fauteuil vide au dos duquel on peut lire le mot « *Director* ».

Livroski jette un coup d'œil au décor et entre dans le rond de lumière.

« Vous avez le goût de la mise en scène, dit-il en souriant. Ce fauteuil m'est destiné ?

— Un instant. »

Trigger, à son tour, a fait un pas dans la lumière. Il lève le visage en protégeant son regard de l'éblouissement avec son bras.

« Astucieux, dit-il. Mais classique. Vous dites au guignol qui se cache là-haut, derrière les projecteurs, de descendre avec sa caméra. Nous ne sommes pas venus pour une interview. Excusez-moi, mademoiselle... »

Il marche à présent vers Sibel.

« Veuillez vous lever. »

Sibel échange un regard avec Frankie, puis avec Livroski.

« C'est monsieur... Walter. Il est chargé de ma sécurité. Je vous demande de le laisser faire. »

Sibel se lève.

« Ecartez les bras, s'il vous plaît. »

Sibel obtempère en silence. Trigger promène ses deux mains le long de son corps, pour la fouiller. En examinant l'échancrure de son bustier, il y découvre, à côté du collier, un petit micro-cravate dont le fil va se perdre sous le vêtement. Il regarde le collier, sourit imperceptiblement, puis il s'empare du micro, tire d'un coup sec, casse le fil et laisse tomber le micro sur le sol. Il procède ensuite de la même manière avec Frankie, sans trouver de micro sur lui. Apparemment satisfait, il va se placer dans un coin d'ombre, en compagnie de Hans, d'Ernest et du chauffeur.

Livroski toussote, puis explique :

« Désolés... Nous devons prendre des précautions, n'est-ce pas... Je suis chargé de dossiers sensibles. »

Face à lui, les deux adolescents se taisent. Frankie allonge nonchalamment les jambes, s'étire et bâille bruyamment.

« Je suis très heureux que vous ayez pu nous rejoindre, Frankie, poursuit le vieil homme. Ce que j'ai à dire s'adresse également à vous... Avez-vous entendu parler de Glaucos ?

— Oui, répond le garçon. J'ai lu ça quelque part... dans un bouquin sur la plongée... C'est un berger... grec, non ?... qui s'est transformé en poisson après avoir mangé une herbe... À mon avis, il l'avait fumée, plutôt... » Il rit.

« Non. Pas un berger. C'était un fils de Poséidon. Pline raconte qu'il est devenu immortel après avoir mangé une herbe qui avait été plantée lors de l'âge d'or. Il a alors plongé dans la mer. Il y vit toujours, selon la légende, quelque part au large de l'île de Délos. Il est célèbre pour ses aventures amoureuses, et il vient chaque année dans les ports de Grèce faire des oracles aux pêcheurs...

— En quoi ça nous concerne ? demande Sibel.

— Glaucos, c'est aussi le nom du village sous-marin dans lequel vous êtes nés tous les deux. »

Derrière Livroski, en partie masqués par l'ombre d'une grosse conduite, Hans, Trigger et le chauffeur commencent un lent mouvement tournant qui les rapproche des deux adolescents. Vermeer perçoit leur déplacement. Il écrase sa cigarette et tape sur l'épaule de Mazzini en les lui désignant du menton.

Frankie s'est redressé sur son fauteuil, il ne rit plus. Sibel paraît rêveuse.

« Un village sous-marin ? C'était ça, alors...

— Un truc comme celui que Cousteau avait essayé en mer Rouge ? demande Frankie.

— Mieux. Beaucoup mieux. C'était une structure permanente et confortable, installée entre la surface et douze mètres de profondeur. Un village en dur avec des habitations individuelles pour chacun, et des locaux collectifs. Je vous en montrerai des photos... Le... l'initiateur... le cerveau, le créateur et le responsable de ce village s'appelait Michael Aldous Thornback. Il était mon ami. »

La chambre d'hôtel est plongée dans la pénombre. La télévision, allumée près de la fenêtre, colore les murs et le plafond d'un camaïeu de bleus. Michèle sort de la salle de bains, s'arrête et regarde la lumière qui danse dans la pièce. « On se croirait dans un aquarium », pense-t-elle. Elle allume les deux lampes de chevet et vient s'asseoir près de Tom, sur le tapis devant l'écran. Elle tient deux gélules dans sa main droite et un verre d'eau dans la gauche.

« Ce sont des somnifères, Tom, dit-elle. Je ne veux pas t'empêcher de dormir, je voudrais seulement être sûre que tu ne rêves pas. Tu me comprends ? J'ai peur pour toi. Je crois que tes rêves sont dangereux. »

« Je connais le vieil homme aux yeux gris. Les yeux gris... J'étais petit et des poissons dansaient derrière les fenêtres. Il est avec celui dont les rêves sont comme le jus noir du frigo d'Ibrahim... Et l'autre homme, celui qui ne s'est jamais approché de moi. Tous les trois, c'est notre mort qu'ils veulent. Il a regardé mon collier, avec ses yeux gris. Il m'a dit : « Ça représente la nageoire dorsale et les deux nageoires latérales d'un dauphin, n'est-ce pas ? » Puis il a souri en lisant la lettre et les chiffres qui sont écrits au dos du petit morceau de platine. « A. l'08. » Cette lettre et ces chiffres-là... Il a souri, et dans sa tête, derrière le gris des yeux, derrière les plaques de métal givré, il y avait cette boule de braises de son ancienne colère... Il est parti avec les deux autres. J'ai entendu les mots qu'ils se disaient mais ils n'ont aucun sens. « GH1, GH2, GH3. » « Le code, sur les trois colliers. On a déjà deux lettres : un P et un A, et puis, en chiffres : 93° 1 et l'08. » « Ernest, qui travaille dans le cinéma. » « Ersatz... » Ersatz, c'est un mot que je ne connais pas... Quatre-vingt-treize degrés un et une minute zéro huit... »

« Tu regardes la télévision, c'est ça ? Le programme t'intéresse ? Réponds-moi, Tom... »

« Michèle se trompe. Elle ne voit pas le mal. Tout au fond, près des racines de l'île, nous étions trois dauphins, et un homme blond, qui riait toujours. Aujourd'hui, l'homme blond est mort, et c'est ma faute. J'entends encore son rire, quelquefois... Snouch, c'était le nom d'une chienne. Je suis si près de savoir... Il y a des bouts qui reviennent, mais la clé... Celui qui touche le fond devient un oiseau blanc... Je sens le point, à la base de ma colonne vertébrale. Le petit soleil en moi. Il suffirait qu'elle me laisse le temps. Je ne pourrai pas éviter de prendre ses somnifères. Mais je pourrai les vomir sans taire de bruit, comme je l'ai fait avec Hélène. Ensuite, il faudra nager, vite. »

« S'il te plaît, Tom. On a besoin de sommeil, toi et moi... »

Tom se tourne vers Michèle. Il lui sourit. Il prend les deux petits comprimés, les pose sur sa langue. Il boit le verre d'eau. Lorsqu'il ouvre à nouveau la bouche, les deux gélules ont disparu : avalées. Michèle soupire et caresse les cheveux du garçon. « Merci, dit-elle en se relevant. Je vais prendre un bain. Mets-toi au lit si tu veux. »

Venu de la salle de bains, on entend le gargouillis joyeux de l'eau qui coule dans la baignoire. Tom attend que Michèle se déshabille et entre dans son bain. Il se penche sur le bac à fleurs, plonge un doigt dans sa gorge et vomit les deux capsules.

« Je ne ferme pas la porte, Tom ! »

Tom s'installe en position de lotus sur la moquette, il ferme les yeux.

Le temps est suspendu. À part le ciel, la mer et l'île, aussi loin que porte le regard, on ne distingue rien. Rien ne bouge, nul bruit ne se fait entendre.

C'est un cylindre noir de deux centimètres de long. L'une de ses extrémités se termine par une minuscule lentille de verre. L'autre est connectée à un câble coaxial également noir. Le cylindre est fixé par du ruban adhésif à un gros conduit métallique qui surplombe le cercle de lumière. Il est absolument invisible. L'extrémité munie d'une lentille est pointée sur les trois fauteuils. Le câble, lui, court le long des tuyaux et aboutit, quelques mètres plus haut, à un magnétoscope de fabrication japonaise, pas plus gros qu'un livre de poche. « C'est la plus petite caméra vidéo du monde ! leur a dit Jeff, l'opérateur, en la fixant aux pipelines. La scripte s'en sert comme contrôle, pour les raccords... Pour le son, j'ai placé un mini-HF derrière la gamelle de droite. À moins de se cramer les yeux, personne ne pourra le trouver... »

Vermeer lève les yeux vers les hauteurs obscures. Même en sachant où elle se trouve, il ne parvient pas à voir la caméra. Mazzini glisse une main dans sa poche et touche du doigt le métal huileux de son arme de service. L'Italien a les armes à feu en horreur. Il prie pour ne pas avoir à se servir de la sienne.

Dans la lumière, la conversation se poursuit. Sibel est de plus en plus méfiante. Elle s'agite sur son fauteuil.

« Je ne comprends pas, dit-elle. Thornback a créé le village sous-

marin de Glaucos. Il y a fait venir une quinzaine de scientifiques choisis parmi les meilleurs... C'est cela ? »

Livroski sourit avec une politesse toute diplomatique.

« Oui. C'est tout à fait ça, dit-il.

— Parmi les expériences en cours à Glaucos..., poursuit Sibel en réfléchissant à haute voix, il y avait celle qui consistait à élever des enfants dans la mer. Frankie, moi-même, et...

— ... Tom. Il s'appelle Tom. Il est à l'hôtel.

— ... Frankie, Tom et moi, nous sommes donc les enfants de ces scientifiques. Nous sommes nés à peu près ensemble, et nous avons vécu sous l'eau jusqu'à l'âge de trois ans ?

— Vous n'êtes pas une expérience..., intervient Livroski en insistant sur le mot *une*, vous êtes l'expérience la plus importante. Celle qui a porté les plus beaux fruits. Comprenez bien que personne, jamais, n'avait osé faire ce que vos parents ont fait. Certains scientifiques, dont j'étais, pensaient qu'élever des enfants dans un milieu aussi... différent ne réussirait qu'à en faire des attardés, des inadaptés. Thornback et ses amis étaient persuadés du contraire... Ils ont eu le courage de leurs convictions.

Aujourd'hui, que vous le vouliez ou non, vous êtes la preuve qu'ils avaient raison. Vous êtes différents. Vos cerveaux, vos organismes sont différents... Et vous avez une dette envers vos parents. Il faut... »

Sibel s'est avancée sur son siège. Elle est en colère, à présent. Sa voix est devenue rauque.

« Je ne me connais aucune dette. Aucune, vous entendez ? Mes parents, comme vous dites, m'ont abandonnée à trois ans, sans rien me dire. Sans explications, sans au revoir. Je ne leur dois rien !

— Mademoiselle...

— Taisez-vous ! Laissez-moi comprendre... Thornback est venu vous trouver à New York en 1978 parce qu'il avait des ennuis d'argent. Vous avez créé ensemble la Fondation Glaucos, chargée de financer les travaux scientifiques du village. Soit... Mais d'où venait l'argent ? »

Livroski est parvenu à conserver son sourire jusque-là. Il semble doté d'une patience infinie.

« Je vous l'ai dit : de mécènes... De sociétés privées... Je suis un homme influent, mademoiselle. Il m'était facile de...

— Vous nous avez dit que les travaux du village étaient entourés du plus grand secret, que personne, à part vous, ne savait où il se trouvait...

— Oui. Et alors ?

— Alors, je vois mal des sociétés privées engager des fonds sans en espérer, au minimum, un contrecoup publicitaire... ou des résultats concrets. Quelles étaient ces sociétés ? Qu'attendaient-elles en retour de leur argent ? Pour qui travaillez-vous aujourd'hui ? »

Le vieil homme a perdu son flegme. Il consulte sa montre, laisse échapper un soupir agacé. Il a un geste vague de la main devant son visage, comme s'il chassait une mouche invisible.

« Nous nous écartons du sujet. La Fondation existe toujours. J'en ai géré les intérêts au mieux. Aujourd'hui, vous êtes, ainsi que Frankie et Tom, l'héritière d'une vraie fortune. J'ai ici les papiers qui... »

Il est interrompu par Frankie.

« On s'en fiche, du fric et des papiers... On aimerait savoir pourquoi vous êtes tellement pressé. Et qui sont les trois déguisés qui se cachent dans l'ombre, là et là ? Hein ? »

Livroski ferme les yeux et se force à pratiquer quelques secondes d'hyperventilation. Son ancienne expérience de plongeur lui a enseigné que c'était le seul moyen d'éviter que les flots d'adrénaline ne prennent possession de son système nerveux. Il a déjà épuisé la moitié du temps que lui a concédé Trigger. Il doit changer de tactique, à présent. Lâcher du lest.

« Michael Aldous Thornback est mort, dit-il à voix basse et sans rouvrir les yeux. Tous les membres du village de Glaucos aussi. Je voudrais que vous me suiviez à New York, tous les deux. Pour éviter d'autres morts inutiles. »

Voilà dix minutes que Michèle est entrée dans son bain, et elle n'a aucune envie d'écourter son plaisir. Elle chantonne dans l'eau. Tout va bien. Elle ne comprend pas ce qui se passe, elle ne sait pas au juste ce que cherchent George et ses associés, mais elle est heureuse. Elle se sent vengée des humiliations de Paul. Puisque le Pr George Livroski, sommité mondiale en matière d'océanographie, neuropsychiatre, professeur des plus prestigieuses universités américaines, docteur ès

plein de choses et chargé de tout un tas d'organisations internationales, lui a accordé sa confiance, au point de faire d'elle son assistante, c'est forcément qu'elle le mérite. « Ça, c'est de la promotion ! pense-t-elle. Six mille dollars de salaire mensuel, avion en première classe, limousines avec chauffeurs, hôtels cinq étoiles, gardes du corps... J'aurais mauvaise grâce de me plaindre. »

« Ça va, Tom ? » crie-t-elle par la porte ouverte.

Elle n'obtient pas de réponse et ne s'en étonne pas. Tom est quasiment muet, après tout. Comment disait cet idiot de Paul ? « Il n'a pas besoin de ça pour se faire comprendre... » Pas mal trouvé... Elle met en marche le jacuzzi et se laisse caresser le corps par les grosses bulles d'air chaud. « Mon Dieu, c'est délicieux d'être riche », se dit-elle.

Ce sont les gargouillis du jacuzzi qui l'empêchent d'entendre le bruit sourd que fait le corps de Tom en tombant, et les chocs répétés de sa tête frappant contre le sol.

« Vous m'obligez à être plus direct, dit Livroski. Michael Aldous Thornback avait un contrat avec l'armée américaine. »

Dans l'ombre derrière le vieil homme, Vermeer a distinctement observé le raidissement que ces paroles ont provoqué chez les trois hommes en noir. Trigger a porté une main à sa poitrine. « Fais attention, Marcello, souffle-t-il. Ils s'énervent. »

Frankie s'est levé de son fauteuil.

« C'est impossible ! crie-t-il. Vous mentez !

— Pourquoi, impossible ?

— Il... Il y avait des dauphins partout, dans mes rêves... et des tortues qui pondaient sur le sable. Il y avait des couleurs. C'était pas l'armée. L'armée, c'est des types en gris et du métal graisseux. Ça pue ! Même si mes souvenirs sont pas nets, j'aurais quand même su faire la différence. »

Livroski insiste.

« Vous êtes... vous, Frankie, et vous, Sibel, le fruit de recherches militaires. Désolé, mais c'est comme ça. Combien croyez-vous qu'a coûté votre éducation ?... et combien croyez-vous que vous valez ? »

Sibel a retrouvé tout son calme. Elle pose sur le vieil homme un

regard simplement triste.

« Comment ça ? demande-t-elle.

— Combien de temps tenez-vous en apnée ?

— Euh... Six minutes, à peu près.

— Et vous, Frankie ? »

Frankie regarde la pointe de ses baskets, l'air sombre.

« C'est pas vos oignons...

— Si... Ce sont mes oignons... Vos leçons de natation, c'est le contribuable américain qui les a payées ! J'ai entendu parler de vos performances physiques, Frankie, et je suis certain que vous faites beaucoup mieux que vos... frères d'eau. Imaginez ce que vous pourriez réaliser avec un entraînement approprié... Vous savez tous les deux contrôler les battements de votre cœur, vous savez naturellement dominer le réflexe d'immersion. Celui des cétacés. Et Tom est sans doute capable de quelque chose qui ressemble à de la télépathie. Aucun humain au monde n'a vos possibilités. Combien croyez-vous que paierait un service de recherches militaires pour vous mettre la main dessus ? »

Michèle arrête le jacuzzi à regret et sort de l'eau. Elle enfle un petit kimono de soie et rejoint la chambre en chantonnant toujours. « Tu devrais essayer le bain à bulles, Tom, c'est très rigolo... Qu'est-ce que tu fais ?... Tu cherches des souris ? »

Tom est allongé dans une position incongrue : sur le côté, une jambe repliée à angle droit, une main près des épaules comme s'il venait de réaliser une série de pompes, et l'autre cachée sous lui. Sa tête est tournée vers le lit. Ses yeux sont grands ouverts. C'est la pâleur de son visage, et les cernes profonds qui se sont creusés sous ses yeux qui alertent la jeune femme.

« Tom ? Qu'est-ce que tu fais ? Arrête, c'est idiot ! »

Elle réalise soudain tout ce que la position du garçon a d'anormal. Elle lui rappelle celle d'un jeune épileptique qu'elle avait vu, après une crise, alors qu'elle était étudiante. Les contractions avaient été si violentes que le malade s'était démis les deux épaules ; ses bras étaient pliés à l'envers, coudes vers le haut... Elle sent un voile aussi glacé qu'un linceul se poser sur sa nuque et ses épaules, alors qu'elle se jette sur la moquette.

« Tom ! »

La peau du garçon est bleue. Ses lèvres sont bleues. Ses yeux, grands ouverts, pupilles dilatées, fixent le vide avec obstination. Deux longues traînées de larmes séchées courent le long de ses joues. Sa bouche entrouverte et ses yeux écarquillés donnent à son visage l'expression d'une extraordinaire stupéfaction. Ses mains, que Michèle prend dans les siennes, sont glacées. La jeune psychiatre retourne le corps du garçon pour l'allonger sur le dos. Ses muscles sont sans tonus, le bras retombe sur la moquette avec un bruit flasque. Elle pose son oreille contre sa poitrine : rien. Son pouce et son majeur contre la carotide : rien non plus. Elle hurle « Tom ! » et gifle le garçon, aller-retour, de toutes ses forces. La tête pivote, à chaque coup, comme un ballon rempli d'eau. Les yeux fixent désespérément le plafond blanc. Michèle s'assied à califourchon sur le corps de Tom, ouvre sa bouche avec deux doigts pour pratiquer la respiration artificielle. Mille un, mille deux, mille trois... Elle souffle et puis elle recommence : mille un, mille deux, mille trois... Tom ne respire pas. Il la fixe de son regard opaque. Les deux mains réunies, elle presse sur son cœur en y mettant tout son poids. Une fois, deux fois, dix fois. Elle halète sous l'effort. Mais elle est maladroite, elle s'affole. Elle n'aurait jamais fait un bon médecin généraliste. Elle gifle à nouveau le garçon en hurlant son nom. Elle le frappe et crie dans la nuit pour ne pas écouter la voix en elle qui lui dit qu'il est mort et qu'elle en est responsable.

Elle se relève et se précipite sur le téléphone, à la tête du lit. « Allô, la réception ? » Rien. Juste une tonalité bourdonnante. Elle s'énerve, jure, tape sur le combiné, répète : « Allô, allô ? » Puis elle trouve un carton plié en deux, qui donne les numéros usuels de l'hôtel. Elle ne parvient pas à le lire. En quelle langue est-il écrit ? Enfin ses yeux déchiffrent les mots « Réception ». « Zéro ». Il fallait faire le zéro. C'était si simple... Une voix, en anglais : « Ici la réception. À votre service. » Elle crie :

« Un médecin, il me faut un médecin, vite !

— Quelle chambre, madame ?

— Quelle ch... ? Je ne sais pas. Tout en haut. M^{lle} Conrad, au dernier étage... Vite, vite ! Quelqu'un est mort !

— Un instant, s'il vous plaît... »

Et puis le silence à l'autre bout du fil. Mais que font-ils ? Michèle regarde une nouvelle fois le corps de Tom. Elle frissonne, il lui semble que des milliers de moustiques volent dans sa tête. Elle hésite. Doit-

elle attendre encore au téléphone ou recommencer les massages cardiaques ? « Allô ? Nom de Dieu ! » Elle s'est mordu le gras du pouce, si fort que ses dents y sont restées imprimées en rouge vermillon. Elle tape du poing contre la table de chevet. Quelqu'un finira bien par répondre... Elle appuie son front contre le mur. Que fait-elle là, avec ce téléphone ? N'a-t-elle pas compris que Tom était... Elle tire nerveusement sur sa frange. Lorsqu'elle ouvre la main, une mèche de cheveux arrachés en tombe. Elle n'ose plus se retourner. Le cadavre allongé derrière elle l'épouvante. Elle a besoin qu'on lui parle, qu'une voix humaine, à l'autre bout du fil, brise le silence affreux de la chambre, mais le téléphone reste désespérément muet.

Tom est mort et c'est de sa faute.

« Notre investissement a beaucoup souffert lors de la destruction du village..., poursuit Livroski. J'aurais aimé que vous me suiviez aux Etats-Unis de votre plein gré. Mais vous vous comportez comme des enfants gâtés... Très bien. Vous êtes citoyens italien et thaïlandais. Je ne peux pas vous forcer sans complications diplomatiques, et je n'ai pas assez de temps pour vous convaincre. Je me contenterai, pour le moment, d'emmener votre frère d'eau... Tom, qui vient de recevoir un passeport américain. Par contre, j'ai besoin de récupérer vos colliers. Ils m'appartiennent. »

Sibel porte une main à sa gorge et ouvre des yeux ronds.

« Nos colliers ? Pourquoi ? »

Soudain, Michèle réalise qu'une main vient de se poser sur son épaule nue. Son cœur cesse de battre. Elle tourne la tête, lentement, comme dans un cauchemar, et regarde l'apparition une seconde, bouche ouverte, et tous les poils de ses avant-bras hérissés. Tom se tient debout à côté d'elle. Il est livide, et ses yeux sont comme deux puits sans fond dans lesquels elle se sent aspirée.

Michèle se met à hurler.

Le garçon a posé une main glacée sur la bouche de la jeune femme et la presse fermement, afin de la forcer à se taire.

« Tais-toi ! »

Le ton de la voix est si autoritaire que Michèle Conrad referme la bouche. Tom la couve d'un regard d'une intensité douloureuse. Il est encore terriblement pâle, et il semble avoir du mal à conserver son équilibre, mais la détermination qui l'habite est impressionnante.

« Michèle..., dit-il. Il faut... vite ! »

Michèle ouvre à nouveau la bouche, la referme. Elle s'écarte du garçon, se relève d'un bond et recule jusqu'au mur contre lequel elle écrase son dos, comme si elle avait l'espoir idiot qu'il puisse s'ouvrir derrière elle et lui permette de fuir. Elle bégaie :

« Mais... Mais... ? Tu parles, Tom... Tu parles !

— Michèle... » Tom a fait deux pas vers elle. Il a pris sa main. « Le cinéma... Livroski... Il va les tuer... Vite !

— Cinéma ? Ah, le... studio de... »

Tramée par le garçon, Michèle trébuche au milieu de la pièce.

Elle prend le papier que lui a laissé Livroski.

« Cet endroit-là ? demande-t-elle. Mais je ne sais pas où ça se trouve, il faudrait téléphoner...

— ... Taxi !

— Mais ?... »

Il l'a poussée devant lui, jusqu'à la porte de sortie. Avant d'avoir pu réaliser ce qui lui arrive, elle est déjà dehors, dans le couloir moqueté de grenat. Elle y fait quelques pas, comme une somnambule, puis baisse les yeux vers ses jambes et ses seins nus qui dépassent de son kimono dénoué. Elle se rajuste en hâte et s'écrie :

« Je ne peux pas sortir comme ça, Tom !

— Vite ! »

Il la remorque jusqu'à l'ascenseur. Il est si fort et si déterminé qu'elle ne peut rien contre sa volonté. Il appuie sur le bouton d'appel.

« Laisse-moi au moins me changer et prendre de l'argent, Tom !

Non. Viens. »

L'ascenseur est arrivé. Les portes s'ouvrent. Il la pousse à l'intérieur.

« De toute façon, j'ai laissé les clés dans la chambre », gémit Michèle.

Le réceptionniste a à peine le temps de les voir passer devant son

guichet. Il crie : « Mademoiselle Conrad, le médecin monte tout de suite, attendez ! »

Le portier en uniforme rouge, qui s'ennuie sous la marquise de l'entrée, ouvre des yeux ronds en apercevant les pieds et les jambes de la jeune femme, nues jusqu'au pubis. Il trouve, d'autre part, que le gamin a une tête d'entermé vivant. Un drogué, certainement... Mais il s'abstient de faire le moindre commentaire. Il a déjà remarqué que plus les gens étaient riches, plus ils étaient cinglés, et le directeur lui a souvent répété que son rôle n'était pas d'ennuyer les clients. Il ouvre en silence la porte du taxi.

« Nous pouvons renoncer à vous, mais pas à vos colliers... Rendez-les-moi. »

Livroski a tendu la main vers les deux adolescents. Sibel et Frankie regardent sa main sans bouger. Ils ont adopté tous les deux, comiquement, la même pose : les jambes tendues vers l'avant et les bras croisés devant la poitrine. Dans l'ombre derrière les projecteurs, Hans, Trigger et le chauffeur ont poursuivi leur mouvement tournant. Ils sont maintenant sur les bords de l'arène. Vermeer crie :

« Ne faites rien ! Ne lui donnez rien !

— Je n'en avais pas l'intention, répond Sibel à mi-voix. J'aimerais comprendre... Pourquoi les colliers ?...

— Ils sont propriété du gouvernement des Etats-Unis.

— Qu'est-ce que vous en feriez ? demande Frankie.

— Ça ne vous regarde pas...

— Alors, tintin... »

Livroski est en colère, à présent.

« Frankie, vous n'êtes qu'un gamin prétentieux ! Vous vous prenez pour qui ? Il y a eu des centaines de millions de dollars investis dans cette affaire, on vous cherche partout depuis treize ans !... "Alors, tintin" n'est pas un argument recevable. Sachez que vos colliers valent beaucoup plus que vos vies, et essayez de comprendre que j'essaie d'éviter un drame !

— Il n'y a pas de drame, et il n'y aura pas de colliers... Ça suffit comme ça ! »

Sibel s'est levée en prononçant ces paroles d'une voix ferme.

« Monsieur Livroski, Frankie et moi, nous ne ferons rien tant que vous ne serez pas disposé à jouer honnêtement le jeu. Depuis dix minutes, vous ne nous avez dit que des mensonges ou des demi-vérités, et...

— Pas dix minutes... Un quart d'heure exactement. Levez les bras au-dessus de la tête, s'il vous plaît. »

Trigger vient d'entrer dans le cercle de lumière. Il tient son pistolet automatique braqué sur les deux adolescents. Il est protégé, de part et d'autre de la zone éclairée, par Hans et le chauffeur qui ont aussi dégainé leurs armes.

« À nous trois, nous disposons de dix-huit cartouches, dit Trigger, vous n'êtes que quatre. Alors, que personne ne bouge, et tout se passera bien. »

Pendant quelques secondes, plus personne ne fait un geste. Comme des pions sur un échiquier attendant la volonté d'un joueur omnipotent, tous les personnages se jaugent du regard.

Trigger a le choix du mouvement. Il s'avance vers les fauteuils en appelant ses assistants :

« Prenez le collier du garçon, Hans... Ricardo, surveillez les policiers. »

Il parvient devant Sibel pendant que Hans parcourt les quelques mètres qui le séparent de Frankie.

« Collier, mademoiselle. »

Il s'est arrêté à deux mètres de la jeune fille, l'arme dans sa main droite et la main gauche en avant. Le jet de salive craché par Sibel atterrit précisément au centre de sa paume ouverte. Trigger blêmit et se jette sur la jeune fille.

Il se passe alors trois choses, dans la même seconde. Un : Sibel évite la gifle que lui destinait Trigger, bloque sa main entre sa tête et son épaule et referme ses dents dessus. Elle le mord si cruellement qu'elle lui brise deux articulations, à la hauteur des métacarpes. Trigger pousse un hurlement. Deux : Vermeer sort un sifflet à roulette de la poche de son manteau, le porte à sa bouche et souffle dedans aussi fort qu'il le peut. L'appel du sifflet se répercute, comme une ordre crié, entre les tours d'acier et les réservoirs. Il est si strident qu'il semble

qu'on puisse l'entendre à des kilomètres. Trois : Hans, qui se tenait devant Frankie et s'apprêtait à lui réclamer son collier, tourne la tête dans la direction du coup de sifflet. Une seconde. Une seconde seulement, il cesse de fixer le garçon. C'est beaucoup trop. Le pied droit de Frankie s'écrase entre ses cuisses, avec précision, à l'endroit le plus douloureux. Mazzini dégaine alors son arme. Ricardo, le chauffeur, fait feu dans sa direction. Le projectile perce une canalisation au-dessus de la tête de Vermeer. Un long jet brunâtre en coule aussitôt. Vermeer et Mazzini s'aplatissent sur le sol trempé. L'Italien tire à deux mains. Le chauffeur, touché dans le gras de la cuisse, pousse un cri et tombe à genoux. Sous les projecteurs, la confusion est à son comble. Hans est plié en deux, sous l'effet de la douleur. Frankie lui assène un second coup de pied qui fait voler son pistolet. L'arme rebondit contre les tuyaux, loin au-dessus d'eux, et se perd dans l'obscurité.

Trigger, qui se débat avec Sibel, appelle : « Ernest ! » L'assistant était resté frileusement à l'écart depuis le début de la rencontre ; il court alors vers son patron en dégainant gauchement son automatique. Mazzini court, lui aussi, de toutes ses jambes, pour l'intercepter. Il trébuche et s'affale de tout son long, en laissant échapper son propre revolver. Il rampe. Un mètre... deux mètres... L'arme est presque à sa portée... Il tend la main pour la saisir... Ernest, tremblant, essoufflé mais résolu, l'a rejoint. Les deux hommes se dévisagent durant un minuscule instant qui leur paraît durer une vie entière. Puis Ernest, pesamment, lève son arme et vise son adversaire. Il a dans les yeux une expression désolée, comme s'il s'excusait à l'avance de devoir le tuer. Il appuie sur la détente, mais rien ne se passe. Il hausse les sourcils avant de comprendre que le cran de sûreté est mis. Trop tard. Le revolver de Mazzini crache la foudre. Soulevé du sol par l'impact, Ernest retombe assis dans la boue, les jambes tendues, comme un bébé jouant dans le sable. Il se tient le ventre, regarde son pistolet inutile avec stupéfaction. Il dit, d'un ton geignard : « Je savais bien qu'il fallait pas... » Il pose l'automatique à côté de lui dans la boue et se laisse tomber sur le côté, en fermant les yeux.

Entre-temps, Trigger a réussi à dégager sa main droite. Il frappe Sibel d'un terrible coup de crosse à la nuque. Sibel fléchit sur ses jambes. Il la retient, s'empare de son collier et en brise la chaîne, puis il lâche la jeune fille qui tombe à ses pieds en se tenant la tête à deux mains.

Dans l'ombre proche, Vermeer et Frankie se battent avec le chauffeur. Le Hollandais lui prend son arme, se retourne vers Trigger

et lui crie :

« Ne bougez plus ! »

Mais l'Américain, avec la rapidité d'un professionnel, tire dans la direction de Vermeer. C'est Mazzini, qui venait de se relever et se trouvait entre les deux hommes, qui arrête, avec son dos, la balle destinée au Hollandais. Il pousse un grognement surpris, fait un tour sur lui-même et tombe sur le côté, comme une toupie en perte de vitesse.

Trigger se précipite au sol et attrape Sibel par le cou, pour se protéger. « Hans ! crie-t-il. Ici ! » Le rouquin se relève péniblement et rejoint son patron en se tenant le bas-ventre. « Ricardo, rejoignez-moi ! » En boitant, le chauffeur fait de même. « George ! poursuit Trigger en menaçant la nuque ensanglantée de Sibel avec son arme, on a le collier... À la voiture, vite ! » Sa main gauche, qu'il semble ne plus pouvoir bouger, porte la trace écarlate des dents de la fille. « Passez devant, George !... Et vous, là-bas, n'essayez rien ou je la tue. » Livroski, qui était resté dans l'ombre depuis le début du combat, regarde tour à tour les corps de Mazzini et d'Ernest. La mine consternée, il dit :

« Je vous avais prévenus. C'est de votre faute ! »

Dans le lointain, on entend la rumeur confuse créée par les voix d'une quinzaine de techniciens, hommes et femmes, qui s'approchent, alertés par le coup de sifflet de Vermeer.

Le taxi vient à peine de franchir les grilles de la raffinerie que déjà Tom se précipite hors de la voiture, suivi par Michèle qui court derrière lui, pieds nus dans la boue glacée, en lui criant de l'attendre. Le chauffeur s'extraît à son tour du véhicule arrêté sur le parking, près des gros camions, et les appelle d'un ton furieux en leur réclamant, en italien, le prix de la course.

Tom court, au sein d'un groupe d'hommes et de femmes, et s'apprête à s'engager dans les sombres allées de la raffinerie. Lorsque le coup de feu éclate, le groupe marque un arrêt qui permet à Michèle de le rattraper. Elle est à nouveau débraillée et tout à fait indécente, mais elle ne s'en rend pas compte. « Tom, crie-t-elle. Arrête-toi ! » Le garçon ne l'entend pas. Il se fraie un passage dans la foule et reprend sa course vers la lumière blanche qu'il voit briller au fond de l'allée. Galvanisée par son énergie, la petite cohorte se remet à courir derrière lui.

Soudain, tous s'arrêtent une seconde fois. Devant eux vient d'apparaître le groupe formé par George Livroski, Hans, Ricardo, et Trigger qui tient toujours Sibel par le cou et la menace avec son arme. « Laissez-nous passer ! crie-t-il. Ecartez-vous ou je tue la fille ! » Une vague de murmures parcourt l'assemblée : « C'est Sirena... Il tient Sirena en otage... Elle saigne, elle est blessée !... » Vermeer et Frankie marchent prudemment à une quinzaine de mètres de ce groupe. Vermeer tient l'arme de Mazzini à la main. Il a glissé dans sa ceinture le revolver de Ricardo. Tom regarde tour à tour la fille qui a du sang sur la tempe, celle que tous appellent Sirena, et le garçon brun qui se cache dans l'ombre, et il comprend, sans la moindre hésitation, qu'ils sont les deux dauphins de son rêve : Sibel et Frankie. Vivants ! Il a une idée, soudain. Il rebrousse chemin et court vers le parking.

Encadré à distance par la masse des assistants et des techniciens qui marchent à reculons, et suivi par Frankie et Vermeer qui ne peuvent rien faire, le petit groupe formé par Trigger, Livroski, Hans, Ricardo et Sibel vient de s'engager sur la vaste étendue découverte où sont garés les caravanes et les camions. « C'est bien, dit Trigger. Restez sages comme ça, et il n'arrivera rien à la petite. Dégagez !... Laissez-nous respirer ! » Ils parviennent tous les cinq près de la Mercedes. Hans fait le tour du véhicule et s'arrête devant la porte du conducteur. Ricardo, grimaçant et traînant derrière lui sa jambe blessée, s'installe à la place du passager.

« Ouvrez la porte arrière et montez le premier, George, ordonne Trigger

Tom sursaute. Ce n'est pas ainsi qu'il avait prévu que les choses se passeraient...

Le vieil homme obéit et pénètre dans la voiture. En faisant glisser son corps sur les coussins afin de laisser de la place à sa droite, il heurte soudain une masse à moitié dissimulée sur le sol, contre les sièges avant, et s'écrie :

« Tom ! »

Tom fixe le professeur en lui jetant un regard noir. Il pose un doigt sur sa bouche pour lui ordonner de se taire.

À l'extérieur de la voiture, Trigger a entendu le cri de Livroski.

« Qu'y a-t-il, George ? » demande-t-il.

George ne répond pas tout de suite. Que doit-il faire ? Dénoncer

Tom à Trigger, le maîtriser ? Pendant treize ans, il a cherché à retrouver ce gamin, et à présent qu'il le tient en son pouvoir, il se sent brutalement fatigué, découragé, impuissant. Il vient de comprendre que les jeux sont faits, et que, quoi qu'il décide dans les secondes à venir, qu'il dénonce Tom ou qu'il le protège, il sera également perdant.

Il regarde le garçon à ses pieds, il voit les boucles blondes sur son front, il voit sa bouche qui tremble, ses sourcils froncés, sa détermination. Il est pris d'un vertige. « Absurde. Tout ça est absurde. » Il aspire une grande bouffée d'air, comme pour reprendre courage, puis il répond à Trigger :

« Je... je disais qu'il faut passer à l'hôtel, chercher Tom.

— Ah... Oui. On y va. »

Sibel est projetée dans la voiture. Elle ouvre de grands yeux en découvrant le garçon blond. George les regarde tous les deux. « Je suis sûr qu'ils se reconnaîtront d'instinct », pense-t-il. Il a raison. Tout va très vite. Sibel comprend, elle sourit à son frère d'eau, Tom ouvre la porte de gauche et se précipite au-dehors en la traînant par le bras. Livroski ne fait pas un geste pour les retenir. Ils se précipitent sous le premier camion. Trigger leur crie de s'arrêter. Il tire trois coups de feu qui soulèvent deux petites gerbes d'eau dans les flaques et crèvent un pneu. Livroski n'est pas inquiet pour les enfants. Il sait ce dont ils sont capables en matière de vitesse et d'agilité. Il les regarde une dernière fois bondir entre les caravanes, puis il referme la porte. Trigger crie : « Démarre, Hans, c'est fichu ! » ; il plonge sur la banquette arrière. La Mercedes rugit et s'élance dans la nuit vers le boulevard.

« Que s'est-il passé, George ? Pourquoi les avez-vous laissés filer ?

— Le garçon était plus fort que moi, répond Livroski, sans même prendre la peine de paraître contrarié. Il m'a forcé. »

Ils abandonnent la Mercedes à mi-parcours et prennent place dans la voiture qui a été mise à leur disposition. Ricardo est évacué vers un hôpital privé. Hans et les deux hommes sont conduits à l'aéroport. Un petit biréacteur d'affaires les attend sur la piste. Avant d'embarquer, Trigger fait un dernier point de la situation avec Hans.

« Contactez qui vous savez, lui dit-il, et demandez toute l'assistance nécessaire, en priorité. Il faut clore les dossiers de la psychiatre et des deux policiers. Pour les trois GH, débrouillez-vous comme vous voudrez, mais il faudra faire croire à une disparition... On ne peut

plus éviter d'impliquer George, alors, en cas de besoin, n'hésitez pas. Chargez-le... C'est de sa faute si on en est là... » Il réfléchit un instant, un pied déjà posé sur la passerelle. « Il y aura des vagues, Hans, ça va faire un raffut de tous les diables, et je ne pourrai pas vous couvrir... À moins que vous ne fassiez taire tous ces gugusses ! »

Il entre dans l'avion et vient s'asseoir non loin de Livroski, dans la cabine déserte. Il tire un mouchoir de son gilet et s'en sert pour bander sa main cassée qui a déjà presque doublé de volume. Il regarde le vieil homme avec incrédulité.

« Je vais vous tuer, George », dit-il.

Livroski lui jette un regard indifférent.

« Oui. Je sais... répond-il. Mais pas tout de suite.. Vous avez mal ? »

Hans, demeuré seul sur la piste, regarde la silhouette des deux hommes à travers les hublots, et l'hôtesse qui referme la porte de l'avion. Il respire une profonde bouffée d'air froid et sourit aux images de mort qui se présentent dans son esprit. « Enfin, pense-t-il... Tuer ! »

Intelligence Information Agency
Bureau NY 112

Affaire G1RC/LVMM

TOP SECRET INF. – PRIORITÉ 01 – TOP SECRET INF. – PRIORITÉ
01 REF ARCHIVES : LV/MM 06.06.1975

*Transcription de l'entretien entre Cyrrhus Bla de et George Livroski du
6 juin 1975. Bande 2/2. Minute 19.*

E.B. : Vous m'avez dit que vous connaissiez Thornbaek depuis l'université ?

G.L. : C'est exact. Nous avons fait nos études ensemble. Nous étions assez amis, à cette époque. Très ambitieux tous les deux. Et puis nous nous sommes perdus de vue.

E.B. : Divergences de points de vue ?

G.L. : Oui... Il faisait joujou avec l'argent de sa famille. Il vivait dans ses utopies. Je crois qu'il est parti dans une lamaserie du Népal, puis il a participé à un recensement des cétacés. Rien de sérieux. Il s'était aussi entiché d'un écrivain de science-fiction... Il m'agaçait...

E.B. : Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il est plus sérieux aujourd'hui ?

G.L. : Il n'est pas plus sérieux. Mais il a su s'entourer... Rutger Gross, Françoise Virion de La Batellerie, Arthur Bidenstein travaillent auprès de lui à Glaucos.

E.B. : « Le » Arthur Bidenstein ?

G.L. : Et « la » Françoise Virion, oui. Ceux de la myoglobine... Il a aussi avec lui Paul Water et Chrissi Baren qui travaillent sur le réflexe d'immersion, Franco Pazzelli, Michel Bravo, Mariam el-Naboulsi qui a construit ses hôtels Dolfin Resort... une fille très brillante. Ils travaillent sur la respiration aqueuse, sur la croissance des coraux, ils ont aussi l'intention d'élever des enfants sous la mer. Il est fort possible qu'ils obtiennent des résultats de premier ordre, Edmund. Confiez le dossier à vos services scientifiques, ils vous diront comme moi : on ne peut pas les laisser faire sans contrôle.

E.B. : Comment a-t-il eu ses chercheurs ? Par l'argent ?

G.L. : Non... Leur association est plutôt d'ordre... philosophique. Ils forment quelque chose comme une communauté hippie, là-bas à six mètres sous la surface... enfin... Ils s'appellent « frères d'eau » entre eux. Vous voyez le genre... Mais Thornback leur assure une absolue liberté de recherche, et des fonds à peu près illimités.

E.B. : Comment fait-il ?

G.L. : J'ai commandé un audit de Dolfin Resort et de Deep Wave, ses deux sociétés. Elles rapportent de l'or. À ça, il faut ajouter la manne des brevets de Mat : le stab, le calculateur de saturation... Leur assise financière est solide, et ils n'ont aucun besoin de capitaux extérieurs... pour le moment.

E.B. : Mais... ?

G.L. : Mais ça peut changer. Une bonne campagne de presse sur les risques d'accident dans les hôtels Dolfin Resort... quelques raids en Bourse sur les actions de Deep Wave, et il viendra nous manger dans la main.

E.B. : Vous voulez vous venger de lui, c'est ça ?

G.L. : Rien de personnel... Mais Mat est incontrôlable. Je n'ai aucune confiance en ses... convictions patriotiques, disons. S'il découvre, par exemple, le moyen de respirer de l'eau de mer, Edmund, je préférerais que ce soit nous qui en profitons. (*Un silence.*)

E.B. : Moi aussi, George... Moi aussi...

11 - Le rêve de Tom

Donne un poisson à un affamé, il le mangera Donne un poisson à un scientifique, il le disséquera Donne un poisson à un enfant, il s'en fera un ami. ... et il mourra de faim dans l'ignorance !

(Trouvé sur les murs du temple intérieur. La dernière phrase a été rajoutée au stylo-bille.)

CE n'est pas la nuit, mais ce n'est pas non plus le jour. C'est un moment qui n'existe pas. À part le ciel, la mer et l'île, aussi loin que porte le regard, on ne distingue rien. Rien ne bouge, nul bruit ne se fait entendre.

Tom donne un puissant coup de sa nageoire dorsale. Il décrit une parabole dans le ciel gris, et il plonge, sans soulever une seule goutte d'écume. Il descend dans la nuit, profond, toujours plus profond, vers la lointaine plaine abyssale. Il sait que cette fois, il lui faut aller très vite. Il se souvient qu'il a laissé son autre corps dans une chambre d'hôtel et que, tout près de lui, dans la salle de bains, Michèle pourrait s'inquiéter et l'empêcher d'aller jusqu'au bout de son rêve. Il ferme les yeux. Voir ne lui servirait à rien. Il fait noir partout. Il évite de penser, il s'oublie lui-même pour ne pas éveiller la panique. Il se concentre sur le petit soleil en lui, ce point au cœur de sa moelle épinière. Il pénètre tout entier dans ce point de lumière. Il redevient cellule, amibe, paramécie flottant dans le grand fluide nourricier des origines. Très loin, dans un autre monde, une autre vie, il devine que ses poumons commencent à hurler leur cri silencieux, il imagine les muscles de sa cage thoracique qui se contractent par spasmes, et les influx nerveux, partis de l'hypophyse, qui transportent à son organisme tout entier cette nouvelle affolante : danger de mort, le taux de gaz carbonique augmente dans le sang ! Ces premiers symptômes de l'hypoxie, il le sait, sont un peu comme le mur du son pour les aviateurs des années cinquante : un moment de turbulences, un instant de vibrations affolantes pendant lequel la machine semble vouloir cracher ses boulons et se désagréger, avant de pénétrer dans une zone de calme. Il suffit, pour y survivre, de cesser de fixer les cadrans, d'oublier les signaux d'alarme. Et d'y croire. « Petit Jésus, c'est toi qui tiens les commandes », disaient les aviateurs en difficulté. « Qui que tu sois,

pense Tom, fais-moi passer au-delà de l'asphyxie, dans le territoire serein des longues apnées. »

Tout au fond, il y a de la lumière. Ce n'est d'abord qu'un halo bleuté qui s'élargit en cercles. Mais Tom sent la peur le quitter. Il a passé le point de non-retour. Le but est à sa portée, à présent.

Posée dans la brume laiteuse, sur les prairies d'algues vertes du fond, il y a une maison de dessin d'enfant ouverte par de larges fenêtres qui diffusent alentour une éblouissante lumière, comme si elle contenait un soleil radieux. Autour de cette maison, un dauphin noir et un dauphin gris dansent, traçant des flèches d'ombre et d'or dans le brouillard. Soudain, ils s'arrêtent de danser et se tournent vers Tom.

« Tu es chez toi, lui disent-ils. Entre dans ta maison. Nage vers la lumière. »

Tom entre par la fenêtre dans la sphère éclatante.

D'abord il ne voit plus rien. Tout est blanc. Il pense être devenu aveugle. Il a un peu peur. Puis il regarde son propre corps et il remarque qu'il a repris sa forme humaine. Il marche un instant dans le désert de coton blanc. Alors, une silhouette s'avance, nimbée par la lumière. C'est un homme blond et barbu d'une quarantaine d'années, vêtu d'une combinaison en néoprène comme en portent les plongeurs. L'homme s'arrête près de Tom et lui sourit. Sa voix est chaude et grave. Il parle en anglais. Il dit :

« Ça fait si longtemps, Tom. Où étais-tu passé ? Nous étions inquiets. »

Tom ouvre la bouche. Il regarde les rides au coin des yeux de Mat, ces crevasses dans sa peau brûlée par le soleil et le sel. Ce sont les rides de ceux qui rient souvent. Il voudrait parler, mais trop de mots se bousculent dans sa tête et aucun ne convient. Aucune phrase ne saurait dire la douleur qu'il sent s'échapper de lui comme un rêve horrible qui se termine ; aucune phrase ne pourrait raconter les années d'attente, et le miracle de cet instant -là. Tom se laisse aller dans les bras de Mat et il pleure. Il pleure comme une rivière coule et habille d'une mousse fraîche les rochers volés aux plaines desséchées avant de se jeter dans la mer. Il pleure pour effacer les siècles passés loin d'ici, pour oublier l'enfant nu qui voulait mourir dans les rues d'Ezbet Zammam, pour oublier la neige et la boue de Paris, le silence, oublier l'institut. Les bras musclés du barbu blond posés sur ses épaules sont la seule maison qu'il désire. Il lui semble qu'il pourrait rester là toujours, et pleurer sans jamais s'arrêter.

« Viens, Tom, dit Mat, il faut que tu te souviennes... Prends ma main. »

La lumière s'est dissipée. Soudain, tout est devenu bleu. Tom regarde autour de lui. Il est en train de nager, sous une dizaine de mètres d'eau, le long d'un vaste tombant de corail. Il regarde sa propre main, dans celle de l'homme en combinaison de plongeur qui nage près de lui, et il la trouve minuscule et potelée, comme une main de poupée. Son avant-bras, aussi, d'ordinaire maigre et osseux, est devenu rond et tendre. Il baisse les yeux et se découvre le corps d'un tout petit enfant. Il sourit à la vue de son ventre rond et bronzé, charmante colline brune qui entoure la petite cavité du nombril, et de son sexe pas plus gros que la moitié d'un petit doigt. Bien sûr, il a trois ans. Comment pourrait-il en être autrement ? Il a des palmes aux pieds et un masque sur le visage. Des palmes, un masque... comme ces accessoires lui sont familiers... à croire qu'il est sorti avec du ventre de sa mère. Il nage, le dauphin, en tenant la main de Mat et il ne prête que peu d'attention au paysage alentour. Il le connaît si bien... La falaise de corail s'incurve devant eux en une large crique qui borde une plaine d'algues vertes découpée en carrés soigneusement ordonnés : les plantations du village. Tous les cinquante mètres, à peu près, flottant entre deux eaux et ancrées au sol avec des câbles d'acier recouverts de mousse brune, on trouve des bulles de plexiglas transparentes ouvertes à leur base, et équipées de deux ou trois bouteilles d'air comprimé. Les habitants du village appellent ces bulles des « relais ». Ceux qui plongent en apnée s'en servent pour respirer ou pour se reposer un instant. Dans certaines bulles, on trouve des plantes tropicales, et même des papillons. C'est Mariam qui s'amuse à les fleurir ainsi. Elle pense que c'est plus gai. D'autres sont peintes de couleurs vives, juste pour le plaisir des yeux. Ici, le mur vivant qui monte vers le platier est segmenté en zones géométriques de teintes différentes. Les poissons-perroquets sont plus nombreux qu'ailleurs. C'est à cet endroit que Désirée se livre à ses expérimentations sur les coraux. Elle essaie d'en contrôler et d'en accélérer la croissance. Les porites, qui ressemblent à de gros coussins, les acropores, qui ont la forme de pins parasols, et les pocillopores, qui se regroupent en buissons moussus, acceptent volontiers de se laisser domestiquer. Désirée parvient à les faire croître sur des supports de métal, le long de traces peintes sur le sol, et entre des briques. Elle dit que le meilleur fortifiant, pour ces petites bêtes, c'est l'amour. Elle a sûrement raison... Elle pense que bientôt elle sera capable de construire une habitation entièrement faite avec du corail vivant, et que ce sera la plus belle de Glaucos.

Le soleil, au-dessus de la falaise, trace de longs éventails d'argent

dans la brume de plancton. Tom entend chanter au loin. Il lève le regard. Venus de la surface, cinq dauphins descendent les rejoindre. Il y a là Gléo, Chams, Némio et son jeune fils Akhouya. Et puis Pan, bien sûr. Pan, le patron, le chef de tribu, le mâle dominant. Tom lâche la main du barbu et nage jusqu'à lui. Le dauphin se tourne et présente sa nageoire dorsale au garçon qui s'y accroche. Ensemble, ils filent à toute vitesse vers le village. Pan fait le tour de l'enclos des calmars, laisse derrière lui les trois cubes d'aluminium du laboratoire et fonce vers la méduse géante formée par le temple intérieur et les six bulles auxquelles il est relié. Six mètres d'eau séparent ces habitations de la surface. Deux grosses tortues, à moitié cachées derrière le rideau d'une grande gorgone violette, sont en train de brouter paresseusement les algues qui poussent sur le toit de la bulle de Rutger. Pan nage si vite que Tom en perd presque son masque. Il décrit un large virage au-dessus des baies vitrées du temple intérieur, que décorent d'immenses buissons d'anémones recouverts d'un nuage de petits poissons-clowns, et il descend vers la bouche de la méduse : le grand puits de plongée.

Tom lâche la nageoire de Pan et débouche à l'air libre dans le bassin du puits qui forme une piscine circulaire. Cinq scooters sont amarrés dans leurs berceaux autour du bassin. Apparemment, tout le monde est à la maison, cet après-midi. Tom pose un baiser de remerciement sur le rostre du dauphin, sort de l'eau et grimpe l'échelle vers les étages supérieurs. Le barbu fait surface quelques instants après lui, et suit le même chemin.

Il y a douze personnes dans la vaste pièce circulaire du temple intérieur. Bi, Mariam, Arthur et Paul sont assis autour de la table ovale. Les autres, Michel, Désirée, Chrissi, Rutger, Françoise et Charles, sont installés au hasard sur les canapés, sur les coussins posés par terre, près des consoles informatiques, ou bien devant les baies vitrées, regardant l'horizon bleu du dehors. Kim compulse une grosse pile de dossiers, à côté du radiotéléphone. Il fait un sourire à l'enfant. Tom lui rend son sourire. Il aime beaucoup Kim, même s'il a toujours l'air triste. Il sait, sans très bien comprendre pourquoi, que tous les habitants de Glaucos lui doivent beaucoup, car il a entendu Mat dire un jour que, sans lui, le village n'existerait déjà plus. Cela paraît inconcevable à Tom... Mais que se passe-t-il aujourd'hui ? Personne ne parle, personne ne rit. Pourquoi ?

Mat entre dans la pièce, avec son costume de plongée qui dégouline sur la moquette. D'habitude, quand il entre ainsi, sans s'être changé, il se fait gronder par Bi. Mais pas cette fois.

« Ils sont arrivés ? demande-t-il.

— Pas encore, répond Kim. Mais l'avion approche. Donald est en haut, sur le bateau. Il demande qu'on le rejoigne.

— Où sont Caro, Frankie et Sibel ?

— Partis faire un rodéo avec les raies mantas, du côté du grand canyon, répond Mariam. Caro dit qu'on émet des vibrations néfastes.

— Elle a raison... Vous êtes sinistres. Allons-y... Mais pas tous ensemble : inutile de montrer qu'on est inquiets.

Ceux qui ne viennent pas, trouvez-vous une occupation... Et souriez, nom de Dieu ! »

Tom a peur. C'est la première fois qu'il voit Mat en colère. Il le suit dans le périscope.

L'année d'avant, il était possible de rejoindre la jetée en passant par un grand couloir en pente, sans se mouiller. Mais Mat a fait fermer ce couloir, en disant que ça rendait les gens paresseux et que certains passaient des journées entières au sec. À la place, il a fait installer le périscope. C'est un très gros tuyau coudé, muni d'un sas qui fait comme une cheminée inversée, derrière le temple intérieur. Il permet de rejoindre l'eau sans avoir à repasser par le puits de plongée. C'est par cet accès qu'ils rejoignent l'extérieur.

Il fait un soleil terrible, en surface. Le béton de la jetée est brûlant. Heureusement, il y a du vent, et les éoliennes de Mariam tournent à toute allure en ronronnant comme de gros chats. Snouch et Lulu, qui faisaient les folles sur la plage, courent vers les nouveaux arrivants en aboyant, tout heureuses de voir du monde. Depuis que le couloir a été fermé, elles sont bien embêtées lorsqu'elles veulent descendre au village. Snouch est capable, en cas de nécessité, de faire une courte apnée jusqu'à l'ouverture du périscope. Elle a même réussi, une fois, à rejoindre la surface depuis le puits de plongée : un exploit. Mais cette idiote de Lulu demeure résolument opposée à l'idée de tremper son museau dans l'eau salée. À chaque fois qu'elle essaie, elle éternue et s'enfuit, dégoûtée. En général, les deux chiennes aboient très fort jusqu'à ce que quelqu'un veuille bien actionner le monte-charge.

Donald est assis dans le bateau, à l'ombre de l'auvent. Il fume sa pipe en regardant l'horizon. Donald est un génie de la mécanique. C'est lui qui fabrique et qui entretient tout, à Glaucos. Mais il est aussi très paresseux. Son plus grand plaisir, c'est de fumer sa pipe et boire du whisky, le soir, en regardant le soleil qui se couche. Quand il est complètement saoul, il se met à chanter de vieilles chansons

canadiennes et à hurler à la lune, comme un loup. Après, il va nager très loin dans le noir, et personne n'a peur qu'il ne se noie parce qu'un ange le protège. C'est lui qui le dit. Il désigne du doigt un point au-dessus de l'horizon.

« Les voilà. Juste à l'heure. »

Le Cessna 182 jaune canari se pose sur ses gros flotteurs en soulevant deux longues gerbes d'écume en forme de V. Il vient s'amarrer contre le bateau. Deux hommes en sortent : un jeune moustachu à la peau sombre et un Blanc d'une cinquantaine d'années qui a les yeux masqués par un bandeau. Le jeune aide l'autre, qui n'y voit rien, à prendre pied sur les flotteurs avant de grimper sur le pont du bateau, et, de là, à rejoindre la jetée. Tom connaît le jeune moustachu : c'est Yaadein, dit « Yaya », le pilote indien. Yaadein pose la valise de son passager aux pieds de Mat, il embrasse Tom et dit à mi-voix : « Il est pas marrant votre visiteur, monsieur Thornback. Il a pas dit un mot du voyage... Qu'est-ce que je fais ? Je me gare pour la nuit ?

— Non, Yaya. Tu attends. Il repartira avec toi ce soir.

— Oh... ? Bon. »

Yaadein est déçu.

« J'ai quand même le temps d'aller nager avec les dauphins ? demande-t-il.

— Oui, répond Mat. Fais seulement attention à Némó. Elle a un bébé, ça la rend inquiète... Et sois là à cinq heures.

— Bien, patron. »

Yaadein semble tout à fait réconcilié avec la vie.

On enlève le bandeau de l'étranger. Tom le regarde, et il comprend qu'il est venu faire du mal. Il a les yeux gris, et dans sa tête, il fait très froid. L'étranger serre la main de Mat, celle de Donald, celle de Michel, puis il tente de caresser les cheveux de Tom, mais Tom s'écarte de lui.

« Bienvenue à Nicobar, George », lui dit Mat.

Le type regarde la jetée, les éoliennes, les ateliers et les installations du port. Il ne s'intéresse pas au sable blanc de la plage, ni aux cocotiers de l'île. Pourtant, ils sont très beaux, ces cocotiers... Il

semble surpris et demande :

« C'est tout ce qu'il y a à voir ? »

Mat se contente de lui désigner, avec le doigt, un point situé sous leurs pieds. « Viens », dit-il.

On lui donne une *fenzy*, une bouteille d'air comprimé, un masque et une paire de palmes. L'homme aux yeux gris s'étonne : n'y a-t-il aucun moyen de rejoindre les installations sans avoir à plonger ? Non, répond Mat. C'est comme ça. Ici, tout le monde aime la mer, donc tout le monde plonge. L'étranger a un sourire malin. « Moi aussi, j'aime la mer, dit-il. J'espère que tu n'en doutes pas, Mat. »

Michel, Donald, Mat et Tom rejoignent le puits de plongée en apnée. Il ne se trouve qu'à douze mètres de profondeur, ce n'est pas un exploit pour eux. L'homme aux yeux gris les suit avec le scaphandre autonome. Tom l'observe et trouve qu'il nage bien. Il est sûr qu'il aurait pu se passer de la bouteille d'air comprimé, s'il l'avait voulu.

Il entre dans le temple intérieur en promenant son regard gris partout ; tout le monde vient le saluer, et tout le monde est terriblement poli avec lui. On lui présente toutes les bulles, l'infirmerie, les locaux techniques, la cuisine et le garage à scooters. On lui donne toutes sortes d'explications sur la vie quotidienne et le rôle de chacun dans le village. Il semble très intéressé et sourit sans cesse. Puis Mat le ramène dans le puits pour lui faire visiter les installations extérieures, la ferme de Franco, l'écloserie, les bassins à crevettes, les enclos, les champs d'algues et les cultures de corail.

Lorsqu'ils reviennent tous les deux, après une plongée de près d'une heure, l'étranger est en colère. Il demande pourquoi on ne l'a pas autorisé à visiter les laboratoires de Paul, Arthur et Françoise. « Ne reste pas là, Tom, dit Mat. Va jouer avec Snouch et Lulu sur la jetée. » Tom ne comprend pas. C'est la première fois que les adultes le chassent. Il veut savoir. Alors il désobéit, pour la première fois de sa vie. Il sort par le puits de plongée, puis réintègre le temple intérieur par le périscope, sans se faire voir. Il se cache sous la table de la radio.

L'étranger crie, à présent. « Tout ce que tu m'as montré, je l'avais déjà vu dans vos films, dit-il. Vous savez tous parfaitement que je suis venu pour Ersatz. Et pour rien d'autre. Je ne repartirai pas sans que vous m'ayez présenté vos résultats.

— Nous ne te présenterons rien du tout avant de savoir à quoi nos

travaux sont destinés, répond Mat. Qui se cache derrière la Fondation ? »

À partir de cet instant, les choses se passent très mal. Tom regrette d'avoir désobéi. Il voudrait s'enfuir, mais il ne le peut plus : on le verrait, on saurait qu'il a mal agi. Il se fait tout petit sous la table, affolé par la colère qui gronde, par la montée de toute cette violence.

L'homme aux yeux gris reproche aux habitants de Glaucos d'avoir dépensé des sommes inouïes et de ne jamais avoir répondu aux demandes d'informations qui leur ont été adressées par la Fondation depuis bientôt deux ans. Il les accuse de vivre dans une tour d'ivoire, de jouer avec leur village comme des enfants avec un train électrique, sans se soucier des factures qui pleuvent. « Les actionnaires veulent des résultats concrets, dit-il. Pas des cartes postales. » Mat charge Arthur de faire un résumé rapide de ses travaux sur Ersatz. Arthur toussote, et déclare que les recherches ont abouti et que trois des membres de l'équipe, lui-même, Mat et Hawkeye, ont eu la chance de passer plusieurs jours à respirer l'eau de mer, comme des poissons.

« Sans effets secondaires ?

— Effets secondaires négligeables. Mais cela suppose une intervention chirurgicale assez lourde.

— Quelle impression, Mat ?

— Désagréable. Mais là n'est pas la question. Hawkeye et moi sommes descendus jusqu'à cent quatre-vingts mètres, avec un simple masque et une paire de palmes.

— Alors ?...

— Alors, poursuit Mat, les membres de la mission et moi-même, réunis en assemblée, avons décidé que ces résultats étaient trop importants pour être confiés à n'importe qui... Pour qui travailles-tu, George ? Notre bureau de Londres m'a appris que les généreux donateurs qui aident la Fondation sont en fait des sociétés-écrans. D'où vient l'argent ? »

L'homme aux yeux gris laisse éclater sa colère. Il crie encore, il menace, il pointe son doigt, comme un revolver, sur chacun des adultes présents. Oui, dit-il, oui Um-mo-tech, Trans Co, le Research Found sont des sociétés-écrans. Glaucos est financé par l'armée américaine, par l'entremise de l'un de ses services de renseignements : l'intelligence Information Agency, l'IIA.

« Mais qu'est-ce que vous croyiez ? Que le Père Noël en personne allait vider sa hotte dans la mer ? Depuis trois ans, vous avez dépensé deux cents vingt-sept millions de dollars, sans compter les frais de fonctionnement. Tes ennuis d'argent, Mat, c'est toi et toi seul qui en es responsable. Si tu t'étais mieux occupé de tes sociétés, rien ne serait arrivé. Mais tu passais ton temps à faire des bulles dans l'eau avec tes petits copains chercheurs... Quand tu es venu me voir à New York il y a deux ans, avec ton sourire péteux et tes affaires en faillite, je savais tout sur toi. Je travaille pour la recherche militaire depuis 69. C'est moi qui ai proposé qu'on te finance sans te mettre au courant... Eh quoi ! Tu voulais tout : l'argent comme s'il en pleuvait, le secret sur vos travaux et garder les mains propres. Les mains propres... Ah ! vous me faites mal au ventre... Quand on veut faire la morale aux autres, on s'en donne les moyens... »

Tom a fermé les yeux. Il ne comprend pas les mots que crie l'étranger. Mais il voit dans l'esprit des adultes qui l'écoutent. Il lit en eux, aussi clairement que s'il déchiffrait un livre illustré, le sentiment de leur séparation prochaine. Il voit autre chose, aussi. Une chose affreuse.

« Si je ne rentre pas à New York avec les trois enfants et toutes les archives scientifiques du village, c'est un commando de plongeurs détaché de *l'USS Bancroft* qui viendra vous rendre visite dans cinq jours ! Choisissez ! »

La mort. C'est à la mort que tous pensent. Leur propre mort, celle de leurs amis, celle de Mat. La mort de leurs rêves. Leur sang mélangé à l'eau de la mer. Cela, Tom ne peut l'admettre. Il a trois ans, et à trois ans, la mort n'existe pas. Alors il se met à hurler, soudain, et il frappe sa tête sur le sol métallique. Il crie que tout cela n'existe pas, il crie pour se réveiller du cauchemar. Il crie qu'il est désolé, qu'il ne désobéira plus, plus jamais. Il ne savait pas. Et puis il crie parce qu'il ne parvient pas à se réveiller, et que le rêve dure, et dure encore.

Le rêve affreux de la mort de Glaucos.

Il se sent entraîné dans une spirale d'images enchaînées. Il voit, en vrac, l'homme aux yeux gris repartir dans l'avion, Chrissi et Bi pleurer. On dresse un filet autour du village pour empêcher les dauphins de s'approcher. Chams se cogne la tête, toutes les nuits ; il saigne, il a mal, il appelle les hommes, ses amis, mais personne ne lui répond. On libère les poissons d'élevage, on détruit les laboratoires. La mort, partout la mort. Il y a un gros bateau gris, au loin sur la mer. Quand on le regarde avec des jumelles, il ressemble à un requin échoué.

Donald ne chante plus. Les adultes se réunissent toutes les nuits pour travailler. Tom étouffe. Il sait qu'on va l'emmenner dans un avion. Il sait que bientôt il voudra mourir, couché sous le soleil dans une ruelle d'Égypte. Il ne veut pas partir. Il ne veut plus se souvenir.

Cela fait comme une terrible explosion silencieuse. L'eau se soulève à plusieurs dizaines de mètres au-dessus de la surface. On voit voler dans les airs des éclats arrachés au temple intérieur, des livres, des débris de fer et de béton. Tom s'envole au sein de ces débris, comme Dorothy et sa maison emportées par le cyclone, dans *Le Magicien d'Oz*. Il essaie de rattraper les morceaux du village, de les remettre ensemble, à la manière des pièces d'un jeu de construction. Mais les morceaux sont trop différents. Il ne parvient à rien.

Tout est redevenu blanc. Il est couché dans un cocon de neige tiède. Il sait qu'il est en train de mourir, mais ça lui est égal. Il ne veut plus lutter, il ne veut plus se battre. Tant qu'il croyait qu'il pourrait revenir chez lui un jour, il voulait bien tout supporter. L'espoir le tenait debout. Il sait à présent qu'il n'a plus de chez lui, qu'il a vécu pour rien, ou juste pour quelques ruines près d'une plage lointaine. La seule chose qui le console un peu, c'est de savoir qu'il n'était pas coupable. Il entend vaguement, très loin, les cris de Michèle. Il sent qu'elle le bouscule, qu'elle le gifle et qu'elle appuie sur son corps. Il est couché dans le grand silence blanc et il se fiche de tout. Il aurait voulu disparaître avec le rêve de Glaucos, comme un dessin à l'encre sur un papier jeté à la mer, mais puisque le rêve est mort sans lui, plus rien n'a d'importance.

Au loin, dans le blanc, deux dauphins dansent un ballet au ralenti. Un dauphin noir, un dauphin gris. Adieu les dauphins... Adieu...

Un dauphin noir, un dauphin gris.

Un dauphin noir, un dauphin gris...

Plus rien n'a d'importance. Je n'étais pas coupable.

Frankie, Sibel... adieu.

Plus rien n'a...

Frankie ? Sibel ?

... Vivants ?

Intelligence Information Agency
Bureau NY 112
De : Titan Trigger À : G. Livroski

Le 12 mai 1978

Affaire G1RC/ETZ

TOP SECRET INF. – PRIORITÉ 01 – TOP SECRET INF. – PRIORITÉ

01

Copie du rapport n° 3 de l'agent HE 01 parvenu le 8 mai par le canal Occident. Décodage SV/03. Page 2/8.

De : HE 01 À : IIA/SZ

Le 06.05.1978

[...] C'est Elizabeth Mariam – « Bi » – qui a décidé que je devais être admis à y participer, et son avis a été approuvé à l'unanimité, comme c'est souvent le cas. Bi est sans doute – Thornback mis à part – la personne la plus influente de Glaucos. Le « partage de l'eau » n'est pas une cérémonie ordinaire. Mat dit en souriant qu'elle a été inspirée par un ouvrage littéraire, mais je n'ai pas réussi à savoir lequel. Elle semble être un fondement, un rite unificateur lié aux tout premiers temps du village, et elle donne un éclairage particulier aux relations des adultes du groupe. Le partage sexuel en est la seule règle. Des couples existent, en temps normal (Thornback-Bi, Caroline Wu Ki-Donald Labrise, Chrissi-Rutger Gross...), mais lors des « partages », il se défont. La fête, à laquelle participent les dauphins et – pour une moitié seulement – les trois enfants, a l'allure d'une cérémonie initiatique. Elle débute par des chants, des danses, des séances de yoga et d'attouchements, puis se poursuit par de longues – et dangereuses – apnées dans la mer, avec, pour seul éclairage, des lampes de plongée disposées çà et là parmi les buissons de corail. Courses, luttes et parties de cache-cache sous-marines durent plusieurs heures. Finalement, les six femmes se débrouillent pour choisir et attirer leur (s) partenaire (s) dans un relais afin d'y avoir des relations sexuelles avec lui (elle (s) /eux). Les dauphins semblent faire de même, au même moment. Étrange similitude de comportement... Pas de règles fixes, apparemment, sauf celle qui consiste à séparer les couples établis. J'ai appris, par Caroline Wu Ki, que c'est ainsi que les trois enfants ont été conçus. Impossible de savoir avec certitude qui sont leurs géniteurs. Leurs mères (Caro, Bi et Mariam), même si elles le savent – ce qui n'est pas prouvé –, refusent de le dire. Elles s'obligent, d'autre part, et c'est beaucoup plus étonnant, à une stricte neutralité

avec les trois enfants, au nom de l'éducation collective que tous ont décidé de leur donner. Le partage s'est terminé avec le lever du soleil, sur le sable de la plage. Dans quelques décimètres d'eau, en compagnie des dauphins, j'ai été solennellement baptisé par les femmes du groupe. À présent, pour tous, je suis « Kim ».

Deux jours après, il me semble que, plus qu'une fête, les partages de l'eau sont une sorte de devoir, un tribut payé aux convictions philosophiques qui ont décidé de la construction de Glaucos.

Le résultat le plus positif de cette nuit est que je fais à présent véritablement partie du village. Je suis le « frère d'eau » de tous les autres membres de Glaucos. Après une plongée du côté de la grotte de Pan, Mat et Françoise ont décidé ensemble de m'associer au projet Ersatz... [...]

Note : Totalement conforme à l'idée que nous nous faisons d'eux, et vaguement répugnant, non ? Cyrrhus Blade en rit encore. Ai trouvé HE 01 dangereusement indulgent dans son commentaire. Espérons qu'il ne nous reviendra pas avec les cheveux longs et une fleur à l'oreille... Si c'est le cas, un stage intensif au camp de Laudale lui fera le plus grand bien. Pour le moment, quoi qu'il en soit, ses rapports ne semblent pas avoir souffert de ce genre d'élucubrations à propos de frères d'eau et d'amour libre. Son travail continue à nous donner satisfaction.

12 - Morts inutiles

Toute la journée, les enfants jouaient dans les grandes salles du château où des fleurs vivantes poussaient sur les murs... Lorsqu'on ouvrait les fenêtres d'ambre jaune, les poissons y entraient, comme chez nous les hirondelles, et ils mangeaient dans la main des petites princesses qui les caressaient.

Jacques Rougerie

ET ensuite ?

— Ensuite, j'ai décidé de vivre. On a pris un taxi. Je me suis caché dans la voiture noire.

— C'était un rêve, ou c'étaient des souvenirs ? demande Michèle.

— Des souvenirs, répond Sibel. Tout ce qu'il a raconté s'est vraiment produit, il y a treize ans.

— C'est incroyable... incroyable... »

Michèle répète trois fois le mot « incroyable » en secouant la tête de haut en bas, comme ces animaux articulés que l'on voit à l'arrière des voitures. « J'ai décidé de vivre. » Il aurait aussi bien pu dire : « J'ai remis le moteur en marche, et passé la première. » La simplicité avec laquelle le garçon parle de sa résurrection l'émerveille.

Vermeer regarde la psychiatre en souriant. Il la trouve très séduisante. Physiquement, d'abord. Il éprouve un chatouillement de plaisir à chaque fois que ses yeux se posent sur ses cuisses pâles et sur son sein droit, petit et rond dans l'ouverture indiscreète du gros blouson de ski qu'on lui a prêté. Plus généralement, il est sensible à la candeur, la modestie et l'enthousiasme de la jeune femme. « Elle et moi, nous nous ressemblons, pense-t-il. Nous sommes arrivés dans cette affaire par hasard. » Michèle surprend son regard. Elle ne rajuste pas sa tenue ; elle lève simplement la tête vers lui et lui rend son sourire.

Sibel s'approche du lit métallique et pose une main sur le front

dégarni de Mazzini. « Vous avez mal ? » lui demande-t-elle. L'Italien rit, bouche fermée. « Et vous ? » Sibel caresse du doigt le gros pansement qu'on lui a appliqué sur la tempe.

« Un peu.

— Moi, c'est pareil... Un peu... J'ai eu de la chance, il paraît.

— Tu as été superbe, Marcellito, intervient Vermeer. Couché par terre, position d'attaque irréfutable. James Bond en personne... »

Marcello fait une grimace. Il s'agite un peu sur son matelas et repousse les draps d'une seule main, dévoilant en partie son torse bandé.

« Dis pas ça, Antoon. Je repense à l'autre... l'assistant. »

Sibel ne sourit plus.

« Il avait choisi son camp, dit-elle. C'était un imbécile. »

L'Italien n'est pas convaincu.

« Mouais..., fait-il. On peut voir ça comme ça... Merci, en tout cas. »

Frankie repose le stylo avec lequel il prenait des notes. Il se lève, marche en rond dans la chambre d'hôpital. Puis il dit, en laissant la fin de sa phrase en l'air :

« Tom, il a tout juste avec ses souvenirs. Mais il y a deux trucs qui clochent... »

Le silence se fait autour de lui. Chacun attend de savoir.

« Deux questions. Un : pourquoi Livroski et l'autre voulaient nos colliers ? Et deux : pourquoi ils étaient si pressés... et où ils sont allés ?

— Ça fait trois, remarque Sibel.

— Je peux répondre en partie à la dernière question, dit Vermeer. Le commissaire divisionnaire de Milan a dit qu'ils sont partis à bord d'un jet privé de location. Sur le plan de vol que leur pilote a déposé, il est précisé qu'ils se dirigeaient vers Malé.

— Malé... ? demande Tom.

— Maldives.

— Mais ça ne prouve rien, enchaîne Mazzini en réprimant une grimace de douleur. Rien n'oblige à déclarer la vérité, dans un plan de vol. Et puis, si ça se trouve, ils ne sont même pas montés à bord. Comment savoir ?

— On sera tenus au courant régulièrement. L'affaire de cette nuit a pris une importance énorme. L'ambassade des Etats-Unis a déjà ouvert son parapluie. Elle a déclaré qu'elle ne savait rien, qu'elle ne connaissait personne du nom de Trigger, et que Livroski n'était qu'un ressortissant ordinaire, non couvert par l'immunité diplomatique. Je crois que tout le monde a peur d'un incident international.

— Le ministère de l'intérieur a réclamé la bande pour la visionner, ajoute Mazzini.

— Je me suis trompé, pour Livroski, dit Tom.

— Comment ça... ?

— Il était triste... dans la voiture. Il m'a aidé.

— Il a compris qu'il était bon pour la poubelle, dit Frankie en débballant un chewing-gum... Cuit, foutu, archifoutu. Quelqu'un en veut ?

— De quoi ? demande Michèle.

— Explique », demande Sibel, un peu agacée par les effets de suspense du garçon.

« Du chewing-gum...

— Non merci. »

Frankie replie méticuleusement la plaquette de son chewing-gum en quatre avant de la mettre dans sa bouche.

« Il en a trop dit, Livroski, hier soir, poursuit-il. Beaucoup trop dit. L'autre, celui qui a une tête de mérou, va être obligé de le faire disparaître.

— Il va le tuer ? demande Michèle en ouvrant des yeux ronds.

— Il va pas se gêner... Vous ne vous rendez pas compte. Le vieux a mis en cause l'armée américaine, il nous a parlé de Glaucos. Je suis sûr que tout ce qu'il nous a raconté était du genre top secret... Ce que

je ne sais pas, c'est pourquoi il s'est mouillé comme ça.

— Parce qu'il voulait que vous lui fassiez confiance ? propose Vermeer.

— Oui. Possible. Il voulait qu'on vienne avec lui aux Etats-Unis... Vivants, je veux dire. Et pas comme des rats de laboratoire. Mais l'autre... le robot, là...

— Trigger.

— Ouais. Trigger... il préférerait qu'on n'existe pas. Surtout maintenant qu'on connaît tous ses petits secrets. Enfin, moi, si j'étais lui, je nous ferais tuer. Parce que si on parle – et on va parler –, c'est sa tête qui saute en premier.

— Il voudrait vous tuer, tous les trois ? » s'exclame Michèle, épouvantée.

Frankie lui jette un regard d'abord étonné, puis triste.

« Vous êtes mignonne, vous, avec vos fesses à l'air, lui dit-il, mais vous ne comprenez vraiment pas vite... C'est pas seulement à moi, Tom et Sibel qu'il vont s'en prendre. C'est à nous tous... À vous aussi. »

Sibel intervient :

« Non. Il n'est pas sûr qu'on soit en danger. Une copie de la bande est déjà au ministère. C'est trop tard. Si quelqu'un était tué, maintenant, tout le monde saurait par qui et pourquoi...

— Ils s'en fichent..., coupe Frankie.

— Ils s'en fichent peut-être, et peut-être pas. Je te signale que je suis célèbre. Si je mourais, ça ferait la une de plein de journaux...

— On est célèbres tous les trois, depuis cette nuit...

Mais ils nous feront disparaître... Pas de cadavres, pas de coupable. »

Sibel s'apprête à lui répondre, mais un policier en uniforme passe la tête par la porte de la chambre et leur annonce :

« Les deux voitures sont arrivées.

— On vient », dit Vermeer.

Le Hollandais, Sibel, Frankie et Michèle s'apprêtent à quitter la chambre lorsque Tom, qui était resté assis jusque-là, se lève soudain et crie :

« Je sais ! »

Tous se tournent vers lui et se figent.

« Je sais. J'ai trouvé ! répète Tom.

— Il a trouvé, dit Frankie, perplexe.

— Qu'est-ce que tu as trouvé, Tom ? » lui demande Sibel.

Tom leur sourit.

« La première et la troisième question de Frankie... explique-t-il. J'ai la réponse aux deux ! »

Marcello Mazzini est à nouveau seul dans sa chambre. Tous sont partis, en promettant de revenir pour le tenir informé de l'avancement de leurs démarches. L'Italien a la tête qui lui tourne un peu. Il se sent bien, avec eux tous, et leur aventure est exceptionnelle. Mais il a le sentiment d'avoir été trahi par le metteur en scène, car il a tenu le plus mauvais rôle... Il devine qu'il lui faudra beaucoup de temps avant que le souvenir de cette nuit arrête de le brûler. Il revoit les yeux tristes et la grimace de l'assistant alors qu'il disait : « Je savais bien qu'il fallait pas... » En trente ans de service, c'était la première fois que Mazzini tuait un homme. « Si au moins j'avais été en état de légitime défense. Mais même pas... Quand j'ai tiré, j'avais déjà compris qu'il était inoffensif. Il aurait suffi que je tende la main, et il m'aurait rendu son arme... Ça s'est passé si vite.

On frappe. Il crie : « *Avanti !* » L'un des deux policiers en faction ouvre la porte et laisse entrer une infirmière, rousse et court vêtue de blanc, qui pousse devant elle un chariot de métal chargé d'instruments.

« Bonjour, monsieur Mazzini, dit-elle. On parle de vous à la radio, ce matin, et il y a des journalistes dans le hall, qui voudraient vous interviewer. Vous êtes un personnage important, maintenant. »

La jeune femme s'approche de la potence qui se trouve près du lit, et en décroche le flacon presque vide du goutte-à-goutte, qu'elle remplace par le nouveau flacon plein qui se trouve sur son chariot.

« Qu'est-ce que c'est, cette fois ? demande le policier.

— Cocktail post-opératoire habituel : sérum physiologique, glucose et vitamines... C'est pour votre bien, comme on dit... »

Elle s'assied sur le lit, vérifie que le long tuyau du goutte-à-goutte est toujours bien fixé à l'avant-bras de Mazzini, puis se relève, débranche le tuyau et le connecte au flacon neuf.

« Et voilà. C'est fait.

— Merci mademoiselle. »

L'infirmière ouvre le petit robinet de plastique et en règle le débit. Une, deux, dix gouttes d'air apparaissent dans le flacon suspendu. Elle semble satisfaite, offre un charmant sourire à son patient pour le remercier de sa docilité.

« Vous devriez dormir un peu, maintenant, dit-elle avant de sortir.

— Je vais essayer », promet le policier.

Il essaie de reprendre le cours de ses pensées, mais il n'y parvient pas. Il se sent bien, soudain. Délicieusement léger, vapoureux. Au diable les remords, les angoisses...

« Toutes les infirmières du monde devraient être aussi séduisantes que celle-là. Etait-elle nue sous sa blouse ?... » Il revoit en souvenir ses genoux ronds, sa nuque, sa peau laiteuse... Il imagine les doigts fins de l'infirmière défaisant un à un les boutons de sa blouse...

Le goutte-à-goutte égrène les bulles dans la bouteille de verre. Mazzini sombre dans un brouillard voluptueux. Lorsque l'interne de garde, accompagné par deux reporters de la presse écrite, vient lui rendre visite un quart d'heure plus tard, il sourit en voyant, sur son visage dispos, l'expression d'une béate satisfaction.

C'est seulement lorsqu'ils essaient de le réveiller que les trois visiteurs comprennent qu'il est mort.

Michèle n'en revient pas. « J'ai une vie passionnante, pense-t-elle. Moi, Michèle Conrad, petite psychiatre minable d'un établissement minable, abandonnée par mon mari, conspuée par mes collègues, renvoyée par mes chefs, j'ai une vie passionnante. » Elle se tient debout, en sous-vêtements, au milieu de la chambre. Prise d'une soudaine bouffée d'euphorie, elle marche jusqu'à la fenêtre qu'elle ouvre en grand. Elle inhale une profonde bouffée d'air froid, se penche au-dehors et crie :

« Je suis heureuse ! »

Son cri fait s'envoler quelques pigeons. Rien d'autre. Vaguement déçue, elle referme la fenêtre et retourne vers le lit pour terminer sa valise. Tous ces blousons d'hiver et ces lainages seront inutiles là où elle s'apprête à se rendre. Elle hésite. Peut-elle les laisser ici, sur le lit ? Ce serait se comporter en riche... Un geste qui ne manquerait pas d'un certain éclat un peu... romanesque. Elle s'imagine, héroïne de roman de gare, voyageant sans bagages, de palace en palace, laissant derrière elle un sillage de robes hors de prix, de flacons de parfum à peine entamés. Quelle folie ! Non, elle se comportera comme sa mère le lui a appris : avec raison et mesure. On ne sait jamais. Elle plie les pulls en rêvant. Nicobar... Ce nom, à lui seul, est déjà un voyage.

« Où vas-tu, Michèle ?

— Oh (ton blasé), je vais passer quelques jours à Nicobar avec des amis. Nous avons quelques démêlés, ces temps-ci, avec les services secrets américains... Vous savez ce que c'est... ces gens sont très ennuyeux. Pif-paf, quelques coups de feu et je reviens. »

Elle éclate de rire, surprise par sa propre insouciance. Et d'abord, où se trouve Nicobar, sur un atlas ? Le sait-elle vraiment ? Non, elle a mal regardé. C'est quelque part dans l'océan Indien, se souvient-elle. Mais où exactement, mystère.

Sa valise terminée, elle s'occupe de celle de Tom. Bien peu de choses, en réalité : quelques tee-shirts, quelques pulls, deux pantalons. Un maillot de bain Christian Dior rouge et bleu... Michèle laisse vagabonder ses pensées. Elle revoit le garçon couché au fond de la piscine, ressortant de l'eau en souriant après six minutes trente passées au fond. Puis les images de sa « mort » se représentent à son esprit, et elle les chasse avec un frisson. Celles-là, elle aimerait mieux les oublier. Elle revit ensuite les moments d'exaltation dans la chambre d'hôpital.

La solution était si facile à découvrir, pense-t-elle. Elle est presque sûre qu'elle aurait pu la trouver toute seule.

« Tu te souviens de ce qui était écrit sur ton morceau de dauphin ? avait demandé Tom à Sibel.

— Oui, avait répondu la jeune fille, j'ai eu treize ans pour l'apprendre par cœur. Il y avait un petit rond, et puis les chiffres quatre et deux suivis d'une apostrophe.

— Moi, c'est quatre-vingt-treize, un petit rond et un », avait dit Frankie en se tordant le cou pour regarder le sien.

En remettant les colliers dans l'ordre, depuis la queue – Frankie – jusqu'à la tête – Sibel –, on obtenait : « 93°11' 08°42' » Quatre-vingt-treize degrés onze minutes, et huit degrés quarante-deux minutes : les coordonnées d'une latitude et d'une longitude.

Le gros chauve gentil – comment s'appelait-il ? Ragazzi... Maserati ?... – avait envoyé un policier acheter un atlas de poche à la librairie de l'hôpital, et tous avaient mis le doigt, ensemble, sur les petites îles de l'archipel de Nicobar. En entendant ce nom, Tom avait hoché la tête. « Oui, avait-il dit, c'est ça... Nicobar. C'est bien le nom dans mes souvenirs. C'est là que se trouvait Glaucos. » Quel cas clinique passionnant, ce Tom... D'abord autiste, capable de régler à volonté son rythme cardiaque, puis mort et ressuscité, et aujourd'hui s'exprimant comme s'il n'avait fait que ça toute sa vie. « J'écirai un mémoire sur lui, quand cette histoire sera terminée, et je deviendrai célèbre. Ça s'appellera... *L'Enfant dauphin*... ou plutôt non : *Tom, l'enfant de la mer*, par le Dr Michèle Conrad. On m'invitera sûrement à la télé pour en parler... »

Il y avait aussi des lettres écrites au dos des trois parties du collier, se souvient-elle. Un « P » sur le bijou de Frankie, un « A » sur celui de Tom et un « N » sur celui de Sibel. « PAN ». Tom, Frankie et Sibel avaient souri et dit qu'ils savaient probablement de quoi il s'agissait. Et c'est alors que fut prise la décision de se rendre à Nicobar tous ensemble.

Quels vêtements doit-elle mettre ? Son tailleur gris ? Non. Trop guindé : il lui donne l'air d'une directrice de pension religieuse. Un pantalon ? Non, pas assez féminin. Une jupe et un chemisier sans manches conviendront tout à fait. Quelle jupe choisir ? La verte ? Trop ample. La bleue. Oui, elle mettra la bleue qui se boutonne sur le côté.

Elle se regarde dans le miroir, sourit à son reflet. Puis elle ferme les deux valises, les prend, sort de la chambre et se dirige vers l'ascenseur. Elle repense, avec une certaine honte mêlée d'un surprenant plaisir, à la tenue dans laquelle elle est sortie la veille au soir. Dans la voiture de police, le Hollandais lui avait pris la main avec beaucoup de délicatesse, et lui avait dit, en anglais, avec son accent chantant :

« Je suis très heureux que vous veniez avec nous à Nicobar, mademoiselle. »

Elle n'avait rien répondu, mais elle avait laissé sa main dans la sienne en écoutant son cœur battre. Alors, il s'était penché vers son épaule et lui avait chuchoté :

« Je vous trouve extrêmement séduisante, vous savez. > »

Michèle passe devant l'homme de la réception qui la salue poliment. Elle parvient, sous la marquise de l'entrée, près du portier en tenue qui lui demande avec un sourire approbateur :

« Taxi, mademoiselle ?

— Non. J'attends une voiture. »

« Je suis dans une forme éclatante, pense-t-elle. Qu'est-ce que je vais faire de toute cette énergie ? »

Une voiture est stationnée de l'autre côté de l'avenue. Michèle la regarde sans y penser. Elle remarque une silhouette d'homme qui s'agite faiblement, sur le siège arrière, et constate que la vitre est ouverte. Que tient cet homme devant son visage ? Une longue-vue ? « Ah non, constate-t-elle sans émotion, c'est un fusil à lunette. » Le fusil crache une petite flamme jaune, mais on n'entend rien, car le bruit du trafic de l'avenue couvre la détonation. Michèle tombe sur le trottoir en souriant toujours. Si elle n'avait pas ce vilain trou rouge au-dessus de l'œil droit, on pourrait croire qu'elle dort.

« Non, mademoiselle, définitivement non. Nous ne pouvons pas prendre le risque de diffuser cette bande, dans l'état actuel de l'affaire.

— C'est tout à fait contraire à la déontologie, voyez-vous...

— Avez-vous idée des complications que cette diffusion pourrait provoquer ?... Diplomatiques, judiciaires... Non. La mission de la télévision publique est d'informer, pas de créer le scandale. Cette cassette restera au ministère de l'intérieur pour complément d'enquête.

— En tant qu'ancien journaliste moi-même, j'en suis désolé, notez-le bien... Votre histoire est...

— Tout à fait... Votre affaire nous intéresse beaucoup. Et tout ce que vous nous avez raconté...

— ... passionnante... Vraiment passionnante... Le village sous-marin, le complot des services secrets... Votre propre biographie...

— Je comprends que vous ayez besoin de la collaboration des médias, et cette enquête aura tout à fait sa place dans un magazine d'investigation de cette chaîne... Mais plus tard.

— Nous devons être prudents. Ne pas réagir à chaud.

— Prendre des précautions. Vérifier.

— Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ? Non ? Alors... »

Sibel enrage. Ces deux hommes lui sortent par les yeux. Le grand maigre est le secrétaire d'Etat chargé de la communication, le petit nerveux est le directeur de l'information de la chaîne. Ils sont venus tout spécialement de Rome par hélicoptère pour la rencontrer. Elle voudrait avoir le droit de leur faire rentrer dans la gorge leur propre suffisance, et leur couardise. « En tant que professionnels de l'information, voyez-vous... », « une chaîne publique n'est pas un forum... », « vous êtes très charmante, mais... » Tous ces mots creux utilisés comme paravents pour masquer leur manque de courage et leur soumission à l'autorité... Elle imagine très bien le coup de téléphone qu'a dû leur donner un quelconque ministrion leur demandant de ne pas faire de vagues, de ne rien laisser passer à l'antenne qui puisse compromettre les bonnes relations avec une importante puissance amie... « Il leur faut des preuves ? pense-t-elle. Très bien, on se passera d'eux. »

« Pourquoi ne pas nous faire confiance ? » plaide le secrétaire d'Etat en l'accompagnant dans le grand hall de verre et d'acier. Attendez les résultats de l'enquête, mademoiselle. Laissez-nous le temps... Je vous promets que vous aurez toute l'aide possible...

— Les deux Américains ont déjà quinze heures d'avance sur nous, répond Sibel sans se retourner. Si nous hésitons encore, ce ne sera même plus la peine de faire le voyage. Ils auront trouvé ce qu'ils cherchaient et effacé toutes les preuves. C'est ça que vous voulez ? Noyer l'affaire ? »

Encadrée par son escorte de deux policiers, elle marche jusqu'au vaste guichet de la réception de la chaîne et, sans en demander la permission, s'empare d'un téléphone, sous l'œil attentif des deux fonctionnaires.

« Jeff ? dit-elle. Oui. Sibel. Tu avais raison, ils se dégonflent... Non, ils ont peur des complications, ils ont des ordres ministériels... Oui, on fait comme tu avais prévu. Tu préviens l'AFP et Vis News qu'ils peuvent transmettre. Bien sûr. L'intégralité... À quinze heures ? Très

bien, donne-leur une copie à eux aussi... Non, pas aujourd'hui, on les verra quand on aura le temps. Dis à Steve que je n'oublie pas son film... Tournez des raccords en m'attendant. Merci, Jeff. »

Elle raccroche et se retourne vers les deux hommes.

Elle les regarde, elle prend son temps, et leur sourit presque gentiment.

« Et voilà, dit-elle avec beaucoup de gentillesse. Désolée, messieurs. Mais vous n'imaginiez tout de même pas que nous aurions oublié de faire des copies de la bande, hein ? CNN a un faisceau dans dix minutes. Dans une demi-heure, toutes les télévisions du monde diffuseront les images de la fusillade de cette nuit, avec, en prime, une interview de mes deux frères et de moi qu'on a mise en boîte ce matin. »

Elle leur tourne le dos, sans cesser de sourire, et franchit la porte vitrée électrique, accompagnée par les deux policiers. Une Alfa Romeo bleue équipée d'une rampe de gyrophares l'attend au bord du trottoir.

« Mademoiselle, fait le secrétaire d'Etat, furieux, qui court derrière elle, vous n'avez pas le droit de diffuser cette information sans l'accord du ministère de l'intérieur !

— Trop tard, répond Sibel, parlez-en aux agences de presse si ça vous amuse. Adieu. »

Un officier en civil a ouvert la porte de la voiture devant elle. Elle a déjà posé une jambe sur le plancher du véhicule lorsqu'elle se sent tirée en arrière par l'un des deux agents qui l'accompagnent.

« Un instant, mademoiselle, dit l'homme en dévisageant les occupants de l'Alfa. Je ne les connais pas, ceux-là. Ce ne sont pas ceux qui vous ont amenée, n'est-ce pas ? » Sibel regarde à son tour les hommes en civil.

« Non, fait-elle. Les autres étaient en unif... »

Le premier coup de feu, tiré par le chauffeur de l'Alfa, fait voler en éclats le panneau de verre coloré représentant le sigle de la chaîne, fixé au-dessus de l'entrée. Une rafale de pistolet-mitrailleur, tirée par l'homme qui tenait la portière, est déviée par l'agent.

« Couchez-vous ! » crie le second policier en dégainant son arme.

Dans le hall, au milieu des cris de panique, tout le monde se jette sur le sol. Le secrétaire d'Etat et le directeur de l'information rampent

derrière un bac de fleurs. Mais Sibel n'a le temps de rien faire. Les deux bras puissants de l'homme qui se trouve sur le siège arrière l'agrippent et l'entraînent sur la banquette. Le troisième homme plonge par la fenêtre ouverte à l'avant alors que l'auto démarre en faisant hurler ses pneus. À bord, Sibel se démène comme une diablesse. Avec un cri de rage, elle réussit à dégager ses jambes et envoie, de toute sa force, un coup de pied qui écrase la tête du chauffeur contre le volant. La voiture était en pleine accélération. Elle rate la rampe d'accès au boulevard, rebondit contre le rebord de béton, roule quelques secondes sur deux roues et paraît vouloir se redresser. Mais elle est déviée par un lampadaire, bascule sur le toit, et décrit un tonneau complet avant de s'immobiliser, comme une tortue retournée, contre un véhicule en stationnement.

Les deux policiers sont aussitôt sur les lieux de l'accident. Ils se placent de part et d'autre de la voiture, leurs armes tenues à deux mains et pointées sur ses occupants.

« Sortez ! crient-ils. Mains en l'air. Vite ! »

Seuls deux hommes s'extraient de l'Alfa. Le chauffeur, blessé, reste prisonnier derrière le volant. Sibel sort en dernier.

« Ça va, mademoiselle ? » demande l'agent qui se trouve près d'elle.

Sibel respire un grand coup. Elle vérifie qu'elle n'a mal nulle part. Puis elle sourit.

« Super, oui. On recommence ? »

C'est pendant qu'ils reviennent de l'ambassade des Pays-Bas, à bord de la voiture de police mise à leur disposition, que Vermeer et les deux garçons apprennent coup sur coup la mort de Mazzini et celle de Michèle, et l'enlèvement raté de Sibel. Frankie est en train de feuilleter son passeport neuf lorsque la radio annonce tour à tour les trois événements, en demandant des renforts d'urgence. « L'hôtel n'est pas loin, dit le policier qui tient le volant, dans un mauvais anglais. Vous voulez qu'on aille voir ?... » Vermeer hoche la tête.

« Marcellito et la jeune psychiatre sont morts..., pense-t-il. Et ils ont failli avoir Sibel. Ça n'était donc pas une farce, tout ça. Je nous revois, tous réunis dans la chambre d'hôpital, avec notre enthousiasme stupide de héros de comédie. Mazzini et Michèle sont morts, les trois enfants et moi nous sommes les suivants sur la liste. Quelle absurdité... » Le policier assis à côté du conducteur échange quelques paroles en italien avec d'autres voitures, puis il se retourne vers ses

passagers :

« Couchez-vous sur le plancher, s'il vous plaît. On ne sait jamais. »

Tom et Frankie obéissent sans un mot. Vermeer s'enfonce dans le coussin du siège et regarde, par un coin du carreau, le ciel et les toits des immeubles sous la pluie. C'était juste l'avant-veille et il lui semble que c'était il y a des siècles : il se revoit joyeux, au volant de sa voiture roulant vers Zaanhaven. Les choses avaient un sens, alors. Il croyait avoir signé un contrat de héros positif dans une histoire qui finirait bien, un de ces films de série B dans lesquels les bons réussissent toujours à l'emporter. Il s'était trompé. Combien de morts, déjà, dans cette enquête, et combien à venir ? Dans les films de série B, au moins, les cadavres ne sont jamais inutiles. Ne disparaissent que ceux qui ont quelque chose à se reprocher : les traîtres, les faibles, les mauvais. Mais la vie ne se soucie pas de ces ficelles de scénario. La vie se moque des bons sentiments. « Absurde » et « injuste » sont les seuls mots qui lui viennent à l'esprit, mais ils n'expliquent rien, ils ne consolent de rien, ils ne servent à rien. Qu'avaient donc fait Michèle et Mazzini pour devoir être éliminés ? Ils n'avaient eu que le tort de croiser la route des enfants.

Ils descendent de l'auto tous les trois, encadrés par une dizaine de policiers anxieux, armés de mitraillettes, et protégés par des gilets pare-balles. On les conduit devant l'entrée de l'hôtel. On soulève un coin de la couverture qui recouvre le corps allongé. Vermeer regarde le sourire de Michèle et le petit trou carmin au-dessus de son œil.

« Qui que tu sois, là-haut, pense-t-il en s'agenouillant près d'elle, ça te dérangerait beaucoup de nous foutre la paix ? Qu'est-ce qu'on t'a fait ? Pourquoi tu nous en veux ? »

Tom s'est agenouillé à son tour. Il regarde Michèle, puis Vermeer, puis son frère qui est resté debout. Il pose une main sur la joue de la morte et dit à mi-voix :

« Celui qui t'a fait ça, Michèle, c'est moi qui le tuerai. »

Vermeer est stupéfait. D'abord il s'écarte du garçon, comme si son désir de vengeance pouvait être contagieux. Puis il réalise que Tom a raison. Il n'a pas besoin de se venger, il veut simplement donner un sens aux choses. Si les gros ont le droit de manger les petits, alors la vie n'a aucun sens. Tom, par sa colère, dit haut et fort que la fatalité n'existe pas, et qu'on est bien dans un film de série B, au bout du compte. Rien n'est absurde, tout se tient, et les injustices doivent être réparées. Puisqu'il y a des méchants, et qu'on les connaît, ils devront

payer, aussi puissants soient-ils.

Lorsqu'il se relève, le policier a un goût de sang dans la bouche. Son chagrin s'est transformé en rage.

Giovanni Borota est un bon journaliste. Comme tout bon journaliste, il déteste particulièrement deux choses. Un : travailler sur des informations incomplètes. Deux : travailler sur les mêmes informations que ses collègues. Accoudé au comptoir d'embarquement, il feuillette, pour la cinquième fois, le paquet de dépêches que lui a remis son rédacteur en chef :

Reuter. 9 AM. – Sirena victime d'un complot ? La jeune actrice italienne Sirena a été prise cette nuit dans une fusillade qui a failli lui coûter la vie. C'est à minuit que trois hommes, d'origine vraisemblablement américaine, sont venus trouver la comédienne sur son lieu de tournage, dans la banlieue de Milan. Après une conversation qui a duré une quinzaine de minutes, des coups de feu ont éclaté. Le premier assistant réalisateur du film, Ernest Dale, a été tué par balle. Un inspecteur de police milanais, Marcello Mazzini, qui assistait à la rencontre, a été blessé à l'épaule. Ses jours ne sont pas en danger. Les « visiteurs » ont réussi à s'enfuir en prenant pendant quelques instants Sirena en otage. Ils n'ont pas été retrouvés. La jeune comédienne, qui a été blessée sans gravité, s'est refusée à toute déclaration...

Reuter. 14 PM. Affaire Sirena (suite). – Mort de M. Mazzini et d'une psychiatre. À 13 h 30, l'inspecteur Marcello Mazzini a été retrouvé mort dans sa chambre de l'hôpital Leonardo Da Vinci. Les premiers éléments de l'enquête indiquent qu'il a été tué par une forte dose de stupéfiants introduite dans une perfusion. Quinze minutes plus tard, à 13h 45, Michèle Conrad, jeune psychiatre française, a été abattue par balle devant l'hôtel Excellence. On se souvient que ces deux personnes sont mêlées à l'étrange affaire qui a failli coûter la vie, cette nuit, à la jeune actrice italienne Sirena. D'après les premières déclarations du commissaire divisionnaire Giancarlo, il semblerait que...

Reuter. 15 PM. Affaire Sirena. (suite). – Sirena victime d'un enlèvement raté. La jeune actrice a échappé à une tentative d'enlèvement alors qu'elle sortait des locaux de...

Reuter. 16 PM. Affaire Sirena (suite). – Sirena, fille de la mer ? Le film vidéo que la jeune actrice a fait parvenir à trois agences de presse apporte des éclaircissements extrêmement surprenants à l'affaire de sa tentative d'enlèvement...

Reuter. 20 PM. Affaire Sirena/Glaucos (suite). – D'après notre

correspondant à Milan, il semblerait que Sirena, ainsi que ses deux frères et le policier hollandais qui les accompagne, aient l'intention de quitter l'Italie, ce soir, par avion. D'après des sources non vérifiées, il apparaît en effet que...

Giovanni Borota replie les dépêches et les range dans la vaste poche de son loden déjà encombrée de plusieurs stylos, d'un micro et de sa bonnette en mousse, d'un carnet à spirale et d'une boîte de pastilles pour l'estomac. Il regarde avec ennui la foule de ses confrères reporters, cameramen et photographes, qui se bousculent devant les portes de l'aéroport. Cette affaire Sirena, il le sent, est un gros coup. Peut-être LE gros coup de sa carrière. Mais ce n'est pas en poireautant avec les autres près de l'entrée qu'il obtiendra un scoop. « Voyons, se dit-il, il y a déjà eu deux morts et un enlèvement raté en quelques heures. Si j'étais responsable de la sécurité de Sirena et de sa tribu, et que je devais les conduire à l'avion, j'évitais comme la peste le grand hall de l'aéroport. Trop facile pour un attentat... Il suffit de glisser un type armé parmi les journalistes. Non. En admettant qu'ils viennent effectivement ici, ils prendront un autre chemin. » Justement, Giovanni connaît cet aéroport et tous ceux qui y travaillent comme s'il y avait passé toute sa vie. Au moins, tous les fastidieux reportages sur des arrivées et des départs qu'il a tournés ici serviront à quelque chose. Il rejoint son cameraman qui fume une cigarette en discutant avec un collègue, et l'attire loin du groupe.

« Guido, dit-il, j'ai envie de tenter un coup. Tu me suis ? » Le cameraman écoute le plan de son rédacteur et hausse les sourcils.

« Ça peut marcher, répond-il en écrasant sa cigarette sous son talon. Mais si ça rate, il faudra qu'on revienne à la station sans images... Tu as pensé à ça ?

— On bidonnera un plateau de situation, dans ce cas. Vas-y. Je te rejoins. »

Guido se charge de son sac et de sa Betacam, et file vers la sortie. Giovanni saute par-dessus les comptoirs d'embarquement et ouvre une porte sur laquelle est écrit : *Vietato Vingresso*. Il suit un couloir, monte un escalier, et entre sans frapper dans le bureau de la sécurité. Le chef n'est pas là. Le seul occupant du bureau est une femme ronde et coquette, qui tape du courrier à la machine. Giovanni lui offre un grand sourire et marche jusqu'à elle en lui ouvrant les bras.

« *Caria mia ! Come stai, bellissima ?* Je pensais justement à toi. »

Les six voitures de police s'arrêtent sous la pluie devant les

bâtiments de l'administration, à plus de deux cents mètres de l'aérogare principale. L'inspecteur pose son avant-bras sur le dossier de son siège et jette un regard panoramique à ses quatre passagers. « N'empêche, dit-il, que j'aimerais bien savoir comment vous avez convaincu le commissaire Giancarlo de vous laisser quitter la ville... On est en pleine enquête... » Vermeer se contente de sourire. « Demandez à Sirena, répond-il. C'est elle qui l'a convaincu, pas moi. » Sibel se tait. Les portes sont ouvertes. Les trois adolescents et le Hollandais courent une dizaine de mètres sous la pluie avant d'arriver à l'abri du bâtiment.

« On n'est pas à l'aéroport ? s'étonne Frankie.

— Non, répond l'inspecteur. Trop dangereux, l'aéroport. Il y a des tas de journalistes, la foule...

— Mais on en a besoin, des journalistes...

— Désolé. On m'a demandé de vous mettre dans l'avion, et on m'a bien précisé : "vivants"... C'est par là. »

Le petit groupe et son escorte armée pénètrent dans les couloirs du bâtiment. Tom et Frankie se sont rapprochés de Sibel.

« C'est vrai, Sibel, demande Frankie, dis-nous comment tu t'es débrouillée avec le commissaire... »

Sibel se contente de sourire.

« Tu m'as juste raconté que tu avais fait avec lui comme tu fais avec tes producteurs, insiste Frankie. Qu'est-ce que tu leur fais, aux producteurs ?

— Je t'apprendrai.

— Non, raconte...

— Je les oblige à m'aimer, explique Sibel très sérieusement. C'est facile.

— Ah oui, dit Tom. Moi aussi, je sais le faire. Avec les chiens et les médecins. Tu entres en eux et tu les caresses, hein ?

— Oui, c'est ça, fait Sibel en s'approchant de lui, tu caresses doucement l'intérieur de leur tête jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de zones froides. »

Tom semble ravi.

« On est vraiment pareils, c'est bien. »

Frankie les suit, boudeur. « Pourquoi je ne sais pas faire ça, moi ? » pense-t-il.

« Marre de ce métier..., râle Guido en tirant un mouchoir de sa poche. Toujours les mêmes qui bossent. Et puis ça caille ! »

Giovanni sourit. « On est juste sur leur chemin, dit-il. On ne pourra pas les rater... Imagine la tête des autres, à l'aéroport...

— Oui. C'est vrai. Ça console un peu, fait le cameraman en se mouchant bruyamment... Un peu seulement. »

Il range le mouchoir et observe un instant le ballet des véhicules techniques.

« Dis donc, fait-il, tu m'as dit que c'était un vol privé ?

— Exact. Il n'y aura qu'eux à bord jusqu'à Rome Quatre personnes.

— Alors, qu'est-ce que c'est que ce camion de livraison ? Tutti Fiori... Ils offrent des fleurs, dans les vols privés ? »

Giovanni jette un œil distrait au camion qui stationne sous l'aile du Twin-Otter.

« Bah... Ils prennent du fret en plus.

— Tu trouves que ces gars ont l'air de livreurs, toi ?

— ... Qu'est-ce que tu fais ? »

Guido a installé sa Betacam sur ses cuisses. Il pose son œil dans le viseur. « Tais-toi, chuchote-t-il, ça tourne.

— Tu les filmes ? Pourquoi ?

— Toi, je ne sais pas, mais moi, j'ai jamais vu de livreurs de fleurs qui portent des costumes croisés sous leur combinaison toute neuve. Et j'ai jamais vu de fleurs livrées dans des valises en aluminium... Oh !

— Quoi, oh ?

— Le grand rouquin avec une tête de doberman, à droite... Il a un flingue ! »

Hans est inquiet. Il sait que son inquiétude est le fruit de la préparation bâclée de l'opération de cette nuit, et il a horreur des

opérations bâclées. Il s'approche de la soute ouverte de l'avion et jette un coup d'œil à l'homme accroupi dans l'ombre devant une mallette métallique emplies d'appareils électroniques. Tous ces fils de couleur, ces relais, ces circuits intégrés, ces émetteurs, ces transistors le dégoûtent. Il n'y connaît rien, et il n'a aucune envie d'apprendre. Il sait que l'électronique est une source régulière d'ennuis et de retards dans les missions, mais il sait aussi qu'il n'a pas le choix des armes. Il doit attendre patiemment que le spécialiste ait terminé ses branchements, et faire taire son inquiétude...

Des ennuis, des retards... Toute cette affaire en est truffée depuis le début. Au Caire, déjà, il avait failli se faire coincer. Et aujourd'hui... Rien n'agace plus Hans que le souvenir de ces derniers jours, ce mélange de sentimentalisme et de précipitation... Dans ce métier, pense-t-il, il faut être un bloc d'acier plein. Sans failles, sans prises, sans âme. Un agent qui fait du sentiment ou qui se pose des questions inutiles est un agent mort. Heureusement que le vieux Trig, lui, n'a pas perdu la tête et a su donner les ordres qui convenaient avant de s'envoler. Eliminer cette gourde de psychiatre et le flic italien avait été un simple exercice de routine. Mais ces crétins d'agents locaux s'étaient pris les pieds dans le tapis lors de l'enlèvement de la starlette et, à présent, il fallait agir dans l'urgence. Frapper un grand coup était la dernière solution. Il consulte sa montre : vingt et une heures dix-sept. « Alors, demande-t-il au technicien qui transpire sur son fer à souder, c'est bientôt fini ? »

— Ce serait plus vite fini, répond l'autre sans lever la tête, si vous cessiez de me poser la question. Vous savez ce que c'est, le problème, avec les explosifs ? »

Hans n'est pas sûr d'être intéressé par la réponse. Il préférerait que tout ce cirque soit déjà terminé pour pouvoir filer d'ici.

« Non.

— C'est de les empêcher de vous péter à la figure... On est sur un aéroport, ici. Vous n'avez pas idée du nombre d'interférences radio que ça provoque, un aéroport. Alors, si vous avez envie de mourir, demandez-moi encore de me dépêcher... »

« Pauvre type ! pense Hans. Un technicien de troisième zone avec des états d'âme. Il ne tiendra pas longtemps dans la maison, celui-là. » Il s'écarte de la soute en jouant nerveusement avec le cran de sûreté de son automatique. Comme d'habitude, le cliquetis précis du mécanisme bien graissé le calme un peu. Tandis qu'il se dirige vers la camionnette, un éclat de lumière venu de la piste attire son regard.

Quelque chose a brillé un instant dans le poste de conduite du tracteur, sur sa droite. La pluie et les mauvais lampadaires à vapeur de mercure noient tous les détails dans une pénombre crasseuse, mais, en regardant mieux, il parvient à distinguer la silhouette de deux hommes accroupis, dont l'un est en train de...

« Bob ! dit-il. Deux cibles à l'avant du tracteur. Vite ! »

Le dénommé Bob, qui montait la garde sur l'autre côté de la camionnette, rejoint aussitôt Hans. Il pose un genou à terre, épaula son fusil d'assaut et vise. « Facile », dit-il dans un souffle. Son doigt blanchit sur la gâchette. Mais une fraction de seconde avant que ne retentisse le coup de feu, les deux silhouettes disparaissent derrière la carrosserie cubique du véhicule. La balle traverse le coussin du siège du conducteur et s'enfonce dans le métal avec un claquement de fouet. « Ils nous ont vus », fait Bob, désappointé. Il tire à nouveau, deux balles qui se perdent quelque part entre les roues de l'attelage.

« Il faut y aller, dit Hans. Pas de témoins !

— Hé, vous ! fait le technicien qui saute à cet instant hors de la soute. On peut partir, c'est prêt.

— Rangez tout dans le camion. On vous rejoint ! »

Le rouquin et le tireur d'élite s'élancent dans la nuit pluvieuse vers la haute silhouette du bâtiment des douanes.

Giovanni, qui s'était allongé entre les roues d'un chariot, pousse un cri : « Ils arrivent ! » Guido ramasse sa caméra qu'il avait laissée tourner au ras du sol. « Merde ! merde ! merde ! merde ! fait-il. C'est quoi, ce plan ? » Ils s'enfuient ensemble, courbés sous la pluie comme des enfants jouant aux Indiens, et courent en zigzag. Une quatrième balle siffle entre leurs têtes et va terminer sa course en fracassant, au loin, les carreaux de la porte vitrée du bâtiment. « *Aiuto !* crie Giovanni.

Aiuuuuto ! » Sa voix n'éveille aucun écho ; elle se perd dans le noir, au-dessus des pistes détrempées, se noie dans le grondement lointain des réacteurs d'un avion au décollage. Guido a laissé son sac près des chariots, mais il a conservé sa caméra afin de sauver les images qu'elle contient. La batterie-ceinture et les onze kilos de la Betacam qui frappent contre ses jambes ralentissent terriblement sa course. Il la prend dans ses bras comme un nouveau-né. « Attends-moi ! crie-t-il à son collègue qui court devant, attends ! » Il entend, dans son dos, le martèlement des semelles de ses poursuivants qui se rapprochent

dangereusement.

Giovanni n'a jamais couru aussi vite de sa vie. Il ne se retourne pas pour aider son ami : plus qu'une cinquantaine de mètres et il sera à l'abri dans le bâtiment éclairé, il y trouvera peut-être de l'aide... Soudain il aperçoit, derrière la vitre éclatée, la silhouette bleue d'un policier en tenue de combat, le torse protégé par un gilet pare-balles, qui porte un gros fusil. Il lève les deux bras, en signe de détresse, et appelle à nouveau, de sa voix cassée : « *Aiuto ! Aiuto !* »

Hans et Bob ont aussi aperçu le policier, qui est rejoint par plusieurs de ses collègues, pareillement armés. Bob, qui courait devant, s'arrête aussitôt, se retourne. « Les flics, dit-il. On dégage ! » Mais Hans le double sans l'écouter. Abandonner maintenant ? Certainement pas. Le cameraman est presque à portée de tir. Encore quelques secondes... Le pistolet, au bout de son bras, lui paraît vibrer d'une énergie propre, il attend qu'on l'utilise, il a faim de sang, de meurtre ! Dix mètres suffiront pour qu'il fasse taire à jamais ces deux mouchards. Accomplir la mission ! Tuer ! Hans ne remarque pas que Bob a fait demi-tour, il ne remarque pas non plus que la camionnette vient de démarrer, qu'elle l'abandonne seul sur la piste, il ne voit pas Bob sauter à bord par la porte latérale, il court, sa proie est mûre, ça y est, le cameraman est à portée. Il s'agenouille et lève son arme au bout de son bras droit, en effaçant le torse. Il a tout juste le temps de se rendre compte que, dans le bâtiment, les policiers ont pointé leurs fusils vers lui. Il ressent soudain une douleur dans la poitrine, comme si un adversaire invisible lui avait décoché un terrible coup de poing. « Ce n'est rien, pense-t-il, un malaise passager, un ennui mineur. » Il vise à nouveau. Mais pourquoi sa main s'est-elle mise à trembler ? Sa vue est brouillée. Un second coup, seconde douleur plus sourde, comme un second coup de poing à la hauteur du nombril, le plie en deux. Cette fois il comprend, il a vu l'éclat doré de l'arme qui a tiré sur lui. « La mission... accomplir la mission coûte que coûte, a dit le vieux Trig... » Il lève une troisième fois son automatique vers sa proie, mais où est-il passé, ce cameraman ? Il ne le voit plus, il ne voit plus rien... Un troisième coup de feu allume une gerbe d'étincelles dans sa tête. Hans sombre dans le néant. Pour la première fois, il a échoué dans sa mission. Il tombe, face en avant, sur le bitume gras et mouillé. Un filet de sang visqueux s'écoule lentement de son œil éclaté, comme un jus noir, et se dissout dans une flaque d'huile.

Guido regarde le corps de Hans recouvert d'un drap, porté vers la sortie par deux brancardiers indifférents, et il sent un long frisson grimper le long de sa colonne vertébrale. Il a souvent vu des cadavres lors des reportages qu'il a réalisés, et l'envie ne lui vient pas de

plaindre le tueur roux. Non. La cause de son malaise est ailleurs. C'est lui qui aurait dû, en toute logique, se trouver sous ce drap. Lui, Guido. Mort par hasard d'une balle dans le dos. C'est une idée vertigineuse. Il la repousse en se secouant comme un chien qui s'ébroue, puis il place ses dernières valises sur le chariot à bagages et les compte. Rien ne manque. Il sort de la salle.

En posant le pied sur la piste, dans la nuit, il respire une grande goulée d'air froid. La pluie a cessé, l'air embaume le kérosène et le caoutchouc : odeurs de grands avions, de grands départs. Il se sent soudain si heureux qu'il a envie de mordre les étoiles. « Cette journée, se dit-il, restera, quoi qu'il arrive, la plus belle de ma vie. » En poussant son lourd chariot, il se met en marche vers le joli bimoteur blanc. Il ferme les yeux et revoit, comme en rêve, l'instant où, peu après la mort du tueur roux, Sirena s'est approchée de lui, a plongé son regard dans le sien et lui a dit, avec sa voix si troublante : « Merci. » Un merci de la plus belle fille du monde ! Il pousse un bref aboiement de joie : « Waouh ! » et marche vers l'avion comme un prince vers le trône pour son couronnement. Derrière lui marchent Giovanni et l'inspecteur.

« Sacré Giovanni, avec ses plans tordus..., pense-t-il. Cette fois-ci, il nous a fait décrocher le gros lot... »

Un employé se charge de ranger ses bagages dans la soute. Sa caméra à la main, il grimpe une à une les marches de la passerelle jusqu'à la porte du Twin-Otter. Deux hommes en uniformes d'officiers navigants l'attendent dans l'étroite coursive de l'appareil : le pilote et son copilote. Ils lui serrent la main avec chaleur. « Merci, merci d'avoir permis d'arrêter les saboteurs. La bombe était programmée pour exploser lors de la rentrée du train d'atterrissage. L'avion aurait été coupé en deux en pleine montée, au-dessus de la ville. Merci. »

Guido sourit avec modestie. « Ce n'était rien, le hasard... », bredouille-t-il, mais tout au fond de lui, il a envie d'éclater de rire. Ce qui lui arrive est si beau... Il laisse les deux hommes renouveler leurs remerciements à Giovanni qui vient d'entrer à son tour, et il avance dans l'allée entre les sièges. Devant lui, déjà assis et l'attendant, se trouvent Sirena, ses deux frères et le policier hollandais. Il les regarde tour à tour et se sent soudain impressionné. Ces trois adolescents lui font un peu peur. Le brun, surtout, lui paraît redoutable, avec son éternel sourire ironique. Il émane d'eux une aura de puissance, une autorité naturelle, un parfum de mystère... En leur présence, il se sent comme une ampoule éteinte. Il leur adresse un sourire timide. Seule Sibel y répond, poliment, avec une sorte de fatigue. Le blond ne

tourne même pas la tête vers lui, il demeure plongé dans la contemplation d'un hublot obscur. « Merci de nous avoir invités à vous accompagner, dit-il.

— Y a pas de quoi, fait Frankie en dépiautant un chewing-gum. Mais vous êtes pas partis pour rigoler, vous savez.

— Vous avez la caméra sous-marine ? demande Sibel.

— Oui... Vous ne nous avez pas dit où on allait.

— L'archipel de Nicobar, vous connaissez ?... »

Non. Il ne connaît pas. Il hausse les sourcils, s'assied et boucle sa ceinture en attendant sagement la suite des événements.

Intelligence Information Agency
Bureau NY 112
De : Titan Trigger À : G. Livroski

Le 23 août 1980

Affaire G1CRC/PERS.

TOP SECRET INT. – PRIORITÉ 01 – TOP SECRET INT. – PRIORITÉ

01

À LIRE ET À DÉTRUIRE... À LIRE ET À DÉTRUIRE

Extrait du rapport du lieutenant H.G. Edwards, membre du groupe d'élite d'intervention sous-marine SGIC, embarqué à bord de l'USS Bancroft pour l'opération Oméga rouge.

Le 02.08.1980 [...] héliportés jusqu'à la plage. Une première reconnaissance en plongée avait permis de se rendre compte qu'un important travail de sabotage des équipements techniques – et en particulier des trois locaux scientifiques – avait déjà été effectué. Le capitaine a pris contact par radio avec les membres de la communauté scientifique qui s'étaient regroupés dans la bulle principale du village, connue sous le nom de « temple intérieur », et leur a ordonné de nous laisser entrer sans résistance. Après la troisième sommation, il a déclenché l'intervention. Notre action était rendue particulièrement difficile par l'absence d'accès terrestre aux installations. Le puits de plongée était condamné par une double porte d'acier de vingt-quatre millimètres. Les explosifs ont permis d'en venir à bout, mais ils ont également ouvert une importante brèche dans la structure de béton de la construction. Lorsque nous sommes parvenus dans la salle principale, l'eau l'avait déjà submergée aux deux tiers. Les membres de l'équipe scientifique qui n'avaient pas été tués par noyade, ou du fait des conséquences de l'ouverture violente du sas, fuyaient précipitamment par une issue située à l'arrière du « temple intérieur », dont nous ne connaissions pas l'existence. Je me suis lancé, en compagnie de cinq de mes hommes, à leur poursuite, et me suis engagé derrière eux dans un puits d'évacuation en forme de tuyau coudé. C'est alors qu'est survenue l'explosion. J'ai perdu connaissance.

Lorsque je suis revenu à moi, les membres de l'équipe de secours héliportée m'ont appris que j'étais le seul membre survivant du commando. J'avais été protégé par le coude du sas et trouvé inconscient à la surface. Tous les scientifiques sont également décédés, malheureusement. Cependant, aucun corps d'enfant ni aucun cadavre

correspondant au signalement de M. Thornback n'a été découvert. Le sergent Krawziski, chef des secours, a pu recueillir le témoignage du capitaine Martin, juste avant son décès. Selon lui, le capitaine aurait vu l'agent HE01, connu dans la communauté sous le surnom de « Kim », déclencher, à l'aide d'une télécommande, l'explosion du village. Toujours selon le sergent, le capitaine aurait assuré que les derniers mots de l'agent HE01 furent : « J'emmerde l'armée ! » Je laisse au sergent, qui semblait très affecté, la responsabilité de ce témoignage surprenant.

Les opérations de nettoyage et de recherches se sont poursuivies durant une dizaine d'heures, sans éveiller l'attention des autorités locales. Aucun document scientifique de valeur n'a été retrouvé sur le site. Je n'ai pas pu participer à ces recherches car, lors de l'explosion, ma moelle épinière a été sectionnée à la hauteur des troisièmes lombaires, me privant définitivement de l'usage de mes deux jambes. Le colonel Slimer estime que [...].

13 - Koïnangao

Je vous remercie pour l'eau. Puissiez-vous toujours boire profondément.

Robert Heinlein, *En terre étrangère*

AADEIN a posé son radiocassette à piles sur le siège vide à côté de lui, entre les boîtes de bière vides, les bandes dessinées et les vieux numéros de *Playboy*, et il accompagne à tue-tête Bob Marley chantant son refrain : *Them belly full but we hungry*. Sa voix est assez forte pour couvrir le ronflement du moteur et les vibrations de la carcasse fatiguée de la machine. Il prend son dernier virage et se présente en finale, face au vent chaud qui blanchit la surface de la mer sous ses ailes. Le vieux Cessna jaune équipé de flotteurs se redresse, le nez pointé vers la baie, les docks de Port Blair, et la forêt moussue au loin. Yaadein le pilote d'une seule main ; il ne prend pas la peine de regarder l'altimètre, ni le variomètre : ces deux instruments sont en panne depuis plus de six mois ; et puis, à quoi lui servirait un altimètre dans un pays où il fait toujours beau, et où la seule altitude qui importe est celle de la mer ? Il réduit les gaz et actionne la manette des volets. Rien ne se passe. À droite et à gauche, les ailes restent désespérément lisses, et la vitesse se maintient. « Oh non, fait Yaadein à haute voix en crachant son mégot de cigare éteint et en coupant le lecteur de cassettes. Joséphine ! Fais un effort... » Il donne un violent coup du plat de la main sur la planche de bord, sans résultat. Il passe trois doigts dans l'orifice laissé libre par un instrument manquant et tripote, derrière le tableau, les fils électriques de la commande des volets. « Joséphine... s'il te plaît... J'ai besoin d'amerrir, tu comprends ?... Besoin ! » Il s'aperçoit alors que toutes les jauges de l'appareil sont muettes. Indicateur de niveau d'essence, compte-tours et jauge de pression d'huile sont pointés sur le zéro, et la radio est éteinte. Panne totale de circuit électrique. Il plonge sous le tableau de bord, à la recherche des fusibles, sans faire attention au fait que, devant le pare-brise, la surface de la mer s'approche à toute vitesse. Alors qu'il n'est plus qu'à quelques dizaines de mètres d'altitude, il ramène le manche en arrière et envoie son hydravion décrire une folle courbe ascendante, suivie d'un virage à soixante degrés. La structure des ailes grince sous l'effort. Il crie : « Joséphine, je ne t'aime plus ! » Puis il décrit une nouvelle boucle qui le place face

aux bassins du port. Là, à l'abri entre les quais, la mer sera sans doute suffisamment lisse pour qu'il puisse se poser sans ralentir. Il se fera à nouveau incendier par le directeur des bassins, mais il n'est plus à ça près. « Baissez vos têtes, là-dessous, j'arrive », marmonne-t-il. Il frôle de l'aile la haute étrave d'un porte-containers au mouillage, longe un cargo rempli de noix de coco, joue à saute-mouton au-dessus de deux pirogues avant de toucher l'eau brutalement, juste à l'entrée du chenal balisé. La houle, qui n'est pas encore tout à fait étalée à cet endroit, éclate en une rafale de mitraillette contre les deux flotteurs. Joséphine rebondit dangereusement, oscille d'une aile sur l'autre, se cabre et tape en vibrant comme une canne à pêche sur la surface dure de la mer avant d'aborder les eaux calmes des bassins. Yaadein soupire, réduit les gaz et se laisse glisser vers la capitainerie, mais le moteur cale et l'hydravion épuisé s'arrête à une vingtaine de mètres du bord.

« Port Blair, terminus », fait Yaadein en posant ses pieds sur le tableau de bord et en tirant un nouveau cigare de sa poche.

Deux gamins ont nagé jusqu'à lui, dans les eaux sales du bassin, et se sont assis sur les flotteurs de l'avion pour le conduire en ramant jusqu'au quai. Yaadein, comme prévu, s'est fait insulter par le directeur, il a promis qu'il quitterait le port avant le soir. Il a déchargé son fret de pièces détachées pour hors-bord et de médicaments, et l'a placé sur le plateau arrière d'un taxi collectif pour le livrer à ses clients. Il a passé une partie de l'après-midi à essayer de réparer le circuit électrique défectueux, et constaté, avec un désespoir placide, qu'il devait changer la batterie et l'un des deux alternateurs. À quatre heures, il est installé sur un haut tabouret de bambou, au Jawara Bar, et il entame son troisième mauvais whisky thaïlandais en soupirant. Fichu. Il est fichu. Pas d'argent, pas de réparations, pas d'alternateur ni de batterie neufs. Un potentiel d'heures de vol épuisé depuis longtemps. Plus d'avion, plus de travail. C'est la fin de la route pour Joséphine et lui. L'alcool aidant, il se déleste de sa tristesse en parlant à la patronne, une vieille Nicobarèse édentée qui ne l'écoute pas. Comme d'habitude, il parle du vieux temps, de l'époque où tout allait bien. C'était avant que tout explose et que tout le monde meure. Joséphine était neuve, alors : il venait de l'acheter avec l'argent que Thornback lui avait prêté. Il assurait à lui seul tout le courrier express entre Nicobar et les Andaman, et, deux fois par semaine, il passait à Glaucos rendre visite à ses copains sous-marins. Glaucos... Parfaitement. C'était beau, là-bas, sous l'eau, ils étaient dix-sept, avec les enfants, ils étaient ses amis, et il est le seul à avoir survécu. C'est pas juste. Il aurait dû mourir aussi pour éviter de devenir ce qu'il est devenu, pour ne pas vieillir dans ce trou plein de souvenirs. Oui, madame. Mourir.

Il est interrompu par ses voisins, deux ouvriers bengalis du chantier naval, qui rient de lui, et il ne remarque pas que dans son dos, la porte s'est ouverte, laissant entrer une petite troupe composée de trois adolescents et trois adultes, dont un cameraman.

« Hé, Yaya, rigole le plus vieux des ouvriers, pourquoi tu dis toujours des mensonges ? »

— Des mensonges ? J'ai jamais menti de ma vie ! Allez voir vous-même. C'est à Koïngangao, à douze milles au nord de Chaura. Il reste encore des tas de ruines.

— Mais non, insiste le jeune qui cherche à le provoquer, t'es un menteur, Yaya. T'as tout inventé.

— Personne ne va à Koïngangao, enchaîne le vieux. C'est juste un bout de sable avec la mer autour. Et puis, si ça avait existé, ton truc sous l'eau, pourquoi personne n'en a jamais entendu parler, hein ?

C'était secret... Personne ne savait, sauf moi. J'avais pas le droit d'en parler. »

Le jeune a un rire méchant. « Ben tiens », fait-il. Yaadein se détourne de lui, termine son verre et le tend à la patronne pour qu'elle le remplisse à nouveau. Il paraît seulement soucieux d'éviter une dispute et marmonne : « Ce soir, j'enterre Joséphine. Vous réussirez pas à me gâcher ma cuite... » Mais ses deux voisins n'entendent pas le laisser tranquille. Le jeune repart à l'attaque : « Comment ils respiraient sous l'eau, tes copains, Yaya ? Ils avaient des branchies ? »

Yaadein pivote lentement sur son tabouret et dit en anglais, d'une voix lasse :

« Jouez pas à Snouch avec moi, les gars. J'ai pas le cœur à ça. »

Au fond de la salle, les nouveaux venus qui se sont installés n'ont pas fait un bruit, pour ne rien perdre de la scène qui se déroule au bar. En entendant cette dernière phrase, Tom se lève et marche jusqu'au pilote. Il pose une main sur son épaule.

« Bonjour Yaya, dit-il. Tu me reconnais ? Je suis Tom. »

Yaadein sursaute, comme si une mygale s'était posée sur lui. Il tombe du tabouret, se relève maladroitement sans quitter le garçon du regard. Il découvre les étrangers de la table du fond, dévisage tour à tour les trois adolescents. Puis il revient à Tom et pose avec appréhension une main sur sa joue. Il plonge son regard dans le sien

en répétant : « C'est pas vrai, c'est pas vrai... » Il recule, trouve une chaise à tâtons et s'y laisse tomber. Puis il se relève, s'approche encore une fois du garçon blond, émet un petit rire idiot semblable à un hoquet, se gratte la tête, se frotte les yeux. Enfin il pousse un rugissement de joie et se précipite vers lui pour le prendre dans ses bras.

« Vivants ! crie-t-il aux deux ouvriers et à la vieille patronne, ils sont vivants ! »

Moi, je ne suis pas comme Tom, je n'ai pas retrouvé la mémoire de tous ces événements passés au fond de mes rêves, et je ne me souviens d'aucun visage, même la nuit. Mat, Bi, Donald, ce ne sont plus pour moi que des noms accompagnés d'un frisson. Mais pas d'images. Quand l'Hindou barbu a lâché Tom et a couru vers moi, quand il m'a soulevée de mon siège et m'a serrée dans ses bras en pleurant, d'abord je n'ai pas compris qui il était. J'avais entendu Tom l'appeler « Yaya ». Yaya... Ce nom éveillait un écho, une pénible sensation de douceur enfouie très profond. Frankie, pour une fois, a cessé de mâcher son chewing-gum ; il semblait en savoir aussi peu que moi et on a échangé un hochement de sourcils perplexe. Mais l'Hindou, qui pleurait toujours, nous a parlé des promenades qu'il nous faisait faire à bord de Joséphine, son avion. C'est alors que tout m'est revenu d'un coup, comme dans cette blague où les gens reçoivent sur la tête un seau en équilibre au-dessus d'une porte. J'ai revu l'hydravion jaune canari, et Yaya jeune qui riait en nous prenant sur ses genoux pour nous le faire piloter ; je me suis souvenue, en l'entendant le raconter, que nous grimpons sur les ailes pour plonger, et que les dauphins nageaient derrière les flotteurs, en essayant de faire la course avec nous au moment des décollages. Je pense que Frankie a récupéré ses souvenirs au même moment que moi parce qu'il a poussé un cri. Il a dit : « Yaadein ! », et on s'est retrouvés tous les quatre accrochés les uns aux autres, on roulait par terre et on riait pendant que l'italien nous filmait. On devait avoir l'air fin... J'espère que la séquence ne passera pas à la télé.

On s'est calmés, ensuite, et installés autour d'une table pour se raconter nos vies. Mais plusieurs fois, ça nous a repris, on se lançait des regards amoureux et on s'embrassait de plus belle. C'était si bon d'avoir de nouveau trois ans... Yaya nous a rappelé que c'est lui qui nous avait conduits avec Mat à Sumatra, le jour de notre départ définitif de Glaucos. Mat lui avait ordonné ensuite de ne pas revenir, ni à Nicobar ni aux Andaman, pendant au moins un mois, sans lui expliquer pourquoi. Yaya avait obéi. Il obéissait toujours à Mat. Et puis, un mois plus tard, à son retour, il avait trouvé le village détruit.

Sur le sable de la plage, entre les cocotiers, il y avait treize tombes anonymes. Il avait cherché à comprendre, et enquêté, mais personne ne savait rien et, au gouvernement de Port Blair, on l'avait menacé de le jeter en prison s'il persistait à mettre son nez dans cette affaire. Il avait appris la mort de Mat par les journaux ; il était persuadé que nous étions morts nous aussi, et il pensait que les services secrets soviétiques étaient responsables de tout ça.

On a passé toute la soirée et une bonne partie de la nuit à mettre au point l'opération du lendemain. Vermeer essayait de nous décourager. « C'est de la folie, les enfants, disait-il. Ne faites pas ça. » Mais au fond de lui, il mourait d'envie qu'on le fasse. Lui aussi, il avait besoin d'action. Depuis la mort de la psychiatre, il avait beaucoup changé. Il souriait moins souvent et semblait toujours inquiet. Finalement, il a été entendu qu'il viendrait avec nous. À midi, le lendemain, tout était réglé. J'avais donné de l'argent pour qu'on répare Joséphine. On avait envoyé des fax à toutes les agences de presse connues, à Hong-Kong, Los Angeles, Tokyo, Paris, en conviant toutes les équipes de reportage à nous rejoindre à Nicobar. Les deux Italiens, accompagnés par une demi-douzaine de journalistes locaux, et deux fonctionnaires indiens du gouvernement, avaient embarqué à cinq heures du matin dans le bateau rapide qu'on avait loué pour eux.

Vermeer, Frankie, Tom, Yaya et moi, nous nous sommes serrés dans l'avion et nous nous sommes envolés vers Koinangao, dans l'archipel de Nicobar. Trois heures de vol. On revenait à la maison.

George Livroski regarde les squelettes rouillés des éoliennes abattues, les murs effondrés des ateliers et le bassin asséché du désalinisateur d'eau de mer. Il fait quelques pas sur les restes de la jetée, dont le béton est à moitié mangé par l'eau, le vent et le sel. Il essaie de distinguer, sous la surface de la mer, les restes du village, mais la houle levée par le fort vent d'ouest rend l'océan opaque. Il se sent terriblement vieux, terriblement coupable. Il voudrait n'avoir jamais existé. Mentir, voler et détruire, voilà, pense-t-il, tout ce qu'il a su faire de sa vie. Mentir à Mat et à ses amis pour leur voler leurs secrets, et détruire leur travail, faute d'avoir pu se l'approprier. Il se souvient si bien, sa mémoire est cruellement parfaite : c'était il y a treize ans. Il se tenait ici, exactement au même endroit, sur cette jetée. Il aurait pu alors dire stop. Il avait failli le dire. Mais ils étaient tous autour de lui, bronzés, intelligents, beaux, si sûrs d'eux-mêmes et de leur bon droit. La distribution des rôles était fixée une fois pour toutes, et lui, Livroski, s'était donné la carte du méchant. Changer de camp était hors de son pouvoir. Au lieu de se livrer à eux, de tout leur avouer et de les aider à sauver ce qui pouvait encore l'être, il s'était

payé le luxe méprisable de leur faire une leçon de morale.

« C'est prêt, monsieur, lui dit un plongeur en combinaison noire qui s'est approché dans son dos. Encore quinze secondes. »

« On n'oublie pas, on accumule, pense Livroski en s'asseyant sur le béton chaud. Et un jour, la charge devient trop lourde. » Il regarde le large, près du platier. La surface de la mer se gonfle soudain. Une verrue large d'une vingtaine de mètres apparaît au bord de la ligne claire du récif, jaillit vers le ciel et éclate en une gerbe solennelle. Puis vient le bruit de l'explosion, un grondement sourd, haché par les rafales du vent. Des débris de roche corallienne et un nuage de gouttelettes retombent lentement sur l'eau en allumant un arc-en-ciel au-dessus des palmes. La grotte de Pan vient d'exploser. Mentir, voler, détruire... Combien de poissons tués, cette fois, combien d'années de patient travail du corail anéanties, combien d'hippocampes, de mérours, de tortues éventrés ? Et pour quoi ?... Ersatz, pense le vieux monsieur. Tout ça est de la faute d'Ersatz.

« Vous n'y êtes pas allés trop fort ?

— Je ne crois pas, monsieur, répond le plongeur. On ajuste élargi la brèche de l'entrée. »

« Ils ne trouveront rien. C'est un nouvel échec, les archives ne sont pas dans la grotte, pense George. Pourtant... PAN... » Il était sûr qu'il ne pouvait s'agit que de la grotte de Pan dont parlait si souvent HE01 dans ses rapports. Quoi d'autre ? On sait, et les nombreux espions dispersés dans tout l'archipel l'avaient confirmé, que les archives ne sont jamais sorties du site de Glaucos. Mat les a donc cachées tout près d'ici, en confiant aux enfants, grâce aux colliers, le moyen de les retrouver le cas échéant. Deux cent trente millions de dollars de recherches scientifiques, et le secret magique permettant de transformer les poumons en branchies et de respirer l'eau de mer comme les poissons... disparus. Volatilisés. « Le secret n'était peut-être pas dans les trois lettres des colliers, ou peut-être que seuls les enfants sauront le découvrir. Pour moi, quoi qu'il en soit, il est trop tard. »

« Où est Titan ?

— Le colonel Trigger est près du Zodiac, monsieur. Il attend que vous le teniez informé.

— J'y vais. »

Livroski se relève et se dirige vers la plage, sans se presser. Il a un

regard distrait pour le yacht bleu et blanc qui attend, à l'ancre, abrité des vagues par la courbe de la crique. Un faible ronronnement, venu de sa droite, lui fait tourner la tête. Il aperçoit un point brillant dans le ciel et, l'espace d'un instant, il croit être en train de rêver. Cet avion jaune qui s'approche, il le connaît. Il pensait bien ne jamais le revoir. En regardant mieux, il distingue aussi, sur la ligne d'horizon, la fine silhouette d'un bateau blanc. « Ce sont eux, aucun doute, pense-t-il. Les héritiers viennent régler leurs comptes. » Cette certitude lui redonne du courage. Il marche vers le Zodiaque, incapable de retenir le sourire qui s'est formé au coin de ses lèvres.

« J'étais flic, dit Vermeer en écrasant sa cigarette sur le plancher de l'avion. D'abord un jeune flic stupide, puis un vieux flic stupide. Si je fais les comptes, je m'aperçois que j'ai rarement eu l'occasion d'être fier de moi. Vous comprenez ? » Yaadein jette un coup d'œil au policier assis à côté de lui, ajuste le réglage du compensateur de profondeur, tend l'oreille pour vérifier le ronron régulier du moteur. Il ôte son cigare de sa bouche, crache un morceau de tabac. « Ouais, répond-il. Mais flic, c'est pas grave, on peut trouver des tas d'excuses à un flic. Moi, j'étais mercenaire, en Afrique. Pilote de Mig. Je me posais pas de questions. Un jour, j'ai compris que c'était sur des civils qu'on me faisait lâcher du défoliant et du phosphore. Le bétail les pattes en l'air, les forêts incendiées, la famine et les petits enfants rôtis... Ça m'a fait un choc. Je veux dire... j'aimais vraiment voler, mais je ne pensais pas que ça servait à ça. Je me suis mis à l'alcool. On m'a viré. Et puis j'ai rencontré Thornback. Il m'a donné une chance. Une nouvelle innocence, si vous voulez... »

Sibel s'est approchée d'eux par derrière, accoudée aux dossiers de leurs deux sièges. Elle désigne une tache sur la mer, loin devant. « Hé, les bavards, c'est le bateau des journalistes, ça ? demande-t-elle.

— Oui m'dame, répond Yaadein. Juste à l'heure. Et là-bas, au fond, c'est Koinangao. On y sera un petit peu avant eux. »

L'hydravion perd de l'altitude pour survoler la vedette rapide qui file vers le sud en traçant derrière elle un double sillage d'écume blanche. Yaya fait battre des ailes à Joséphine pour saluer le navire, puis reprend son vol normal. Devant le pare-brise, la petite île grossit rapidement. On en distingue à présent la forme de fève verte bordée d'un fil blanc.

« Tu avais raison, Yaya, fait Frankie qui s'est avancé à son tour et regarde l'horizon par-dessus l'épaule du pilote. Il y a un bateau ancré dans la baie. Un gros. Comment tu vas faire ?

— T'occupe. C'est un secret entre Joséphine et moi », répond Yaadein en donnant une tape affectueuse au tableau de bord délabré.

J'ai demandé : « On suit le plan établi ? » et ils m'ont tous regardée avec l'air étonné. Pour eux tous, il était évident que j'étais le cerveau de l'opération. Frankie en souriant m'a dit : « Je croyais que c'était toi, la tête ? Si tu veux, on échange : je pense et tu rames. Mais ça ne serait pas une bonne idée. On te fait confiance, Sibel. » J'ai souri à mon tour. Il n'y avait rien à répondre à ça : les colliers avaient raison. J'étais la tête, Frankie, la force, et Tom celui qui nous unissait, mais à cet instant, j'aurais volontiers échangé mon rôle contre celui de n'importe qui d'autre. Yaya a survolé en rase-mottes la grande plage et la jetée. Nous avons repéré huit hommes, comme prévu : quatre plongeurs qui sortaient de l'eau et quatre autres types rassemblés près d'un Zodiac. Les renseignements que nous avait donnés la police portuaire étaient exacts : ils étaient bien venus incognito à bord d'un gros yacht en bois verni bleu et blanc qu'ils avaient ancré à l'écart dans la baie. Motif déclaré de leur visite dans les eaux de Nicobar : tourisme. Drôles de touristes, équipés de fusils automatiques et de tenues de plongée noires. Je m'attendais presque à entendre des balles claquer contre la carcasse de l'avion. J'avais tort : nous tirer dessus ne faisait pas partie de leurs plans dans l'immédiat. Nous avons amerri hors de leur vue, sur l'autre face de l'île, près d'une mangrove habitée par des dizaines de hérons blancs. Yaya nous a déposés sur la plage, et il est resté près de l'avion, avec son talkie-walkie. Il nous a dit qu'il avait un bricolage à faire et il a ouvert les trappes des flotteurs à la recherche de ses outils. J'ai pris l'autre émetteur-récepteur et j'ai suivi mes deux frères à travers la cocoteraie. Vermeer, comme convenu, a longé la plage vers le bateau à l'ancre. J'ai eu soudain très peur pour lui et j'ai failli le retenir alors qu'il s'éloignait. Mais je me suis tue. Sale responsabilité que celle d'être le chef.

Lors de mes tournages, depuis trois ans, j'avais plusieurs fois eu l'occasion de me retrouver dans des paysages tropicaux comme celui-là. Je n'étais pas surprise. Mais Tom et Frankie étaient comme fous. Tout ici leur rappelait leurs premières années. Ils s'étonnaient de tout : de l'odeur salée de l'air marin, de la douce herbe verte qui poussait dans le sable entre les arbres, de la couleur du ciel, et même des crabes de cocotiers. Cette traversée de la forêt prenait des allures de pèlerinage sentimental. Il a fallu que je les rappelle à l'ordre. Ils étaient si contents de revoir les Tropiques après leurs années d'exil qu'ils en oubliaient le but de notre voyage.

Les huit hommes s'étaient rassemblés en un groupe compact devant la jetée, à quelques dizaines de mètres au-delà des éoliennes détruites.

À l'avant se tenait cette saleté de Trigger, reconnaissable à son costume croisé, sa main bandée – j'espère que je lui avais fait bien mal en le mordant – et sa posture de robot tueur. En partie caché derrière lui se trouvait Livroski, vêtu, comme un authentique touriste, d'une chemise hawaïenne et d'un pantalon de coton. Six hommes les accompagnaient, vêtus soit de costumes de plongée, soit, simplement, de shorts imprimés. Deux d'entre eux étaient armés. Tous avaient les cheveux coupés au ras du crâne, les épaules larges, et, même dans leurs tenues de plage, ils transpiraient la discipline. Ils n'ont pas fait un geste quand Vermeer s'est avancé vers eux ; ils ont simplement attendu qu'il les rejoigne, impassibles, menaçants. J'ai approché le talkie-walkie de ma bouche en faisant une prière silencieuse.

Vermeer marche sur la plage, une cigarette à la bouche. Il pense à Michèle Conrad. À son sein rond blotti dans l'ouverture de l'anorak, à son sourire. C'est étrange, il n'a passé que quelques heures auprès de la jeune femme, et son absence est une douleur qui ne veut pas s'éteindre. Il a sans doute trop rêvé, à son sujet, et les rêves sont dangereux. Tom, qui est une sorte de spécialiste en la matière, dit que l'on peut mourir d'un rêve qui ne se réalise pas. Il regarde les cocotiers, la mer, les nuages joufflus en pensant sans émotion que ce sera peut-être la dernière belle chose qu'il verra. « Trois hypothèses : soit ils me tuent tout de suite, soit ils me prennent en otage, soit ils se rendent. » Il ne croit absolument pas à la dernière, et n'éprouve aucune peur à l'égard des deux premières. « J'ai si longtemps vécu pour pas grand-chose, pense-t-il. Avoir une bonne raison de me faire tuer, c'est presque un réconfort. »

Il vérifie du regard que les trois adolescents sont bien à portée de vue, cachés dans l'ombre de la cocoteraie, puis il jette sa cigarette, remet ses chaussures et s'engage dans la dernière ligne droite, vers les huit hommes qui l'attendent. Il marche d'un pas tranquille, les bras ballants. Il n'est pas armé. On le laisse avancer. Personne ne bouge. On n'entend que le sifflement du vent qui traverse la structure de mécano des éoliennes couchées. Au loin sur l'horizon, la forme blanche de la vedette a considérablement grossi. « Dans cinq minutes, ils nous auront rejoints, pense Vermeer. Cinq minutes à tenir. » Il s'arrête face à Trigger et soutient sans frémir son regard métallique. Il sort une lettre officielle de la poche intérieure de sa veste, avec des gestes prudents, et la montre aux huit hommes, au bout de son bras tendu.

« Monsieur Trigger, monsieur Livroski... messieurs. Inspecteur Vermeer, de la police de Rotterdam. Je suis mandaté par le bureau italien d'Interpol. Je vous demande de me suivre en Europe pour y

être interrogés. »

Trigger accueille cette déclaration par un rire acide. « Vous êtes en territoire indien, ici, dit-il. Vous n'avez aucune autorité.

— C'est exact, répond Vermeer sans se troubler. Mais, dans le bateau que vous voyez là-bas, se trouvent deux officiers de l'administration locale qui ont reçu l'ordre de m'appuyer dans ma mission. Vous êtes suspectés de double meurtre sur les personnes de Michèle Conrad et Marcello Mazzini, actes de terrorisme et tentative d'enlèvement.

— Vous mentez ! » siffle Trigger qui se retourne vers ses hommes et crie : « Saisissez-vous de lui !

— Un instant ! fait Vermeer sans bouger. Il y a aussi des journalistes dans ce bateau. Cette affaire est devenue publique. Votre agent, Hans, a été tué à l'aéroport de Milan alors qu'il plaçait une bombe dans notre avion. Toutes les agences de presse de cette planète savent que nous sommes ici, et savent pourquoi nous y sommes venus. Vous auriez tort d'agir trop vite...

— Je suis couvert par l'immunité diplomatique... Je...

— Vous ne l'êtes plus. L'ambassade des Etats-Unis a déclaré ne pas vous connaître. Vous non plus, monsieur Livroski. »

Le vieil homme aux yeux gris, calme et résigné, fait un pas vers le Hollandais et dit :

« Nous vous suivrons, inspecteur. Sans résistance. Mais avant, nous voudrions récupérer certains documents nous appartenant. Je vous demande d'autoriser nos plongeurs à poursuivre... »

Trigger ne le laisse pas terminer sa phrase. D'un coup d'épaule, il le repousse en arrière, sort le revolver qu'il porte dans son holster et le braque sur le policier.

« Nous ne suivrons personne, dit-il sans que sa voix trahisse la moindre émotion. C'est vous qui êtes en état d'arrestation. Capitaine, emparez-vous de cet homme ! Ensuite, vous formerez une équipe pour retrouver les autres occupants de l'avion. On s'occupera de la vedette quand elle accostera, puis on quittera la zone. Exécution ! »

Vermeer respire un grand coup. Il savait que les choses se passeraient ainsi. Il lève docilement les mains au-dessus de sa tête et les rabaisse, trois fois de suite.

« Qu'est-ce que vous faites ? demande Trigger.

— C'est un signal, colonel. Je crains que vous ne puissiez rien faire pour empêcher ce qui va suivre. »

« Yaya ?

— Oui, ma belle ? Je suis là. Je t'entends.

— Vermeer a fait le signal. C'est à toi de jouer.

— O.K. On y va. Donnez-moi trois minutes.

— Dis...

— Oui ?

— Comment tu vas t'y prendre ?

— Secret défense...

— Non... Vraiment ?

— Vraiment non. Je ne te dis rien. Regarde, c'est tout.

— Fais pas l'idiot, Yaya. On tient à toi.

— Merci. Je vous aime tous les trois. Terminé. »

Yaadein repose son talkie-walkie sur son siège et saute hors de l'avion. Deux grosses bouteilles de gaz, modèle domestique, sont arrimées à l'avant des deux flotteurs avec de fortes sangles, comme deux figures de proue. Yaadein vérifie la solidité des fixations en donnant des coups de pied aux bonbonnes. « Ah... Joséphine,

Joséphine, ma chérie..., dit-il tout en serrant une dernière fois les sangles, puis en fermant les trappes des compartiments étanches des flotteurs, on en a fait, des choses, tous les deux... On s'est aimés, hein ? Vraiment... » Il pose un baiser sonore sur le cône de l'hélice. « Je crois qu'aucune femme n'aurait pu me rendre plus heureux... Non, non, ne rougis pas. C'est vrai. Je t'en prie, n'ayons pas de regrets... » Il s'arc-boute sur les poutres de métal pour repousser l'avion vers la mer. Il chante, en français, avec un fort accent :

Et la vie sépare ceux qui s'aiment,

Tout doucement, sans faire de bruit,

Et la mer efface sur le sable,

« Je t'ai toujours promis que je ne te laisserais pas rouiller dans un hangar, poursuit-il en regrimpant à bord. Tu verras, ce sera très beau. » Il ramène la commande de mélange en position fermée, pompe deux fois sur la manette des gaz, commute les deux magnétos et tire sur le démarreur avec un soupir. L'hélice fait deux tours en hoquetant, puis le moteur démarre avec un grondement de bon aloi. « Quel bonheur d'avoir une batterie neuve, pense Yaadein. Dommage de devoir s'en séparer si vite. Allons... »

Il s'empare du manche, le tourne à droite et l'amène contre sa poitrine, repousse la manette des gaz à fond. Le moteur rugit, l'avion tremble un instant de toute sa vieille carcasse, puis il s'élance à la surface de l'eau, parallèlement à la plage.

« Qu'est-ce qui va suivre ? crie Trigger en agitant son revolver devant la poitrine de Vermeer. Hein ? Qu'est-ce que vous avez projeté de faire ? Cet endroit est un centre de recherches américain. Si vous tentez quoi que ce soit, je suis en droit de vous abattre. Alors parlez ! » Il se recule de deux pas et braque son arme sur le visage du policier...

« Vous avez trois secondes. Une... »

Derrière lui, les hommes du commando s'agitent. Celui qui semble être le chef hésite, ouvre la bouche, fait un pas en avant.

« Deux... », dit Trigger. Il relève le chien de son arme.

Vermeer ne bouge pas. Aucune expression ne se lit sur son visage. Livroski et le chef des plongeurs échangent un regard. Soudain, le vieil homme s'empare du fusil de son voisin et en colle le canon sur la nuque de Trigger. « Arrêtez, Titan ! » crie-t-il d'une voix mal assurée.

Trigger, calme et méprisant, se retourne sans hâte et braque son arme sur lui. Les deux hommes sont face à face et se menacent mutuellement. Les hommes du commando s'écartent et n'essaient pas d'intervenir. Celui qui porte le second fusil est si perplexe qu'il le laisse pendre au bout de son bras.

« J'étais sûr..., dit Trigger, sûr que vous feriez ça, George. Vous êtes un traître !

— Ça suffit, messieurs, intervient soudain le chef. Lâchez vos armes ! »

Trigger ne l'entend même pas. Il fait un pas vers Livroski.

« J'aurais dû comprendre depuis longtemps, poursuit Trigger. Vous êtes comme HE01, pas vrai ? Passé de leur côté... Quinze ans de ma vie sur ce projet... Alors, vos problèmes de conscience... Il est trop tard, George... trop tard pour vous offrir une innocence... Vos amis sont tous morts, et à présent c'est votre tour. Je vous l'avais promis. Adieu ! »

Les deux coups de feu partent presque en même temps. La balle tirée par Trigger touche Livroski au ventre. Le vieil homme est projeté sur le béton de la jetée, entre les jambes des plongeurs. Trigger a été touché au bras droit.

Pendant qu'il fait passer son arme de sa main droite à sa main gauche bandée, Vermeer bondit sur lui, l'attrape par le cou et le fait tomber dans le sable. Ils roulent ensemble en une mêlée confuse. Le policier prend le dessus. Le revolver de Trigger crache une nouvelle balle. Vermeer, touché, fait un bond et s'immobilise sur le côté, les deux mains crispées sur sa cuisse. Lorsque Trigger se relève, c'est pour se trouver face au canon du fusil que le chef braque sur lui.

« Ça suffit, colonel, dit-il. Lâchez cette arme. »

Trigger crache un mélange de sable et de salive.

« Arrêtez cette comédie, capitaine, fait-il, vous êtes sous mes ordres.

— Plus maintenant. Nous avons été mis à votre disposition pour rechercher des documents, pas pour... (il désigne les deux hommes étendus d'un geste du menton)... pas pour ça. Mon commandement savait que vous étiez incontrôlable. Levez les bras.

— Ne m'obligez pas à vous tuer aussi, capitaine... »

Le plongeur, effrayé par la menace ouverte et par

l'éclat dément dans les yeux de Trigger, recule de quelques pas, sans pourtant abaisser son arme. Il est rejoint par les autres hommes qui l'entourent.

On entend, à cet instant, un vrombissement tout proche et l'hydravion jaune apparaît à quelques dizaines de mètres de hauteur au-dessus de la cime des cocotiers. Il survole la plage dans sa longueur puis décrit un large virage qui le place, toujours en rase-mottes, au-dessus de la mer. Trigger assiste à sa manœuvre, puis, soudain, comprend le danger et tire deux coups de feu dans sa direction en criant : « Abattez-le, capitaine, tirez ! » L'hydravion n'est absolument

pas affecté par les balles de Trigger. Il se stabilise à deux mètres au-dessus des vagues, face au vent, et poursuit sa route qui le conduit tout droit sur le travers du yacht bleu et blanc. Les deux bouteilles de gaz, à l'avant des flotteurs, lui dessinent un profil étrange. Trigger baisse son arme. Il n'y a plus rien à faire. L'avion parcourt ses derniers mètres dans un silence stupéfait. Lorsqu'il frappe la coque du yacht, de toute sa vitesse, il semble d'abord s'enfoncer mollement dans une boule de feu née spontanément là où se trouvait son moteur. Puis la boule de feu se dilate d'un coup, comme un soleil qui ferait explosion, en projetant des volutes de gaz enflammé à des dizaines de mètres de distance. Il faut plusieurs secondes aux débris incandescents pour retomber dans la mer. La queue de l'avion s'enfonce alors dans l'océan, le long de la coque dévorée par les flammes. Moins d'une minute après la collision, le beau bateau bleu et blanc n'est plus qu'un énorme incendie qui envoie dans le ciel une colonne oblique de fumée noire.

« Yaadein ! crie Sibel.

— Il avait dit qu'il empêcherait leur bateau de repartir, fait Frankie sidéré. Ben c'est réussi ! »

Tom assiste sans parler au naufrage des restes de l'hydravion et à l'incendie naissant, puis il s'écarte de son frère et de sa sœur et marche vers le groupe des hommes près de la jetée. Il cherche quelqu'un du regard puis, l'ayant trouvé, il sourit faiblement. Ce n'est pas un sourire de joie : les os de sa mâchoire déforment ses joues pâles et son regard est voilé par une ombre inquiétante. C'est le sourire d'une victoire anticipée. Tom se met à courir ; il a quelque chose à faire. Une promesse à tenir.

Au large dans la baie, à quelques encablures du yacht en flammes, la vedette blanche vient de jeter l'ancre et des hommes s'agitent sur le pont pour mettre un canot gonflable à la mer. On distingue, debout, jambes écartées à l'avant du bateau blanc, la silhouette de Guido, sa caméra à l'épaule, qui filme toute la scène. Dans son viseur, l'italien a cadré Trigger qui, handicapé par sa blessure, est déjà en train de pousser le Zodiac échoué vers le large. Tom se précipite vers lui. Trigger tire deux coups de feu avec sa main gauche aux doigts cassés, et le rate. Il s'agenouille pour affiner son tir. Il appuie une troisième fois sur la gâchette. Mais l'arme, vide, ne laisse entendre qu'un *clic* ! inoffensif. Trigger la laisse tomber dans la mer et saute à bord du canot. Il lui faut encore remettre le lourd moteur en position verticale avant de pouvoir rejoindre le poste de conduite et pousser sur le démarreur. Le Zodiac bondit en avant au moment précis où Tom

parvient à sa hauteur. Le garçon plonge et parvient à s'accrocher aux bouts qui entourent les boudins de caoutchouc noir. Il se fait tramer de longues secondes à la surface de l'eau avant de réussir, d'un coup de reins, à prendre pied à bord. Trigger est obligé de lâcher le volant pour se battre contre lui. L'embarcation avait commencé un mouvement tournant qui devait la rapprocher de la vedette blanche en faisant le tour de l'épave en feu. Elle se dirige à présent droit sur les flammes, en volant de vague en vague.

On ne voit rien de la plage. Les deux combattants, couchés sur le plancher du Zodiac, sont masqués à la vue par la structure volumineuse de la coque gonflable. Une fois, deux fois, le hors-bord semble s'écarter de sa trajectoire dangereuse, il ralentit, puis reprend son cap initial, comme s'il était conduit par un marin ivre. Déséquilibré par la houle qui le frappe par le travers, il paraît devoir se retourner plusieurs fois, mais retombe toujours à plat et poursuit sa course, comme si un aimant invisible l'attirait au cœur de l'incendie. Il frappe la coque en feu à une vitesse modérée. Mais aussitôt, sous l'effet de la chaleur intense, sa structure de caoutchouc s'embrase. Le feu et la fumée noire cachent totalement la scène pendant quelques secondes. Puis le réservoir d'essence explose. On distingue, à travers le rideau de fumée, le squelette en flammes du Zodiac qui s'écarte lentement du yacht et commence à couler par l'arrière. Il se passe encore un temps qui paraît interminable à tous les témoins de la scène, avant que n'apparaissent, à la surface de l'eau, la tache claire de la tête de Tom, et son bras qui fait signe que tout va bien.

Le canot débarqué de la vedette fait un large détour autour du brasier pour venir le récupérer. Tom monte à bord et rejoint la plage, sous le regard de cyclope de la caméra de Guido.

Frankie et Sibel courent vers lui et tombent dans ses bras. La moitié gauche de ses cheveux blonds et son visage tout entier sont recouverts d'une épaisse couche de suie grasse, mais il est indemne et il leur sourit.

« Où est Trigger ? demande Frankie.

— Il a coulé », répond Tom en désignant le bas avec son index.

Il a un air si tranquille, en leur apprenant cette nouvelle, que Frankie et Sibel en demeurent interloqués.

Un mort. Un mort seulement ; et un mort qu'aucun d'entre nous ne pleurera. J'avais craint que ce ne soit pire. En fait, je m'attendais à tout. Dans cette affaire, nous nous étions engagés à l'aveuglette. Tous,

même Vermeer, nous avons agi avec nos tripes plutôt qu'avec nos cerveaux ; trop de rancunes et de frustrations nous poussaient en avant pour que nous soyons capables de maîtriser le jeu. Vermeer, le premier, a été surpris par le traitement que lui avait réservé le destin. Il s'est laissé soigner la jambe en répétant bêtement : « Ça ne fait pas mal. J'ai même pas mal... », et en prenant les journalistes locaux à témoin de la chance qu'il avait eue de recevoir une balle dans l'os de la cuisse. Livroski s'en est sorti apparemment moins bien, mais on a appris, par la suite, de la bouche du médecin de l'hôpital de Port Blair, que lui aussi avait eu de la chance. Le projectile était passé très près de sa colonne vertébrale. On l'a allongé à l'ombre, dans l'herbe, sous les cocotiers, et les types du gouvernement ont appelé un hélicoptère par radio.

La dernière bonne surprise de cette fin des hostilités s'est fait attendre un long moment. On avait déjà pansé les blessures des uns et des autres, lorsqu'on a entendu une voix faible, venue de la plage, qui criait : « Hé, y a rien à boire dans ce bled ? » C'était Yaya, revenu de je ne sais où, tout mouillé et très pâle. Sa peau, d'ordinaire brune, était verdâtre, couleur d'huile d'olive. Il portait encore son gilet de sauvetage gonflé autour du cou et il mâchait un bout de cigare spongieux. Il s'est écroulé à nos pieds. Il a bu une gorgée de whisky offerte par Giovanni. « Piloter, c'était rien, a-t-il dit, sauter dans l'eau juste avant que ça pète, non plus... Mais nager contre le courant qui voulait me ramener en Inde, ça c'était pas un truc pour moi. » Et il s'est évanoui.

Livroski nous a fait appeler tous les trois. Nous nous sommes assis dans l'herbe à côté de lui. Il était adossé à un cocotier, très pâle, il semblait avoir du mal à respirer, et chaque mouvement lui arrachait une plainte. Ses yeux avaient perdu toute couleur ; il avait l'air d'avoir cent ans, soudain. D'abord, il nous a demandé de lui pardonner pour tout le mal qu'il nous avait fait, à nous et à nos parents. On n'a rien dit. Qu'est-ce qu'on aurait pu répondre à ça ? Personne ne l'avait obligé à se comporter comme il l'avait fait dans le temps. C'était à lui, aujourd'hui, de faire le ménage dans sa conscience, pas à nous. Puis il nous a expliqué que cette île avait été accordée en concession à la Fondation Glaucos pour quatre-vingt-dix-neuf ans, par le gouvernement indien.

En tant qu'héritiers de la Fondation, nous en avons encore la jouissance jusqu'en 2073.

« Vous êtes ici chez vous, a-t-il dit. C'est votre île. Ma secrétaire à New York, Linda, viendra vous voir et réglera tous les détails. Vous

êtes très riches, à présent.

— Ça nous fait une belle jambe », a répondu Frankie.

Enfin, il nous a avoué qu'il n'avait pas retrouvé les archives du village dans la grotte de Pan, et qu'il se demandait si nous aurions une idée de l'endroit où Mat avait pu les cacher. Moi, je ne savais pas. Frankie non plus, mais Tom fixait le large sans parler. Il a hoché la tête faiblement. J'ai donc répondu que oui, nous avions une idée. Livroski a souri.

Assis tout au bout de la jetée, nous nous sommes mis à les compter. Nous en avons d'abord aperçu deux, puis trois, puis cinq. Cinq nageoires dorsales de dauphins qui apparaissaient par intermittence dans les creux entre les vagues. Alors Tom a pris nos deux mains et il s'est mis à chanter. Frankie aussi connaissait cette chanson. C'est un air qui n'a que deux fois deux notes et qui se fredonne bouche fermée. On dirait une plainte de galériens, ou bien le bruit que fait le vent dans une maison vide. En l'entendant, j'ai senti deux grosses boules dures et chaudes monter dans ma gorge, et j'ai eu à nouveau envie de pleurer, mais je me suis retenue, parce qu'on ne peut pas passer son temps à pleurer. C'était la musique du fond de la mer, celle qu'on chantait lors des longues apnées. Je ne comprends pas comment j'avais pu l'oublier. Nous nous tenions la main, nous regardions le large, et les nageoires se sont arrêtées. Nous avons vu apparaître, l'une après l'autre, cinq têtes rondes terminées par des rostrs souriants. Un premier dauphin a fait un bond dans le ciel, suivi d'un autre. Ils nous attendaient.

Guido est retourné à la vedette chercher sa caméra sous-marine et son matériel de plongée, pendant que nous nous faisions prêter trois masques et trois paires de palmes par les militaires. Pour une fois qu'ils servaient à quelque chose, ceux-là...

Ils se déshabillent sur le sable de la plage, ne gardent rien sur eux. Nus, leurs palmes à la main et les masques sur le front, ils entrent dans la mer ensemble. Guido, lourdement chargé avec son stab, ses deux bouteilles d'air, sa caméra étanche et ses deux projecteurs, marche en canard le long du rivage pour les rejoindre, mais personne ne fait attention à lui. Tous les yeux sont braqués sur les dos des trois adolescents. Au loin, les dauphins les attendent. Sibel, la première, se laisse glisser sous la surface, suivie de Tom. Frankie, le dernier, plonge au-dessus d'une vague et disparaît. L'eau se referme sur eux. C'est comme s'ils n'avaient jamais été là.

Ils enfilent leurs palmes et mettent leur masque sans prendre la

peine de remonter en surface, crachant un peu d'air par le nez pour en vider l'eau, avec une parfaite aisance. Suivis d'assez loin par Guido, ils palment lentement vers le large, dans la lumière de cathédrale du fond. À leur droite, la plage s'incurve, remplacée par la paroi presque verticale du tombant de corail. D'abord ils ne comprennent pas ce qu'ils voient. Tom, le premier, pense s'être trompé. Pourquoi ce lieu ressemble-t-il si peu à ses rêves ? Où est le village ? Sur toute sa hauteur, le tombant n'est fait que de blocs de corail enchevêtrés, ornés, par endroits, de la chevelure ondoyante d'une grosse anémone ou du squelette brun finement tressé d'une gorgone en forme d'arbre solitaire. Des milliers de poissons nagent le long de la paroi, poissons-demoiselles cachés entre les boursouflures des acroporas, poissons-clowns, perroquets, murènes timides et soyeuses enroulées dans des cavités connues d'elles seules. Un énorme mérrou, l'air peu aimable, garde l'entrée d'une grotte en ouvrant la gueule pour bien montrer ses dents pointues. Une tortue s'enfuit au loin, remontant vers la surface en brassant l'eau avec ses pattes antérieures. Mais on ne distingue aucune trace de constructions humaines.

Il leur faut s'approcher très près de la paroi pour découvrir, sous la couche presque uniforme de mousses et de corail, la surface lisse d'une structure de plastique absolument plate et circulaire : le large hublot d'une bulle. Plus loin, fouillant au cœur des anémones avec leurs mains nues, ils dégagent un volant de serrage en acier recouvert par une gangue de minuscules coquillages. En s'écartant un peu, ils réalisent que ce qu'ils prenaient pour un très gros rocher aplati est en fait tout ce qui reste de la structure du bâtiment central. Ils passent la main sur l'arête encore aiguë de béton et de métal déchiré, puis pénètrent, en se glissant dans la brèche obstruée par un rideau d'algues, au cœur des ruines du temple intérieur. D'abord ils ne voient rien, la caverne de béton est plongée dans une obscurité quasi totale, puis ils aperçoivent, dans la nuit traversée par des éclairs bleutés, une multitude d'yeux brillants qui les fixent avec inquiétude. Des crevettes. Un nuage de crevettes et quelques cigales de mer ont trouvé refuge ici, entre les restes du mobilier rouillé, à l'abri sous les meubles métalliques cassés, ou derrière la carcasse de l'ordinateur et de la radio. Un poulpe paniqué s'enfuit entre les mains de Frankie en répandant derrière lui un épais nuage d'encre violette. Ils sortent du temple intérieur et s'éloignent lentement de la paroi, vers le large. Ils sont heureux. Ils redoutaient, sans le dire, cette visite de la maison de leur enfance. Mais la vie marine, qui a repris ses droits et colonisé les ruines avec tant d'énergie, en ôtant au site toute ressemblance avec ce qu'il était, les a protégés des fantômes et du chagrin.

Sibel nage devant, à une quinzaine de mètres de profondeur,

jambes serrées, tout son corps ondulant en un souple dauphin qui fait voler ses cheveux au-dessus de son dos, comme un bouquet d'algues claires. Tom et Frankie la suivent. Frankie nage alternativement sur le dos, puis sur le ventre, décrit des loopings dans le bleu, jouant avec le vertige. Suivis à distance par Guido qui les filme sans discontinuer, ils rejoignent la surface à plus de cinquante mètres du rivage et se redressent pour dominer les vagues. Les dauphins n'ont pas bougé, ils les attendent un peu plus loin vers la haute mer. Les trois adolescents plongent à nouveau, droit devant eux. Ils ne voient plus la côte, à présent, ils évoluent entre deux eaux, dans un univers de brumes sans limites. Bleu clair vers le haut, bleu foncé sur les côtés, noir en dessous. Ils entendent alors une série de cliquetis et de sifflements parfaitement clairs et s'arrêtent. Tom se remet à chanter, aussitôt imité par son frère et sa sœur. Il poursuit seul sa route vers le large. Devant lui, on distingue bientôt une forme grise qui semble animée d'une vitesse formidable, qui monte et qui descend, qui tourne comme une fusée folle dans le brouillard bleu. Tom avance vers le fantôme en palmant à peine. La forme se calme soudain, et demeure immobile. Tom tend la main. Le grand dauphin surgit hors du flou et apparaît devant lui. On aperçoit, à l'arrière, la silhouette de quatre autres cétacés qui nagent en rond, attendant le résultat de la rencontre. Tom et le dauphin tournent ensemble comme un couple de danseurs, s'observent, s'étudient, puis le garçon referme doucement sa main sur le rostre de l'animal qui se laisse faire. Il se fait tirer sur quelques mètres, doucement, puis tous deux s'arrêtent et se regardent. Le dauphin s'approche ensuite de Frankie et Sibel et se laisse caresser par eux. Brusquement, il semble pris d'un accès de folie frénétique ; il se projette verticalement vers la surface de toute sa vitesse ; on perçoit nettement le choc produit par son corps retombant dans la mer après le saut ; il décrit une large boucle autour des trois adolescents, puis rejoint ses compagnons qui l'attendaient. Dans un concert de claquements et de sifflements, les cinq dauphins se précipitent vers eux et dansent une folle sarabande. Ils sont tous là, encore vivants, ils les avaient attendus, et les trois adolescents les reconnaissent en les revoyant : Chams, Cléo, Némó... Akhouya qui est devenu un adulte... Tom entoure de ses deux bras le corps puissant du plus grand et le serre contre lui. Pan lui présente sa nageoire dorsale pour l'emmener en promenade comme il le faisait autrefois.

Guido voit encore, à travers le viseur de sa caméra, Frankie et Sibel s'approcher à leur tour de deux dauphins, agripper leurs nageoires. Puis les trois adolescents et les cinq cétacés plongent vers le fond noir et disparaissent de sa vue.

Il les attend sur la plage, sa Betacam sur l'épaule, lorsqu'ils

ressortent de l'eau, après être restés en mer près d'une heure. Ils tirent derrière eux une longue caisse de plastique étanche couverte d'algues vertes et brunes. Aidés par Giovanni et l'un des Andamanais, ils portent leur trouvaille aux pieds de George.

« Et voilà, fait Frankie en se curant une oreille avec l'auriculaire. C'est à cause de cette boîte-là que vous avez tué tant de monde ? »

Livroski, malgré sa douleur et son épuisement, ne peut retenir le mouvement qui le porte vers la caisse. Sibel le force à se rasseoir. Les militaires ont apporté leurs couteaux de plongée et attaquent vigoureusement le système de fermeture du coffre.

« Comment avez-vous fait ? demande Livroski.

— Il ne s'agissait pas de la grotte de Pan, répond Sibel. Il s'agissait du dauphin Pan. C'est lui qui nous a conduits à la caisse.

— Il est toujours vivant ?

— Ils sont tous toujours vivants. Vous les voyez, là-bas ? Ils nous attendent.

— La caisse était cachée au fond du grand canyon. Là où il y a les mantas. Par cinquante mètres de fond. Vous ne l'auriez jamais trouvée sans nous.

— Non, enchaîne Frankie. Parce que les dauphins ne se seraient jamais approchés de vous. Ils ne vous trouvent pas sympathique. »

Livroski est interloqué.

« Vous êtes descendus à cinquante mètres ?

— Ben oui, fait Frankie, la bonne blague... c'est pas le coffre qui est monté vers nous... On s'y est pris à deux fois, remarquez. Il est lourd. »

La caisse a cédé. Sibel et Frankie l'ouvrent avec précaution. Aucune trace d'humidité à l'intérieur, les joints sont en bon état. Ils y trouvent une triple enveloppe de plastique rouge, également étanche, qu'ils extraient avec difficulté tant elle est volumineuse, et qu'ils ouvrent à l'aide d'un couteau. Les plastiques contiennent une dizaine de piles de cahiers, de feuilles manuscrites, de dossiers soigneusement étiquetés et rangés, ainsi qu'une boîte de disquettes informatiques, et quelques cassettes. Le papier des dossiers n'est même pas jauni. Les deux feuilles agrafées que Sibel extrait du sac sont toujours blanches et

souples. Elles sont couvertes d'une fine écriture serrée et portent en titre : AD USUM DELFINORUM.

« À l'usage des dauphins, traduit Livroski. C'est un jeu de mots. En français, un dauphin est un fils de roi.

— C'est nous les dauphins, non ? fait Sibel.

— Oui. Lisez à haute voix, s'il vous plaît. »

Il voulait que je lise. J'ai lu. Quand je me suis tue, personne n'a parlé. Livroski est demeuré la bouche ouverte un long moment. Il semblait regarder les nuages, mais je crois qu'il regardait en fait à l'intérieur de lui-même. Il m'a demandé de relire le passage qui avait provoqué sa stupéfaction, et je l'ai relu. Les mots étaient les mêmes la seconde fois, je n'avais rien inventé. Quand je me suis tue à nouveau, on a entendu, dans le silence revenu, un oiseau qui appelait au loin. Livroski frissonnait. Il a posé son regard pâle sur tout le monde, tour à tour. Sur moi en dernier. Puis il a fermé les yeux, en paraissant souffrir. C'est tout. Il n'a plus dit un mot, plus fait un geste.

L'hélicoptère est arrivé peu après. C'était un gros camion volant, affreux et bruyant. J'ai discuté avec mes frères pour savoir qui devait monter à bord. Au fond, puisque nous étions chez nous, nous avions le droit de ne garder sur l'île que ceux que nous voulions, non ? Nous avons finalement décidé d'expulser tout le monde. Tous, les Andamanais, les Italiens, Vermeer, Livroski, les militaires, et même Yaya, s'en sont allés.

L'hélicoptère a redécollé alors que le soleil se posait sur la mer, à l'ouest, rendant Koïngao au bruit des vagues et du vent, et nous nous sommes retrouvés seuls. C'était bon. C'était d'autant plus agréable que nous savions que ce calme ne durerait pas. Le lendemain, sans doute, l'île serait envahie de reporters, d'avocats, de scientifiques que nous serions obligés d'affronter avec le sourire.

« Tu veux qu'on aille voir les tombes de nos parents ? » m'a demandé Frankie.

Non. Je n'en avais aucune envie, et Tom non plus. Pas besoin de ça. Nous avons simplement marché vers l'eau. Frankie s'est assis, il a regardé la mer et les dauphins au loin, puis il s'est tourné vers son frère.

« Dis donc, Tom, a-t-il dit, je te prenais pour une espèce de Jésus-Christ, mais je m'étais trompé. Qu'est-ce que tu lui as fait, à

Trigger ? »

Tom a seulement souri sans cesser de fixer l'horizon. « Je lui ai rien fait, a-t-il répondu. Il s'était coincé la jambe sous le moteur. Quand le Zodiac a coulé, il a coulé aussi. C'est drôle...

— Quoi ?

— Je l'ai suivi un moment, pendant qu'il allait vers le fond, pour le regarder. Il voulait pas mourir, il se débattait. Et moi, ça m'a fait une sensation bizarre... ici. » Il désignait son plexus solaire. « C'était comme...

— Une sensation désagréable ?

— Euh... non... agréable.

— Tu as eu envie de rire ?

— Rire ?... Peut-être.

— C'est bien ce que je pensais... Tu es le plus dangereux de nous trois... »

Tom a dévisagé son frère. « Je suis dangereux, moi ? » Frankie a hoché la tête. « Un peu, oui. » Tom a réfléchi un instant, puis il s'est couché dans le sable, les avant-bras sous la nuque, en disant d'un ton assuré :

« Mais non, je ne suis pas dangereux. Je suis très gentil. »

Nous nous sommes allongés de part et d'autre de lui, sur le sable de la plage, nus, et nous sommes restés là à ne rien faire, à regarder la lune qui se levait, toute rose à l'horizon, et qui perdait ses couleurs dans l'océan, comme une aquarelle. J'ai repensé à ce qu'avait dit Vermeer, dans l'après-midi, au journaliste italien qui lui demandait pourquoi on était des surhommes, mes frères et moi. Il lui avait répondu – et je me souvenais de chaque mot : « Ce n'est pas la mer qui a fait d'eux des surhommes, c'est la nostalgie. » Comme le journaliste ne comprenait pas, il avait précisé : « C'est le désir d'y retourner. »

C'était pas mal trouvé. Mais bon, maintenant, on était de retour, la boucle était bouclée. L'eau nous léchait les doigts de pieds et c'était délicieux d'être là, de savoir pourquoi on y était et de n'avoir rien d'autre à faire qu'à en jouir. Mais est-ce que c'était suffisant ? Je veux dire : de quoi serait fait le lendemain ? Yaya voulait qu'on reconstruise le village, qu'on recommence tout de zéro. Et qu'on

fabrique d'autres enfants monstres comme nous trois... ? Je n'étais pas persuadée que ce soit une si bonne idée. Il disait aussi que la mer se meurt dans l'indifférence et qu'il fallait qu'on devienne les porte-drapeaux de la cause écologiste... Je ne savais pas quoi en penser. Peut-être qu'il n'y avait tout simplement pas à penser.

On s'est levés ensemble, comme par télépathie, et on est retournés dans l'océan nager avec les dauphins. Ça, au moins, c'est une chose qu'on savait faire. Je nageais devant, bien sûr, et Frankie à l'arrière. Tom, entre nous, avait une drôle de tête. Il semblait plongé dans des pensées profondes. Il s'est soudain arrêté de nager, m'a regardée, a regardé Frankie, et puis il a éclaté de rire.

Alors on a fait comme lui, sans très bien savoir pourquoi.

AD USUM DELFINORUM (Extrait)

[...] C'est en 1978 que nous avons décidé d'abandonner nos recherches sur Ersatz. Une seule raison à ça : notre projet d'implanter des algues dans les alvéoles pulmonaires nous avait engagés dans un cul-de-sac scientifique. Ça ne marchait pas, les cobayes mouraient tous à cause des phénomènes de rejet. C'est alors que Kim nous a avoué qu'il était en réalité un agent de l'IIA et nous a expliqué par quel mécanisme nous étions devenus, sans le savoir, un satellite des services de recherche de l'armée américaine : Livroski, après avoir torpillé Dolfin Resort et Deep Wave, mes deux entreprises, nous avait renfloués discrètement avec l'argent du ministère de la Défense. Dire que je pensais qu'il était mon ami... Après quelques jours d'un découragement que je vous laisse imaginer, nous avons finalement décidé de faire semblant de poursuivre nos travaux sur Ersatz afin de continuer à bénéficier des subsides de nos « sponsors ». Vous aviez deux ans, à l'époque, et nous ne voulions pas vous séparer de l'océan. D'autre part, nos autres recherches nous donnaient pleine satisfaction, comme vous le verrez en lisant les dossiers joints. Kim, qui était devenu un agent double, a donc commencé à envoyer des faux rapports concernant l'avancement de nos travaux. La mascarade a duré un peu plus d'un an, puis Livroski est venu nous demander des comptes, et nous avons joué, une dernière fois, la comédie, mais il était trop tard.

La suite, vous la connaissez sans doute, alors que nous-mêmes nous l'ignorons. Si vous lisez ces lignes, c'est que je suis mort sans avoir pu donner la conférence de presse à New York.

Nous vous embrassons tous très fort. Nous vous aimons plus que nous n'avons jamais aimé personne.

« Puissiez-vous toujours boire profondément. »

M.A.T.

(La lettre se termine par les quatorze signatures des membres du village, ainsi que par les empreintes nettes de deux pattes de chien.)

FIN